



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

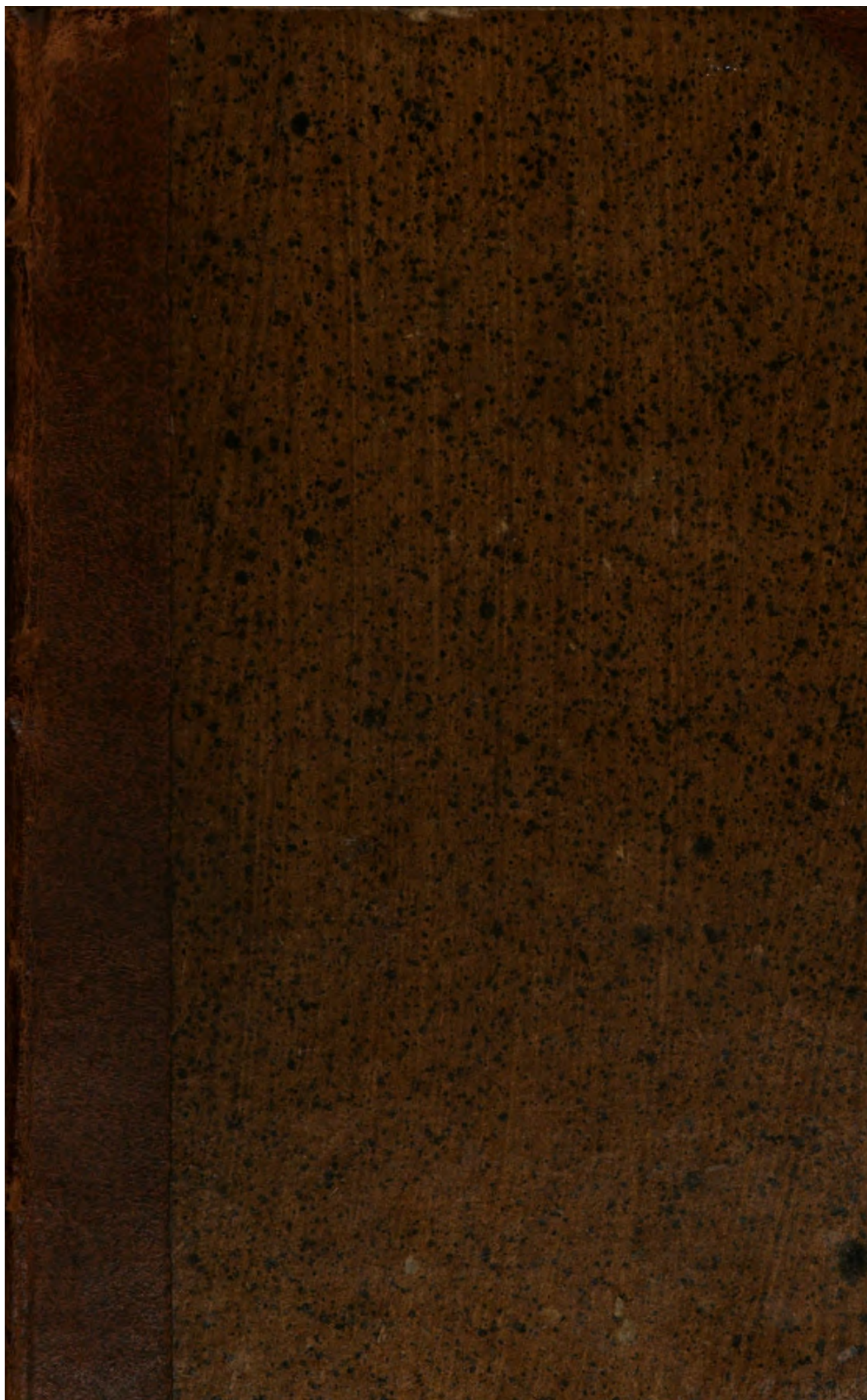
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



4 Knipfeln
7 T. Adversim.
wel. ent. 89.

W. von A. Hell

1st Year S.
Choice Plates

200/5 = 4/4

12 ⊖ 1887

Die 1. Ausgabe erschien
nur 2 Jahre früher: 1885



AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

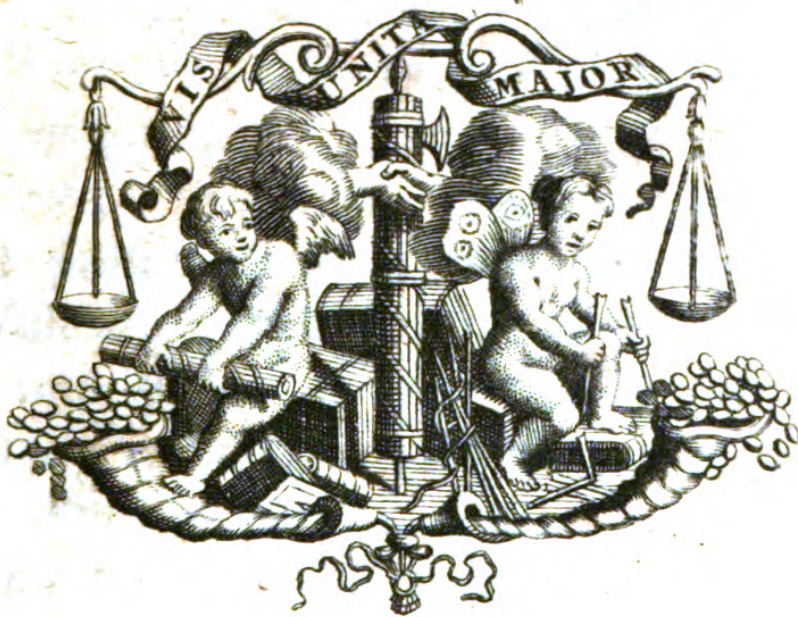
Ecrites dans le goût des Avantures de
DON-QUICHOTTE.

Publiées en Anglois,

Par M. FIELDING.

*Et traduites en François, à Londres, par
une Dame Angloise, sur la troisième
Edition, enrichie de Figures.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux *DEPENS DE LA COMPAGNIE.*
MDCCLXIV.





P R E F A C E

D E

L' A U T E U R.

UN Lecteur Anglois pourroit bien s'être formé une idée des Romans en général, très différente de ce qui est contenu dans ces deux petits Volumes ; & en conséquence s'attendre à des choses qui ne s'y trouvent point, & qui ne sont jamais entrées dans le plan de l'Auteur. Ainsi je crois devoir faire ici une espèce de dissertation sur ce genre d'écrire, ce qui n'a pas encore été tenté en notre langue.

Le Poëme Epique, aussi-bien que le Poëme Dramatique, est divisé en deux espèces différentes ; savoir, le Tragi-
* 2 que

IV P R E F A C E

que & le Comique. Homère, le Père de l'Épopée, nous a laissé des modèles achevés de l'une & de l'autre espèce, dans l'Iliade & l'Odyssée. L'une a pour objet les grandes actions, les exploits militaires, les vertus des Héros & leurs combats; l'autre, les actions ordinaires de la vie civile, les voyages, les rencontres, les aventures, la peinture des passions ordinaires, & diverses situations de l'homme sur la Terre.

Pour la Poésie Epique, soit Tragique, soit Comique, elle est arbitraire dans sa forme, & l'Auteur d'un Poème de ce genre peut écrire en Prose ou en Vers. Cependant, selon les Critiques, s'il prend le parti d'écrire en Prose, il lui manque une partie essentiellement nécessaire à la construction d'un Poème Epique, savoir la versification. A cela près, son Ouvrage aura néanmoins tout ce qui constitue l'Épopée, ornée de tous ses autres agrémens: fictions, caractères, sentimens,

mens, actions & diction, il aura tout, à l'exception du Mètre; ce qui me porte à le ranger dans la classe du Genre Epique.

Le Télémaque de Mr. de Fénélon me paroît autant mériter le titre de Poëme Epique, que l'Odyssée d'Homère: () du moins il me paroît plus*
con-

(*) Mr. l'Abbé *Desfontaines* est d'un sentiment différent dans un endroit de ses *Observations*, que je ne me rappelle pas, & Mr. de *Voltaire* pense comme lui, dans son *Essai sur la Poësie Epique*. Mais je crois que l'un & l'autre se trompent. Le *Télémaque* est un vrai Poëme, malgré ses détails, & les longs discours moraux; mais un Poëme d'un genre particulier, & tellement construit, qu'il a dû nécessairement être écrit en prose. Il seroit insupportable en Vers. C'est rabaisser ce bel Ouvrage, & abuser des termes, que de l'appeller Roman. Toute *Angloise* que je suis, je ne crains point de dire que la *France* a dans le *Télémaque* un Poëme bien au-dessus de celui de notre *Milton*, qui n'est qu'un monstre. Malgré les louanges de Mr. *Adisson* & du Docteur *Atterbury* Evêque de *Rochester*, ses Vers sans rime lui font un mérite médiocrement supérieur à celui du langage de Mr. de *Fénélon*.

convenable de le ranger dans une classe, dont il ne diffère que par rapport à la liberté du langage, que de le releguer parmi un cahos d'Ecrits, dont il diffère en tout; de ces Ouvrages immenses qu'on nomme vulgairement Romans, tels que Clélie, Cléopatre, Cassandre, le Grand Cyrus, & une infinité d'autres, qui ne contiennent, selon moi, que très peu d'instruction ou d'amusement dans une suite immense de Volumes énormes, que peu de personnes ont le courage de lire.

Un Roman, tel que les Romans de Cervantes, & de Scarron, ou celui-ci, est un Poëme Epique, Poëme dans le genre comique, quoiqu'écrit en prose. Il ne diffère de la Comédie Dramatique, que comme le Poëme Epique dans le genre tragique diffère de la Tragédie Théâtrale: l'action y est plus étendue & plus variée, les péripéties & les catastrophes plus surprenantes, & les caractères plus nombreux & plus diversifiés. Un Roman
du

du genre comique diffère des Romans sérieux, & par ses fictions, & par son action; ici elles sont graves & délicates, là elles sont communes & plaisantes. Il en diffère aussi dans ses caractères, puisqu'il remplit la scène de gens du bas étage, au lieu que les Romans du haut genre ne nous présentent que des personnes illustres. Là les naïvetés & les images plaisantes tiennent lieu des sentimens délicats, & des stratagèmes de l'amour. Dans ses sentimens, à la place du sublime il substitue des naïvetés & des bouffonneries. Pour la diction, elle est de toutes les espèces, & jusqu'au burlesque y trouve sa place: privilège dont je me suis utilement servi, pour décrire plus d'une Avanture, dont je n'ai pu me tirer que par-là.

Mais quoique j'aie adopté le burlesque dans la diction, je l'ai soigneusement écarté de mes caractères. Rien dans le fond n'est plus différent que le comique & le burlesque. Le premier

VIII P R E F A C E

nous attache à la Nature , qu'il faut toujours imiter exactement, pour plaire & pour instruire le Lecteur. Au contraire le burlesque , en caractère ou en action , ne représente que de l'absurde & du monstrueux. La raison principale pour laquelle le Public pardonne si difficilement aux Auteurs Comiques qui s'écartent de la Nature, est que tandis qu'il est difficile aux Poètes sérieux de trouver le grand & le sublime, l'usage du Monde fournit aux Poètes Comiques abondamment de matière pour leurs observations sur le ridicule du Genre-humain.

J'ai fait cette petite digression sur le Burlesque , parce que j'ai entendu souvent donner ce nom mal-à-propos à des Ouvrages vraiment comiques, & cela parce que l'Auteur l'avoit introduit dans sa diction, qui est , à proprement parler , l'habillement de la Poësie. Or l'habillement est depuis long-tems en possession de caractériser les hommes aux yeux du Vulgaire , & la

la diction fait la même fonction à l'égard des Ouvrages d'esprit aux yeux des Lecteurs ordinaires. Cependant il faut avouer que quelques expressions bouffonnes qui se trouvent dans un Ecrit , où d'ailleurs les portraits & les sentimens sont parfaitement naturels , ne doivent point être admis pour prouver que l'Ouvrage est dans le genre burlesque ; à moins que d'admettre en même tems, que des pensées extravagantes, quoique basses & triviales, exprimées en termes pompeux, méritent le titre du vrai sublime.

Quoique je pense du Burlesque à peu près comme Mylord Shaffsbury , qui soutient qu'on n'en trouve point dans les Ecrits des Anciens, je ne le déteste pas néanmoins tant que lui. Mon indulgence à cet égard ne provient point du succès que mes Ouvrages de cette espèce ont eu sur le Théâtre, mais de la conviction de son utilité pour égayer l'esprit & purger la rate, par le ris

* 5 qu'il

* P R E F A C E

qu'il est en possession d'exciter ; ce qui le rend un remède bien plus spécifique contre tous les symptômes hypocondriaques, qu'on ne s'imagine. J'en appelle aux remarques ordinaires, pour décider si les mêmes personnes ne sont pas plus gaies & plus vives, en sortant de quelque spectacle burlesque, qu'après s'être appliquées à suivre une Tragédie, ou à entendre un Livre sérieux.

Examinons l'ouvrage d'un Peintre sérieux en Histoire, & celui d'un Peintre qui charge ses tableaux, ce que les Italiens appellent Caricatura. Nous trouverons que l'Art du premier ne consiste que dans l'imitation de la belle Nature ; le moindre écart, la moindre liberté du pinceau blesse les yeux d'un Connoisseur, qui ne peut rien souffrir a'outré ; au-lieu que ce même Connoisseur, loin d'exiger la même régularité dans la Caricatura, admire les monstres qu'elle représente, & trouve du goût aux contorsions des figures, parce
que

que c'est le propre de ce genre de Peinture.

Or le Burlesque est la Caricatura de la plume ; avec cette différence, que le monstrueux est plus facile à peindre qu'à décrire. Si le Peintre trouve son avantage dans ce genre, c'est tout le contraire par rapport à l'Ecrivain ; parce que le ridicule s'exprime avec bien plus de difficulté qu'on ne le pourroit peindre.

Quoique cette dernière espèce fasse moins d'impression, le plaisir néanmoins qu'elle cause, est à la fois plus raisonnable & plus utile. Celui qui donneroit le titre de Peintre Burlesque à Hogarte, selon moi ne lui feroit guères d'honneur : il est plus facile, & moins digne d'admiration, de peindre un homme avec un nez d'un pié, une bouche de travers, ou dans une attitude extravagante, que de voir les passions exprimées sur la toile. On croit donner à un Peintre le plus grand des éloges, en disant que ses figures semblent

blent respirer : il seroit bien plus flatteur de dire, qu'elles semblent penser.

Le Ridicule, comme je l'ai dit, entre dans mon plan, ainsi je dois expliquer ce mot. Que le Lecteur fasse réflexion, combien il a été mal expliqué en plusieurs occasions, même par les Auteurs qui en ont fait l'objet de leurs Ecrits. C'est à la fausse idée que nous en avons, qu'il faut attribuer l'erreur grossière de ceux qui ont entrepris de ridiculiser les vices les plus affreux, les crimes énormes, &c., ce qui est pis, les calamités les plus terribles. Que diroit-on d'un Auteur qui écriroit une Comédie sur le sort de la malheureuse AGRIPPINE, qui se vit assassinée par les ordres de son fils NERON. L'humanité ne seroit-elle pas blessée, de voir la pauvreté &c. les autres misères de la vie tournées en ridicule? Cependant il y a eu des Auteurs assez bizarres ou assez cruels pour l'entreprendre. Le Lecteur Anglois peut bien les connoître, pour peu qu'il ait lu les Ecrits de nos Auteurs modernes. Il

Il paroît assez extraordinaire, qu'Aristote, qui a tant aimé les définitions, ait négligé de définir le Ridicule. Il est vrai qu'il a dit que le Ridicule est le propre de la Comédie, & par conséquent que les crimes ne sont point de son ressort; sans cependant marquer ce qui en est, non plus que l'Abbé de Bellegarde, qui, quoiqu'il ait écrit un Traité, où il le considère dans toutes ses faces, néglige de remonter jusqu'à son principe.

Selon les remarques que j'ai pu faire à ce sujet, j'ai conclu que la source du Ridicule n'est autre chose que l'affectation; & que de-là elle se partage dans un nombre infini de branches, soit grandes, soit petites, les unes reconnues par des dénominations particulières, & les autres auxquelles on a peine à donner des noms fixes, & qui passent dans la foule des je ne sais quoi.

Il y a deux sortes d'affectations, dont l'une tire son origine de la vanité, & l'autre

XIV P R E F A C E

L'autre de l'hypocrisie. La première nous engage à usurper des caractères qui ne nous sont point naturels, afin d'acquérir l'estime de ceux avec qui nous vivons; & la seconde nous porte à cacher nos vices sous le masque des vertus qui leur sont opposées. Ces deux causes sont difficiles à distinguer, quoique très différentes, & dans leurs motifs, & dans leurs effets. L'affectation, qui est la fille de la vanité, approche plus de la vérité, que celle qui est née de l'hypocrisie; aiant bien moins de chemin à faire pour devenir réelle, que la dernière, qui combat continuellement contre la Nature. Toute affectation n'annonce point une entière privation des vertus affectées. L'hypocrisie est sœur de la fourberie, la vanité a la même consanguinité avec l'ostentation. L'affectation de libéralité dans un homme naturellement vain, est bien différente de cette même affectation dans un avare; parce que l'homme vain, quoiqu'il ne possède

possède point la vertu qu'il affecte dans le degré de perfection qu'il veut qu'on le croie, en fait au moins semblant de meilleure grace, qu'un avare qui s'efforce de paroître le contraste de lui-même.

Or la découverte de l'affectation fait naître le ridicule, qui frappe, étonne, & amuse bien plus le Lecteur, quand l'hypocrisie en fait le fond, que quand ce n'est que la vanité. Démasquer un homme qui a paru le revers de lui-même, surprend davantage & paroît infiniment plus ridicule, que de ne le trouver qu'un peu différent de ce qu'il a paru jusqu'alors; c'est-à-dire, moins orné des belles qualités qu'il a prétendu qu'on lui attribuât. Je dois remarquer que notre fameux Poëte Ben-Johnson, qui de tous les Anglois a le mieux manié le Ridicule, a toujours choisi celui qui tiroit sa source d'une affectation hypocrite.

Les malheurs & les calamités de la vie, non plus que les imperfections
des

XVI P R E F A C E

des hommes, ne deviennent ridicules que par l'affectation. La laideur, l'infirmité, la pauvreté n'ont jamais paru ridicules en elles-mêmes aux yeux d'aucun homme raisonnable. Qu'on rencontre un malotru dans une charette qui se promène dans la ville, on n'en rit point. Mais si l'on voyoit ce même malotru descendre d'un carosse doré, couvert de broderie & le chapeau sous le bras, l'homme le plus grave pourroit-il s'empêcher de rire ? A moins que d'être tout-à-fait barbare & dénaturé, on ne peut se réjouir à la vue d'une famille réduite dans une misérable chaumière, où tout lui manque, où le froid, la faim & la soif semblent habiter avec elle. Mais si dans cette même chaumière, nous trouvions des Vases de porcelaine, des Peintures curieuses, ou quelque autre affectation de luxe, nous serions bien excusables si nous nous moquions d'une chose si bizarre. Les imperfections de la Nature sont dans le même cas, & de-
vien-

viennent les objets de notre critique, dès que ceux qui en sont affligés, veulent affecter le contraire, comme quand un homme laid se pique de beauté, & un imbécille d'esprit : ce qui étoit auparavant un objet de compassion, n'est plus qu'un objet de risée. Un de nos Poètes dit : Personne n'est coupable, pour être ce qu'il est : mais on le devient, en voulant paroître autre que ce que la Nature nous a fait. (*) Si le Vers Anglois avoit souffert le mot de ridicule, au-lieu de celui de coupable, la pensée paroîtroit bien plus juste. Les grands défauts doivent être les objets de notre aversion, les moindres de notre compassion. Ainsi l'affectation seule me paroît digne du ridicule.

On m'objectera peut-être, que contraire à moi-même, j'ai introduit des vices,

(*) None are, for being what they are,
in fault

But for not being what they would
be thought

* *

XVIII P R E F A C E

vices, & des vices énormes dans le corps de mon Ouvrage. A quoi je réponds 1. Qu'il est très difficile de suivre les actions des hommes pendant quelque tems, sans rencontrer le vice en face, de manière qu'on ne peut les éviter. 2. Les vices qu'on trouve dans mon Livre, sont plutôt des accidens auxquels la fragilité de la Nature donne naissance, que des habitudes contractées & produites par la corruption du cœur. 3. Ils sont exposés dans un jour à les faire détester, & non point donnés sur le pié de ridicules*. 4. Ils ne sont point placés de façon qu'ils occupent la scène. 5. Enfin on ne les fait point triompher.

Aiant distingué de la sorte mon JOSEPH ANDREWS d'avec les produc-

* Mr. Despreaux dit aussi-bien que le Poëte Anglois,

Chacun pris dans son air est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

ductions ordinaires à nos Ecrivains Romanciers , aussi - bien que des Ecrits burlesques, & donné quelques lumières sur ce genre d'écrire, (ce que personne, comme je l'ai déjà dit, n'avoit entrepris dans notre langue avant moi) je laisse au Lecteur indulgent le soin de faire l'application de mes observations à mon Ouvrage, & je ne l'importunerai plus que de quelques mots touchant les caractères de mes Acteurs.

Je proteste hautement que je n'ai aucun dessein contre la réputation & l'honneur de qui que ce soit ; car quoique tout l'Ouvrage soit dessiné d'après Nature, & que presque tous les caractères & toutes les actions aient été puisées dans le vrai, & recueillies par mes propres observations, j'ai pris néanmoins le soin de voiler les faits par tant de circonstances, tant de travestissemens, & tant de couleurs, qu'il est impossible de deviner les originaux ; à moins que ce ne soit dans des cas où la chose est si peu de conséquence, que

la personne intéressée pourroit en se reconnoissant rire avec les autres.

Le caractère d'ADAMS, qui est le plus vif & le plus travaillé, est unique à ce que je crois, du moins je n'ai jamais rien lu qui lui ressemble. Il est un composé de philosophie & de piété, de savoir & d'ignorance, d'esprit & de simplicité, de bon-sens & d'extravagance. Comme la bonté de son cœur intéressera tous les hommes bienfaisans, j'espère que ses autres vertus m'excuseront envers ses confrères, que j'honore infiniment (c'est-à-dire, ceux d'entre eux qui sont dignes de l'Ordre Sacré) de ce que j'ai pris la liberté de le faire Ecclésiastique; puisque tout autre caractère auroit obscurci les vertus qui lui sont naturelles.

LETTRE




LETTRE D'UNE DAME ANGLOISE

A MADAME ***

Epouse de Mr. ***

MAITRE DES COMPTES

DE MONTPELLIER.

 Our reconnoître, Madame, toutes les bontés que vous m'avez témoignées durant mon séjour à *Montpellier*, & me renouveler dans votre souvenir (bien convaincue que vous ne m'avez point oubliée, comme je ne vous oublierai jamais) j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction que j'ai faite du Livre le plus ingénieux & le plus agréable que notre *Angleterre* ait produit. Ce sont les *Avantures de JOSEPH ANDREWS & du Ministre ABRAHAM ADAMS*. Ce Roman, dans sa brièveté, est égalé ici à celui de *Don-Quichotte*, & mis fort au-dessus de tous vos Romans.

II LETTRE D'UNE

François, sur-tout des Romans de ce siècle & de ces derniers tems, qui sont (je l'avoue) assez méprisés de nos Connoisseurs. Car y a-t-il de la vraisemblance dans l'*Histoire de Cléveland* & du *Doyen de Killerine*? Quel tissu de fadeurs & de riens, que la *Vie de Marianne*! Le *Paysan Parvenu* vaut un peu mieux: mais quels traits grossiers! quelles bassesses! quelles images! Les *Confessions du Comte de ...* sont d'un homme d'esprit, & peignent bien les mœurs corrompues de toute l'*Europe*; mais les femmes y sont trop peu ménagées à mon gré, & ce Livre ingénieux depuis le commencement jusqu'à la fin ne respire que la volupté des sens, & n'enseigne que le libertinage du cœur. Votre *Madame de Luz* est dans le même goût. Je ne parle point de certains Romans vilains & infames, qui déshonoreroient la Nation *Françoise* dans notre esprit, si nous ne vous rendions justice, & si nous ne savions que les honnêtes-gens les ont en horreur chez vous, comme chez nous.

Le Roman que vous allez lire est un peu dans le goût de votre *Roman Comique* de *Scarron*, qui est regardé en *Angleterre*, ainsi qu'en *France*, comme un chef-d'œuvre. L'Auteur est *Mr. Fielding*, un de nos
bons

bons Auteurs Dramatiques, & qui réussit principalement dans la Scène Comique. Vous jugerez de son talent pour ce genre, par un grand nombre de traits répandus dans son Livre, & sur-tout par les Dialogues, dont il possède l'Art au suprême degré. Mais ce que vous y estimerez le plus, est l'honnêteté de toutes ses images & de toutes ses expressions, & la sagesse avec laquelle il traite un sujet qui auroit pu l'entraîner dans des descriptions licentieuses. Avec quelle décence il représente le panchant amoureux d'une Dame de qualité pour son domestique, dont elle est tentée de faire son époux! Qu'il peint bien les combats de l'amour & de l'orgueil! Qu'il soutient habilement jusqu'à la fin le caractère de fierté de cette Dame, qui condamne sa foiblesse sans néanmoins renoncer à ses desseins, & qui à la fin est punie, non de les avoir exécutés, mais de les avoir seulement conçus. Si quelque Critique trouvoit à redire au fond de cette excellente fiction, qui est l'amour d'une Dame pour son domestique, qu'elle a la pensée d'épouser, pensée néanmoins qu'elle condamne & qu'elle n'exécute point, je lui demanderois si l'Histoire de la Femme de *Putiphar*.

IV LETTRE D'UNE

à l'égard du jeune JOSEPH de l'Écriture, blesse la pudeur. Or le JOSEPH *Anglois* a ici les mêmes sentimens que le *Joseph Hébreu*, la même sagesse, la même retenue; & la Dame n'est pas impudente comme la femme du Seigneur *Egyptien*. Si quelqu'un est scandalisé de cette Histoire, qu'il efface donc tous les Tableaux des plus grands Maîtres qui la représentent. Mais votre Théâtre, ainsi que le nôtre, ne traite-t-il pas tous les jours de pareils sujets? Votre *Comédie des Anonymes*, votre *Valet embarrassé*, vos *Amans déguisés* (c'est un *Bel-Esprit Anglois*, qui est souvent à *Paris*, & y fréquente beaucoup votre Théâtre, qui m'a nommé ces Pièces que je n'ai point lues) n'offrent-ils pas des valets, objets de la complaisance & du tendre panchant, ou de leurs Maîtresses, ou de Personnes de condition qui ont occasion de les voir? J'ai honte de vous entretenir de cette ridicule objection, que quelques-uns m'ont dit que l'on s'aviserait peut-être de faire en *France*. Mais je ne puis le croire d'une Nation judicieuse. D'ailleurs, ce domestique est Gentilhomme.

Je ne veux point vous prévenir sur le mérite des caractères de cet Ouvrage, parfaitement dessinés depuis le commen-

ce-

DAME ANGLOISE. v

cement jusqu'à la fin. JOSEPH en est le Héros, & FANNY l'Héroïne. La Dame *Booby* en est le nœud; c'est la *Didon* de l'*Enéide*, ou si vous voulez la *Junon*, par les persécutions qu'elle suscite à nos deux Amans. Mr. ADAMS, l'ami & le conseil de l'un & de l'autre, est un homme admirable. C'est un caractère vrai, & peint d'après nature. Car nous avons dans une de nos Provinces un Vicaire qui lui ressemble parfaitement, & il n'y a personne en *Angleterre* qui ne l'ait reconnu. Quelle religion! quelle piété! quelle érudition! quelle philosophie! Mais en même tems quelle simplicité de mœurs, quelle ignorance du monde! j'ai pensé dire, quel imbécille, homme d'esprit!

Ce qu'il y a de remarquable dans cet Ouvrage est, que comme le Roman de *Don-Quichotte* est la peinture des mœurs *Espagnoles*, celui dont il s'agit est pareillement la peinture des mœurs *Angloises*, qui malgré le grand nombre d'*Anglois* qu'on voit à *Paris*, à *Montpellier*, & ailleurs, ne sont guères connus en *France*. Ce n'est point un Livre de simple amusement pour les gens du monde: c'est un Livre de science & de morale familière, à la portée de tout le monde; & de plus

VI LETTRE D'UNE

un Livre où l'on puise la connoissance de la manière dont on vit en *Angleterre*. Vous y verrez nos principes, nos vertus, nos vices, notre façon de vivre à la ville & à la campagne. Comme c'est un Roman comique & familier, on y a introduit quelques bas personnages, comme dans la Comédie, sur-tout des Aubergistes, hommes & femmes, peints d'après des originaux existans, & que ceux qui voyagent voient souvent. La Demoiselle *Slipstop*, femme de chambre de *Lady Booby*, joue ici un grand rôle: c'est la foubrette de la Comédie.

Je vai maintenant vous donner certains éclaircissemens par rapport à quelques endroits de cet Ouvrage.

LIVRE PREMIER.

Colley Cibber est le plus célèbre Acteur pour le Comique que nous aions. Il ne joue guères, depuis qu'il a été décoré par la Cour du titre glorieux de *Poëta Laureatus*, ou *Poëte du Roi*. Ce titre, ou cette charge, l'oblige de composer des Odes par an à la louange de notre Roi, l'une pour le jour de sa naissance, l'autre pour le premier jour de l'an. Ces deux Odes
font

font chantées en grand concert, en présence du Roi & de toute la Cour. *Cibber* réussit fort mal dans ces Odes, & *Mr. Pope* s'en est bien moqué, sur-tout dans son fameux Poëme Epico-Burlesque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit la *Sottifade*. Il a eu de grandes disputes avec *Mr. Pope*. *Cibber* est Auteur de quelques Comédies célèbres, sur-tout d'une qui a pour titre *The Careloff Husband*, le *Mari sans souci*. Il nous a donné aussi l'Histoire de sa vie, écrite en forme d'Apologie, Ouvrage qui a fort diverté le Public. Il faut avouer que *Cibber* a beaucoup d'esprit, qu'il narre bien, & que ses traits de plaisanterie sont fins & de bon goût. Mais il est mauvais Poëte, sur-tout dans le Lyrique. Vous savez, & j'ai eu l'honneur de vous le dire autrefois, que toutes nos Comédies sont en Prose, & jamais en Vers. Nous n'imitons pas les *François*, qui mettent dans la bouche de *Thalie* de la mesure & des rimes, & lui font débiter des Vers Alexandrins, familiers à-la-vérité, mais de la même mesure que les Vers Héroïques; ce qui nous paroît étrange. Les Vers de *Plaute* & de *Tèrence* méritent à peine le nom de Vers, & nous croyons les imiter par une Prose élégante & un

VIII LETTRE D'UNE

peu cadencée, comme est la Prose de *Molière*.

Le Ministre ADAMS est un Vicaire fort pauvre, comme le sont la plupart, étant aux gages du Recteur ou Curé, qui tirant quelquefois dix mille livres de revenu de son Bénéfice, donne à peine cinquante ou soixante pistoles par an à son Vicaire, qui est souvent marié, & a neuf à dix enfans, tandis que le Curé, quelquefois non marié, regorge d'argent. C'est un vrai desordre chez nous, auquel notre feuë Reine ANNE tâcha d'apporter quelque remède, qui a eu peu d'effet.

Si, prévenue de vos nobles idées *Françoises*, vous trouvez dans ce Livre quelques images qui vous semblent petites, je vous prie de faire réflexion que tout ce qui représente la Nature n'est jamais méprisé parmi nous. Les Ouvrages d'esprit sont pour nous des tableaux. Tout tableau qui peint fidèlement la Nature, quelle qu'elle soit, est toujours beau; il n'y a que le sale & le dégoûtant qui est banni de nos Ouvrages, comme il l'est de la Peinture. N'estime-t-on pas les Tableaux de *Heemskerk*, & d'autres Peintres *Hollandois*, quoique les sujets soient des plus vils? Suivant les préjugés de votre Pays, il y

a

DAME ANGLOISE.

a du bas dans *Don-Quichotte*, dans votre *Roman Comique de Scarron*, dans *Guzman d'Alfarache*, dans *Lazarille de Torme*, dans votre *Gil-Blas de Santillane*. Suivant les préjugés du nôtre, il y a du guindé, du métaphysique, du froid, du plat, dans la plupart de vos Romans les plus à la mode à *Paris*.

Les *Chroniques de Baker*, dont il est fait mention au commencement du Livre, est une *Histoire d'Angleterre* par le Chevalier *Baker*.

Vous serez surprise de voir un Ministre comme *ADAMS*, voyager & boire dans tous les cabarets sur sa route, avec deux de ses jeunes Paroissiens, amoureux l'un de l'autre. La simplicité & la droiture de son caractère excusent cette conduite. D'ailleurs ce qui scandaliseroit chez vous, ne scandalise pas également chez nous. Le scandale est une chose bien arbitraire. Par exemple, j'ai vu à *Paris* des Ecclésiastiques à la Comédie & à l'Opéra. Cela révolteroit à *Londres*, où jamais les Ecclésiastiques ne paroissent aux Spectacles.

Dans l'Original, la Demoiselle *Slipslop* parle un jargon ridicule, estropiant beaucoup de mots, sur-tout les mots savans,

LETTRE D'UNE

dont elle affecte de se servir, sans en savoir bien la signification, & affectant de tems en tems un langage sublime, qui dans la bouche d'une soubrette est très comique. Il m'a fallu chercher des équivalens dans votre langue pour rendre à peu près son langage impertinent.

Chez nous les Laquais entrent à l'Opéra, & leur place est au *Paradis*. C'est un usage très mauvais. Souvent ils font un tintamarre horrible, & je les ai vu souvent interrompre le Spectacle, même le Roi étant présent. Plût à Dieu que la Police des Spectacles fût aussi bonne à *Londres* qu'à *Paris*, où elle est excellente! Cependant il y a toujours dans nos Spectacles des Soldats de la Garde du Roi; mais ils n'imposent point silence, & ils craignent plus le peuple que le peuple ne les craint. Nous respectons plus l'autorité civile, que la force militaire.

Le Vicaire *Barnabas*, qui boit de la bière dans un cabaret de sa Paroisse, vous scandalisera, si je vous laisse ignorer, que chez nous il est permis aux Ecclésiastiques d'aller au cabaret & d'y boire du ponche & de la bière, pourvu qu'ils ne s'enivrent point. Cependant lorsqu'ils vont au cabaret, leur coutume est de prendre
un

un furtout gris par dessus leur robe ou foutane, qu'ils retrouffent. Depuis environ vingt ans, ils ne paroissent pas beaucoup dans le monde avec leur foutane; aussi sont-ils moins considérés qu'autrefois.

Le Seigneur *Anglois* qui mène lui-même son carosse, au Chapitre XVI. du Livre I. vous fera connoître qu'il y en a plusieurs en *Angleterre* qui ont cette manie, ils mènent un carosse le plus souvent en étourdis. Il y a eu un Pair du Royaume, qui aiant fait faire un coche dans le goût de nos voitures publiques, se mit à le conduire lui-même, ses laquais étant dedans en qualité de voyageurs. Le Pair étoit habillé en cocher, avec un mouchoir autour du cou, de petites bottes, & un grand fouet à la main. Il aimoit la société des cochers de profession. Il se croyoit aussi estimable dans son talent, qu'un de ses ancêtres, qui avoit conduit le timon de l'Etat; & il n'y trouvoit d'autre différence, que celle qui est entre le Physique & le Moral. Ses chevaux, sa voiture, & ceux qui l'occupoient, lui paroissent un Etat, dont il étoit le Ministre. Le Dialogue entre le Mylord cocher & ses amis qu'il a voiturés, est une critique des dis-

XII LETTRE D'UNE

discours ordinaires de ces jeunes Seigneurs, qui n'ont aucune culture dans l'esprit, aucun fond, & qui ne s'entretiennent que de fadaïses, que de mauvaises plaisanteries, que de chiens de chasse, que de chevaux, &c.

Whitfield & Westley, dont il est parlé au Chapitre XVIII. sont deux Prédicateurs de l'Eglise *Anglicane*, qu'on ne laisse point prêcher dans les Eglises, qui sont interdits, & qui pour cette raison prêchent dans les carrefours & dans les rues à *Londres* & dans nos Provinces. Ils prêchent en plein air & dans les champs. Le sujet ordinaire de leurs discours est la matière de la Prédestination & de la Grace, & ils déclament contre le luxe du Siècle. *Whitfield* a été prêcher jusques dans l'*Amérique*. Il y en a qui les estiment des Saints, d'autres les jugent foux, & d'autres les croient des fripons. Selon moi, leur doctrine est également contraire au Sens-commun, & à l'Evangile. J'ai supprimé dans ce Chapitre plusieurs traits qui auroient peu intéressé en *France*, par rapport au célèbre Docteur *Benjamin Hoadley*, aujourd'hui Evêque de *Winchester*. Ce Prélat fit beaucoup de bruit sous le règne de *GEORGE I.* & ses Sermons furent fort censurés. Il y avoit un parti dans la
hau-

haute Eglise , qui prétendoit qu'il étoit Hérétique. Il eut de grands démêlés avec le Docteur *François Atterbury*, Evêque de *Rochester*, mort à *Paris* il y a environ dix ans. Ce qu'il y a de certain , est que l'Evêque *Hoadley* est un Prélat savant, honnête-homme , & très charitable. *Wolston*, dont il est fait mention encore en cet endroit , a écrit des Traités fort hardis contre les miracles de JESUS-CHRIST, qui l'ont fait regarder comme un Savant insensé , & enfermer dans une prison.

Au même Chapitre, le mot que dit la *Houspille* contre sa servante, est des plus injurieux en *Anglois*, & on n'a osé l'écrire tout du long dans l'Original. Cependant ce n'est rien en *François*, puisqu'il ne signifie que *chienne*, mot assez ordinaire dans votre langue. L'idée *Angloise* attachée à ce mot, vous fera comprendre la raison des cris de *Nanon*, lorsqu'on le lui applique, & le sens de sa réponse. Il y a dans le texte, *Je n'ai rien fait que de naturel*. J'ai mis à la place, *Je n'ai rien fait que d'humain*, qui m'a paru mieux, & plus intelligible pour un *François*.

XIV LETTRE D'UNE
LIVRE SECONDE.

Il y a dans le I. Chapitre une plaisanterie relative à une certaine façon de publier les Livres, qui a été en usage dans ces derniers tems, & dont on est autant dégoûté aujourd'hui, qu'elle étoit agréable & commode pour les Libraires; c'est de publier successivement des portions ou membres d'un Livre, par cayers de quatre ou six feuilles in-folio ou in-4°. Les huit feuilles se vendoient un cheling ou vingt-quatre sols de votre monnoie. C'est de cette façon que s'est débitée la *Traduction du Dictionnaire de Bayle & de l'Histoire d'Angleterre par Mr. de Rapin*. Desorte que quelquefois un gros Ouvrage, dont on publioit une partie tous les huit jours, étoit dix ans avant que de paroître en entier. Ordinairement on commençoit bien, & on finissoit mal.

Pour avoir droit de chasse en *Angleterre*, il suffit d'avoir un certain revenu en fond de terre dans le Pays.

Nos douze Juges de *Londres* parcourent deux fois par an, deux à deux, les Provinces du Royaume, pour instruire les procès civils & criminels. Lorsqu'ils passent dans un endroit, tout le
le

Le beau monde & le peuple s'y assemble. Les procès sont plaidés & jugés pendant le jour, le soir il y a des bals & autres divertissemens. Ce mélange de tristesse & de joie, de tragique & de comique, d'affaires & de plaisirs, dure quatre ou cinq jours, après lesquels les Juges vont ailleurs.

Vous savez qu'il y a chez nous deux partis en Politique; l'un qui est dévoué à la Cour, & l'autre qui tient pour la Patrie. On entend ce que cela signifie. Ce dernier parti est toujours opposé au Gouvernement, & pour cette raison on ne lui donne jamais de charges. Un emploi, une charge, une pension, font souvent abandonner le parti de la Patrie.

Les Oraisons Funèbres sont très communes en *Angleterre*. Le Panégyriste mesure son encens à la retribution qu'il espère. Les Poètes sont moins menteurs, que ces Faiseurs d'Oraisons Funèbres. Ce ne sont pas des *Bossuets*, ni des *Flechiens*.

Ne soyez point surpris de l'empressement de cette troupe dont il est parlé dans ce même Livre. Par un Acte du Parlement on donne une récompense de huit livres sterling à celui qui arrête un voleur

XVI LETTRE D'UNE

leur de grand-chemin. Lorsqu'il est pris par plusieurs personnes, la somme est partagée entre elles.

Chez nous, lorsqu'une femme est condamnée à mort, on fait examiner par des Matrones si elle n'est point enceinte, auquel cas on renvoie le supplice après l'accouchement; mais on lui fait grace ordinairement lorsqu'elle a accouché. Aussi les femmes ou filles qui s'attendent à être condamnées à mort, tâchent de se mettre en état d'avoir un enfant. Cela est naturel. Cet enfant à qui elles donnent la vie, la conserve à sa mère.

Il y a quelques siècles, que pour exciter les *Anglois* à étudier, on accordoit la grace à un criminel qui savoit lire & écrire. Cela s'appelloit *Bénéfit of the Clergy*, le *Bénéfice de la Cléricature*.

On assure que celui qui est peint ici sous le nom de *Trulliber*, a autrefois enseigné le *Latin* à l'Auteur de ce Livre. Si cela est, il n'est guères reconnoissant, ou le Maître ne s'est pas fait estimer & aimer de son élève. Une infinité de Vicaires ou Ministres dans nos Provinces font le métier de *Trulliber* étant chargés d'enfans, & leur honoraire ne pouvant suffire
pour

pour leur entretien ; plusieurs même tiennent des cabarets à bière , où ils jouent du violon pour amuser leurs pratiques. Quelle indécence !

Nos Payfans se divertissent beaucoup , les Fêtes & les Dimanches , à se battre à coups de bâton long d'une aune. Celui des deux champions qui le premier a la tête cassée , est censé vaincu. Ces combats font un spectacle qui assemble tout le village. Cela paroît insensé , mais sert à entretenir l'humeur courageuse & guerrière de la Nation.

C'est une misérable & extravagante coutume en *Angleterre* , que quand on mange chez une Personne de distinction , on passe en sortant au milieu d'une haie de valets postés pour attendre le convive , obligé de leur payer son repas , comme on paye les cartes en *France* dans les maisons où l'on joue ; ce qui a aussi quelque chose d'indécent. Le moins qu'on puisse donner à chacun , est un cheling , c'est-à-dire vingt-quatre sols de votre monnoie. Ce qu'il y a de singulier , est que les Personnes d'une certaine distinction ne payent rien. Cependant il y a bien des gens qui défendent à leurs domestiques de rien recevoir de ceux qui mangent chez eux.

On

XVIII LETTRE D'UNE

On appelle *Drawing room* un grand Cabinet d'Assemblée chez le Roi, où le beau-monde se rend deux fois la semaine, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. On y voit le Roi, la Reine, les Princes & les Princesses, qui y jouent. On y parle de toutes sortes d'affaires, & pour cette raison ce *Drawing room* est comme le grand Caffé du Royaume.

A *Londres*, les Poètes Dramatiques ont pour leurs nouvelles Pièces tout le profit du Théâtre, à la troisième, sixième & neuvième représentation, les frais prélevés. Si la Pièce ne se joue qu'une ou deux fois, il n'a rien: elle ne va pas toujours jusqu'à la sixième ni jusqu'à la neuvième, après laquelle il n'a plus rien à prétendre. Le Poète prend des billets pour ces jours-là, qu'il va porter & présenter à des Personnes de distinction, & qu'il envoie à tous ses amis, qui ne manquent pas de les payer d'avance. Ce qui est fort bas, mais c'est l'usage. Vous avez de-même des pratiques fort mauvaises en *France*, que la seule coutume peut justifier à l'égard de chaque particulier qui s'y foumet bassement. Tel est l'usage de ramper pour s'élever à certains honneurs de la Littérature & du Bel-Esprit, & d'em-
plo-

ployer pour cela des sollicitations, des brigues, des bassesses, qui flétrissent ces honneurs, & rendent ridicules, du moins à nos yeux, ceux qui y parviennent par ces voies indignes, plus ouvertes aux fots qu'aux gens de mérite.

Nous appellons *Baillif*, un Sergent qui arrête les gens pour dettes. Quelquefois ces Baillifs, après avoir arrêté un Débiteur, lui laissent la liberté pour sept ou huit jours sur sa parole d'honneur, en considération des guinées qu'il donne au Sergent. Ceux qui sont arrêtés pour dettes, & qui ont quelque argent, sont conduits dans la maison du Sergent qui les a saisis; ils y peuvent loger huit ou dix jours, pour voir s'ils pourront payer avant que d'être menés en prison. Les Sergens vendent bien cher ce séjour dans leur maison. Cette prévarication étoit montée à un tel degré il y a quelques années, qu'il a fallu un Acte du Parlement pour reprimer l'avidité de ces gens-là.

LIVRE TROISIEME.

J'ai supprimé dans ma Traduction un endroit qui fait allusion à Mr. *Henley*, & qui n'eût point été compris en France, si

je

je l'eusse laissé dans le texte. Ce Mr. *Henley* est Ministre de l'Eglise *Anglicane*. Après être sorti de l'Université de *Cambridge*, il se fit connoître par ses Ecrits. Aiant été trompé dans ses espérances par rapport à son élévation dans l'Eglise, il ouvrit une petite Eglise à part. Là il se mit à faire des prières publiques, & à prêcher tous les dimanches. Il avoit dressé & fait imprimer un Formulaire de prières, qu'il faisoit lire dans son Eglise. Les autres jours de la semaine il prononçoit des discours profanes sur la Littérature & la Morale, où il embrassoit l'*Encycopédie*. Il voulut faire de sa sale, où il prêchoit les dimanches, une espèce d'Académie, où chacun payeroit un cheling pour entrer. Enfin il fit frapper une espèce de médaille d'argent, qui donnoit l'entrée perpétuelle à tous ceux qui l'avoient achetée. On l'appelle ordinairement l'*Orateur Henley*. A la fin ses discours furent entremêlés de traits comiques & burlesques dans le goût de votre *Scarron*. Il continue encore aujourd'hui ses prênes le dimanche, mais on ne parle pas autant de lui qu'autrefois. Il prononce toujours ses discours, quelque burlesques qu'ils soient, avec la robe de Ministre : contraste risible. Il a eu

eu de grands démêlés avec notre Evêque de *Londres*, qui a voulu l'empêcher de jouer de pareilles comédies ; mais il a été soutenu , & a enfin remporté la victoire , en vertu d'un Acte du Parlement , qui permet aux personnes de toute sorte de religions de tenir des assemblées religieuses & de prêcher. Tout cela doit vous paroître bien extraordinaire.

Mr. *Mallet*, dont il s'agit dans ce Livre, est un bon Poëte, Auteur de Tragedies qui ont été bien reçues. Il a publié la Vie du Chancelier *Bacon*, à la tête de l'Edition de toutes les Oeuvres de ce Grand-Homme, qui a paru ici en 1740. en 4 vol. in-folio. Cette Vie est très bien écrite, & je vous l'envoyerai incessamment, traduite en *François*. Comme les Lettres mènent ici quelquefois aux Emplois & à la Fortune, il est actuellement Secrétaire des Commandemens du Prince de *Galles*.

La vie de *Cicéron*, dont il est question ici, est l'Ouvrage du Docteur *Middleton*, Bibliothécaire de *Cambridge*. On a beaucoup écrit pour & contre ce Livre, qui n'est pas universellement estimé. On pré-

tend

XXII LETTRE D'UNE

tend que l'Auteur y a fait beaucoup de fautes.

Shakespear & Otway font les deux plus célèbres Poètes Tragiques d'*Angleterre*. La belle Tragédie d'*Otway* est *Venise préservée*, ou *le Complot découvert*. *Otwai* étoit sans conduite : après avoir été fort caressé des Grands, il mourut misérablement dans un cabaret à bière. *Lée* est un autre Tragique célèbre. Il a composé une ou deux Pièces, de concert avec notre illustre *Dryden*. Il y a de fort beaux traits dans les Tragédies de *Lée*, mais il est trop ampoulé. Il devint fou, fut mis à l'Hôpital, & mourut dans les rues de *Londres*, une nuit qu'il s'étoit échappé.

En *Angleterre*, lorsque ceux qui occupent des maisons dans une ville, dans un bourg, dans un village, meurent pauvres & ne laissent rien, la Paroisse où est située cette maison, est obligée de nourrir le père, la mère, & les enfans du défunt, & d'avoir soin de ces derniers, jusqu'à ce qu'ils puissent être mis en apprentissage de quelque métier ou profession.

Nos Dames de qualité s'habillent souvent

vent en payfanes, & paroiffent ainfi en public dans leurs équipages & dans les promenades. Cela vous paroitra auffi étrange, qu'il nous le paroît que vos Dames fe couvrent le vifage de rouge; ce qui eft inouï en *Angleterre*, & paroîtroit du dernier ridicule.

Ces différentes remarques, Madame, vous donneront la clé de plusieurs endroits du Livre que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'ai fait beaucoup de changemens dans ma Traduction, parce que le long féjour que j'ai fait à *S. Germain*, à *Paris*, puis à *Montpellier*, m'a donné la connoiffance du goût *François*. Ainfi j'ai fupprimé certaines chofes qui n'auroient pas plu en *France*, j'ai même ofé faire quelques additions que j'ai cru convenir. Comme les *François* aiment les idées nettes, précifes & liées, j'ai pris auffi la liberté de faire quelques corrections à la Préface, qui, traduite littéralement, auroit eu peut-être de la peine à fe faire lire en *France*. Je fouhaite que dans l'état & dans la langue où j'ai mis l'Ouvrage de *Mr. Fielding*, il foit goûté des *François*, qui ont fi bien reçu l'HISTOIRE DE PAME'LA, malgré la négligence du ftile & la longueur de la narration.

XXIV LETTRE D'UNE &c.

tion. Cet Ouvrage-ci est d'un goût bien différent, & dans un genre entièrement opposé.

Je vous prie de faire mes complimens à..... Je suis &c.

F I N.



TABLE

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

du Tome I.



L I V R E P R E M I E R.

CHAPITRE I.	U tilité de la Biographie. <i>Remarques sur la Vie</i> <i>de PAME'LA, & sur quelques autres Vies</i> <i>de même espèce.</i>	pag. 1.
CHAP. II.	<i>Naissance & Education de JOSEPH ANDREWS.</i>	5.
CHAP. III.	<i>De Mr. ABRAHAM ADAMS & de la Demoiselle SLIPSLOP.</i>	11
CHAP. IV.	<i>De ce qui arrive à JOSEPH étant à Londres.</i>	18
CHAP. V.	<i>Mort du Chevalier BOOBY. Douleur de sa Veuve. Chasteté incorruptible de JOSEPH.</i>	21
CHAP. VI.	<i>JOSEPH écrit à PAME'LA sa Sœur. Conduite à l'égard de Mlle. SLIPSLOP.</i>	27
CHAP. VII.	<i>Dialogue entre Lady BOOBY & SLIPSLOP. Sublime éloge de l'Amour.</i>	34
	*** 3	CHAP.

T A B L E

CHAP. VIII. <i>Ce qui se passe entre Lady BOOBY & JOSEPH. Modestie & pudeur de ce Jeune-homme.</i>	42
CHAP. IX. <i>Récit de ce qui se passe entre LADY BOOBY & SLIPSLOP.</i>	50
CHAP. X. <i>JOSEPH écrit encore à sa Sœur. Ce qui se passe entre lui & Mr. PIERRE PONCE l'Intendant, & sa sortie de la maison de Lady BOOBY.</i>	56
CHAP. XI. <i>Voyage de JOSEPH.</i>	60
CHAP. XII. <i>Ce qui arrive à JOSEPH sur la route.</i>	66
CHAP. XIII. <i>Ce qui arriva à JOSEPH pendant qu'il resta dans l'hôtellerie. Dialogue entre lui & BARNABAS, Vicaire du Village.</i>	79
CHAP. XIV. <i>Avantures curieuses qui arrivent dans l'hôtellerie.</i>	86
CHAP. XV. <i>Suite du précédent.</i>	96
CHAP. XVI. <i>Fuite du Voleur. ADAMS trompé dans son attente. Arrivée de deux personnes. BARNABAS & ADAMS font connoissance.</i>	103
CHAP. XVII. <i>Entretien entre les deux Ministres & un Libraire, interrompu par un malheur arrivé dans l'hôtellerie.</i>	119
CHAP. * XVIII. <i>Evènement, cause de la scè-</i>	scè-

* Mal marqué XIV. dans notre Edition, comme

DES CHAPITRES.

scène précédente.

128

LIVRE SECOND.

- CHAPITRE I. **D**E la Division des Parties
d'un Livre. 134
- CHAP. II. *Etranges & fâcheuses distractions*
de Mr. ADAMS. 138
- CHAP. III. *Critique & Eloge de la même*
Personne. Questions que Mr. ADAMS fait
au Cabaretier. 146
- CHAP. IV. *Histoire de LEONORE, ou la*
Coquette malheureuse. 159
- CHAP. V. *Querelle arrivée dans l'hôtellerie.*
186
- CHAP. VI. *Suite de l'Histoire de LEONORE.*
202
- CHAP. VII. *Ce qui arrive à Mr. ADAMS*
éloigné du coche. 212
- CHAP. VIII. *Discours de Mr. ADAMS sur*
l'Amour de la Patrie. 217
- CHAP. IX. *Discours du Gentilhomme sur la*
Bravoure. Combat d'ADAMS contre un
Scélérat. 223
- CHAP. X. *Suites fâcheuses du combat de Mr.*
ADAMS: il reconnoit celle qu'il a délivrée
du danger du Bosquet. 232
- CHAP.

me dans celle de Paris qui nous a servi de copie.

T A B L E &c.

CHAP. XI. <i>Ce qui arrive à Mr. ADAMS & à FANNY devant le Juge de paix.</i>	240
CHAP. XII. <i>Rencontre singulière.</i>	250
CHAP. XIII. <i>Des Gens de quelque chose & des Gens de rien. Jalouſie & colère de Mademoiſelle SLIPSLOP.</i>	255
CHAP. XIV. <i>Entrevue de Mr. ADAMS & du Vicaire TRULLIBER.</i>	266
CHAP. XV. <i>Avanture occasionnée par un nouveau trait de distraction de Mr. ADAMS.</i>	277
CHAP. XVI. <i>Avanture où Mr. ADAMS fait voir plus de droiture & de ſimplicité, que d'expérience & de fineſſe.</i>	282
CHAP. XVII. <i>Dialogue entre Mr. ADAMS & ſon Hôte.</i>	298

Fin de la Table du I. Volume.

AVAN.



AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS,

ET DE SON AMI

ABRAHAM ADAMS.

LIVRE PREMIER.



CHAPITRE PREMIER.

*Utilité de la Biographie *. Remarques sur la
Vie de PAME'LA, & sur quelques au-
tres Vies de même espèce.*

LEs exemples de sagesse & de
vertu, font toujours sur nous une
impression qui sert à nous rendre
meilleurs. Ils nous inspirent une
espèce d'émulation, parce qu'on se sent
porté

* On appelle *Biographie*, la composition des
Histoires qui ont pour objet des Vies particulières.

Tome I.

A

res.

2 A V A N T U R E S

porté à imiter ce qu'on estime. Par malheur, les hommes d'une haute vertu sont aussi peu connus qu'ils sont rares : ainsi leur exemple est souvent perdu, & pour leur siècle & pour la postérité. Mais si quelque Historien est assez heureux pour en avoir connoissance, & s'il prend la peine d'écrire leur vie, c'est un vrai service qu'il rend à l'Humanité. Il publie de bonnes actions cachées, & il met tous les hommes en état de profiter du modèle ; en sorte que son Ouvrage devient quelquefois plus utile que les faits mêmes qui en font l'objet ne l'eussent été, s'ils se fussent passés aux yeux de tous ses contemporains, qui n'auroient pas manqué de les rabaisser.

C'est pour cette raison que j'ai toujours fait grand cas de ces Historiens qu'on appelle *Biographes*, parce qu'ils ont soin de transmettre à la Postérité les actions vertueuses des personnes de l'un & de l'autre sexe. Sans parler des Auteurs anciens, tel que *Plutarque*, *Cornelius Nepos* &c. nous pouvons

res. On appelle *Biographes*, les Auteurs de ces Vies. Ce mot vient de *bios*, qui en Grec veut dire *vie*, & de *graphein*, qui signifie *écrire*. Le terme est connu de tous les Savans.

vons nous vanter de posséder des Auteurs, qui ont écrit dans notre langue plusieurs Histoires particulières, & des Anecdotes curieuses, très utiles pour l'instruction de la Jeunesse, & propres à leur inspirer l'amour de la Vertu; écrites d'ailleurs d'un stile parfaitement intelligible, même à ceux dont la capacité est la plus bornée. Telles sont les Histoires de *Jean le Grand*, qui par la force de son bras aiant terrassé plus d'un athlète d'une taille énorme, mérita le glorieux surnom de *Dompteur des Géans*: celle de *Guy Comte de Warwick*; celle d'*Argalus & Parthénie*; sans oublier l'incomparable *Histoire des Hauts Faits des Sept Champions de la Chrétienté*. Dans chacun de ces Ecrits le Lecteur trouve à la fois l'instruction & l'amusement.

Je passe légèrement sur tous ces Livres, pour porter toute mon attention sur deux qui sont nouveaux, & qui présentent au Lecteur les idées de tout ce qu'il y a de plus aimable dans les deux Sexes. Le premier, qui traite de la *Vertu*, que j'appellerois volontiers une *Vertu mâle*, une Vertu qui est au dessus de toutes les foiblesses humaines, a été écrit par celui même qui a réellement fait tout

ce qu'il a raconté ; & qui, selon l'opinion de bien du monde, n'a fait ce qu'il nous apprend de lui-même, que pour avoir le plaisir de le publier. L'autre nous a été communiqué par un Historien, qui négligeant la coutume de Messieurs ses Confrères, n'a rien inséré dans ses Mémoires que ce qu'il a puisé dans des Manuscrits & des Actes authentiques. Le Lecteur devinera aisément que je parle ici de l'Histoire du fameux *Colley Cibber* *, & de celle de Mademoiselle *Paméla Andrews*. Avec quel art le premier nous apprend-il à mépriser les honneurs du siècle, en nous insinuant qu'il a échappé aux plus hautes Dignités Ecclésiastiques & Civiles ! Avec quelle force il nous inspire des sentimens de soumission à l'égard des Supérieurs ! Enfin il nous arme contre la plus indigne des foiblesses, qui est le respect humain ; & il nous démontre clairement l'abus & l'illusion de ce phantome, que l'ignorant Vulgaire appelle Honneur.

En lisant cette Histoire authentique & véritable que je présente aujourd'hui au
Pu-

* Fameux Comédien *Anglois*. Voy. les *Eclaircissimens*.

DE JOSEPH ANDREWS. 5

Public, on fera convaincu que JOSEPH ANDREWS est redevable des victoires que sa vertu a remportées sur les tentations les plus violentes, aux exemples admirables que PAME'LA lui avoit donnés, & qu'il ne perdit jamais de vue. Je dois cependant faire remarquer, que quoique la chasteté soit également louable dans l'un & l'autre sexe, c'est une vertu dont l'un des deux n'est point jaloux, & qu'on n'a coutume de célébrer que dans le plus foible. L'Histoire qu'on va lire est l'éloge & le triomphe de la Chasteté Masculine.



CHAPITRE II.

Naissance & Education de JOSEPH ANDREWS.

JOSEPH ANDREWS, le Héros de notre Livre, a été toujours regardé comme le fils légitime de son père & de sa mère, & a passé pour le frère de l'illustre PAME'LA, dont la vertu est révé-
rée dans le Monde entier. A l'égard de ses ancêtres, nous avons pris des peines

infinies pour les découvrir, fans pouvoir pousser nos recherches plus loin que son aieul, qui étoit (à ce que nous dit un Ancien de sa Paroisse, qui l'avoit entendu dire à son père) un excellent Joueur de Harpe. S'il a eu d'autres ancêtres ou non, nous n'en savons rien. Voici néanmoins une assez ancienne Epitaphe, qui m'a été communiquée depuis peu par un rustique & savant Antiquaire du Pays.

Passant, arrête, & regarde là-bas.

Le Frère ANDRÉ, privé de tous ébats.

Gisant il est dedans la tombe noire.

Maître * *François* en son plaisant grimoire

Du Compagnon eut vanté les bons-mots,

Joyeux exploits, héroïques travaux.

Or il n'est plus, & de sa grotte obscure

Ne sortira, qu'alors que la Nature

Pâle & tremblante au jour du Jugement

N'osera voir l'éclat du Firmament;

Et qu'un chacun, avec pleurs, chants funèbres,

Fermant les yeux cherchera les ténèbres.

A son exemple avec les bons vivans

Dans les plaisirs laisse écouler tes ans:

Ainsi qu'ANDRÉ mène joyeuze vie,

Ainsi que lui chasse mélancholie,

Puisque dans peu, comme lui, tu seras

Privé de joye, accablé du trépas.

Voi-

* Rabelais.

Voilà tout ce qui nous en reste, la suite étant effacée de la pierre par les injures du tems. Il faut remarquer que le mot d'ANDREWS est écrit de façon, que selon l'ortographe *Angloise*, on doit présumer que ce n'étoit qu'un nom de Baptême.

Mais quitons un article, que je n'ai touché que pour me conformer aux règles établies pour l'Histoire, & qui n'est d'aucune utilité. Il est certain néanmoins que celui dont j'écris les aventures, avoit autant d'ancêtres que les plus grands Seigneurs du Monde. Peut-être même étoit-il parent inconnu de plusieurs personnes revêtues des titres les plus respectables, dont l'origine, pour peu qu'on vouloit la rechercher, à ne remonter qu'à vingt lustres, se trouveroit plus basse que la sienne. Car supposons pour un moment que n'ayant point d'ancêtres, JOSEPH ANDREWS fût sorti d'un fumier, ou, comme les anciens Habitans d'*Italie* se l'imaginoient, que les *Andrews* fussent *Aborigènes*, ou *Arborigènes*, c'est-à-dire, sortis du creux des chênes, comme les fruits naissent de la sève des arbres; seroient-ils méprisables, si d'ailleurs ils avoient un vrai mérite? & les jugeroit-on indignes

des emplois de la République? Avec de grandes qualités personnelles , jointes à une noble cupidité & à une héroïque souplesse , un homme ambitieux sans ancêtres acquiert tous les jours des richesses immenses , & conséquemment parvient aux plus grands honneurs. Par un usage contraire , on permet à mille gens de jouir des glorieux titres de leurs illustres pères, sans qu'il se trouve en eux la moindre trace d'aucune des vertus qui les ont annoblis.

L'éducation de JOSEPH étoit si fort avancée à dix ans , qu'il savoit bien lire & bien écrire à cet âge. Il fut alors , conformément à l'Acte du Parlement , placé pour sept ans au service du Chevalier *Thomas Booby*. Ce Seigneur faisant valoir une de ses Terres , le jeune JOSEPH fut chargé du soin de chasser les oiseaux des Vergers ; noble occupation , qui dans les Siècles Poétiques fut attribuée à un Dieu *. Mais il perdit bientôt cet honorable emploi , parce que la douceur de sa voix , loin d'effaroucher les oiseaux , les attiroit de tous les bosquets d'alentour. Il fut donc transféré ailleurs , & il passa à un au-

* Priape.

autre emploi qui concernoit la Chasse: il fut fait Sous-intendant des Chiens. Mais la même raison lui fit perdre encore cette seconde charge; parce que ces animaux aiant pour la plupart du goût pour la mélodie (comme tous les Naturalistes le savent bien) prenoient plus de plaisir à l'entendre parler, & même gronder, qu'à entendre les fanfares du Piqueur: tant le son de sa voix étoit charmant. Lorsqu'ils aboyoient, il n'avoit qu'à ouvrir la bouche, tous les aboyemens cessoient à l'instant pour l'écouter. Cependant le Piqueur lui attribuant toutes les fautes que ces animaux faisoient, pria le Chevalier de donner au Jeune-homme quelque autre emploi; ce qui fut accordé. On le fit Postillon. C'est ici que notre JOSEPH commença à faire éclôre des talens qu'on avoit ignorés jusqu'alors. Son courage intrépide lui faisoit mener les chevaux les plus fougueux à l'abreuvoir; sa légèreté se fit si bien remarquer, que son Maître le préféroit à tous ses compagnons, quand il s'agissoit de monter à cheval pour disputer le prix de la course. Il s'en acquitoit si bien, que les Gentilshommes du voisinage faisoient la cour au Chevalier, pour qu'il permît à son petit Postillon.

tillon de monter leurs chevaux. Les parieurs s'informoient soigneusement quel cheval il devoit monter avant de risquer leur argent, bien furs de perdre s'ils parioient contre lui; sur-tout depuis qu'on eut été convaincu de sa probité, par le refus qu'il fit de plusieurs guinées qu'on lui avoit offertes, afin de faire perdre celui qui s'étoit confié à lui pour disputer le prix. Cette probité incorruptible plut tant à Lady *Booby*, qu'elle le prit pour son laquais à l'âge de dix-sept ans.

JOSEPH eut donc l'honneur de servir Lady *Booby* à table, de la suivre quand elle alloit en visite, & de porter son livre à l'Eglise. Ce fut à cette occasion qu'il eut le bonheur de gagner les bonnes grâces de Mr. ABRAHAM ADAMS, Vicaire de la Paroisse, par la beauté de sa voix, & par la décence & la modestie de son air dévot pendant le Service Divin. Ce bon Ecclésiastique l'interrogeoit de tems en tems sur sa Religion, & lui répétoit souvent son Catéchisme, en buvant de la bière avec lui dans l'office du Château. Il fut si content de son intelligence & de sa mémoire, qu'il conçut une très tendre amitié pour lui.

C H A P I T R E III.

*Du Ministre ABRAHAM ADAMS & de la
Demoiselle SLIPSLOP.*

MR. ADAMS étoit très savant dans les Langues Grecque & Latine. Il avoit outre cela une parfaite connoissance de l'Hébreu, du Chaldaïque & du Samaritain: il entendoit très bien le François, l'Espagnol & l'Italien, & favoit même assez bien sa propre Langue. La plus grande partie de sa vie s'étoit passée dans ces études, & sa plus profonde érudition faisoit bien voir qu'il n'avoit point perdu son tems, puisqu'on auroit à peine trouvé son pareil dans la plus célèbre Université d'Allemagne. Il avoit d'ailleurs un bon-sens naturel, & un caractère excellent; mais une profonde ignorance de l'esprit & des usages du monde. N'ayant jamais eu envie de tromper qui que ce soit, il ne pouvoit soupçonner personne de vouloir le tromper. Il étoit généreux, bienfaisant, & ce que l'on verra avec étonnement dans la suite de cette Histoire, brave jusqu'à la témérité;

rité; mais en même tems simple & crédule comme un enfant. Il ne pouvoit se figurer, non plus que le célèbre * *Calley Cibber*, que l'envie & la malice se trouvaissent dans les cœurs humains. Il faut convenir que cette simplicité est plus vraisemblable dans un bon Vicaire de la Campagne, que dans un homme qui a passé sa vie sur le Théâtre; car on n'est pas encore bien convaincu que ce soit l'école de l'innocence & de la probité.

Pour revenir à notre Vicaire, son rare mérite lui avoit procuré cet emploi, dont il s'acquitoit très dignement en mourant de faim; car il ne lui rapportoit que 500 livres †, & il avoit une femme avec six enfans.

Ce digne Ecclésiastique étant, comme je viens de dire, édifié de la dévotion du jeune JOSEPH, lui faisoit beaucoup de questions sur les matières de la Religion &c. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'il le trouva à cet âge mieux instruit que bien des Seigneurs dans un âge avancé.

Mr. ADAMS fut curieux de savoir,
com-

* Auteur de quelques Pièces Dramatiques *Angloises*.

† Monnoie de *France*.

comment ce Jeune-homme étoit devenu si éclairé. Le lui aiant un jour demandé, JOSEPH lui répondit qu'il en avoit toute l'obligation à son père, qui voyant qu'il ne pouvoit le placer à l'*Ecole de Charité*, parce qu'on lui en vouloit, de ce qu'un de ses cousins avoit donné son suffrage pour l'élection d'un certain Marguillier, il avoit bien voulu se mettre en frais de six sols par semaine, plutôt que de le laisser manquer d'éducation. Il ajouta que depuis qu'il étoit chez le Chevalier *Booby*, il s'étoit appliqué à la lecture des bons Livres, tels que la BIBLE & l'*Imitation d'A Kempis*; & que de plus il avoit beaucoup étudié un bon gros Livre qui étoit sur la fenêtre du vestibule, où il avoit appris qu'une fois le Diable avoit emporté la moitié d'une Eglise pendant qu'on prêchoit, sans blesser un seul des Auditeurs; & qu'une autre fois un Champ de blé, où il croissoit plusieurs grands arbres, avoit glissé du haut en bas de la montagne sur laquelle il étoit situé, pour aller couvrir une mauvaise terre qui appartenoit à un Payfan homme de bien. A ces traits Mr. ADAMS, qui avoit beaucoup de mémoire, reconnut les *Chroniques de Backer*.

Le Vicaire, surpris de trouver tant de semence d'esprit & de lumières dans une si tendre jeunesse, que presque personne n'avoit pris soin de cultiver, lui demanda s'il ne regrettoit pas d'être né de parens qui ne s'étoient pas trouvés en état de lui donner une certaine éducation, & de le pousser dans les études. A quoi il répondit, qu'il se flatoit d'avoir trop bien profité de la lecture des bons Livres qu'il avoit lus, pour s'affliger de sa situation : qu'au contraire il étoit le plus content du monde de son état : qu'il feroit son possible pour mettre ses petits talens à profit, & couler ses jours sans ambition, sans murmure & sans envie. „ Voilà ce qu'on „ appelle bien parler, mon garçon, s'é- „ cria le Vicaire. Plût à Dieu, ajouta- „ t-il, que tous ceux qui ont lu de bons „ Livres, & même ceux qui en ont é- „ crit, en eussent tous aussi bien profité !

Le Chevalier *Thomas Booby* & la Dame son épouse étoient d'une si grande hauteur, que le pauvre Mr. ADAMS ne pouvoit leur parler que par le canal de la première femme de chambre, Mlle. *Slip-slop*. Le Chevalier étoit un de ces Grands du Siècle, qui ne font cas que du rang & de la richesse. Lady étoit une Femme du Monde

Monde élevée à la Ville, qui regardoit tous ses voisins de la campagne comme des bêtes. Ils ne traitoient leur docte Vicaire que comme une espèce de domestique de Mr. le Recteur, avec qui *Thomas Booby* vivoit depuis quelques années dans une espèce de guerre civile, dans laquelle tous les Fermiers de ses terres prenoient parti pour lui. Le fond de la querelle rouloit sur un certain droit, dont l'abolition auroit avantage le Recteur de cinq ou six schellins tous les ans. *

Mademoiselle *Slipslop*, la femme de chambre, étoit fille de Vicaire; par conséquent elle avoit quelque peu de respect pour Mr. ADAMS, dont elle admiroit l'érudition, d'autant plus qu'elle s'étoit trouvée souvent dans le cas de disputer contre lui sur plusieurs points de Théologie; insistant toujours sur la déférence qu'elle exigeoit de lui pour ses judicieuses décisions, parce qu'ayant fait plusieurs voyages à Londres, elle se croyoit plus éclairée qu'un Ministre de Village.

Elle

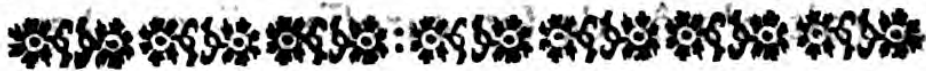
* Mais quoi qu'il en soit, tous ses efforts aiant été inutiles, les procès, suites de cette querelle, lui fournirent du moins le plaisir d'avoir ruiné plusieurs Fermiers, en se ruinant lui-même.

Elle avoit toujours l'avantage dans ses disputes contre Mr. ADAMS, à force de termes recherchés & de grands mots, dont elle possédoit une source inépuisable, & dont elle s'étoit fait un Dictionnaire nouveau. Elle n'en faisoit pourtant usage que quand elle jugeoit que le sujet en étoit digne; comme quand elle parloit de Théologie, ou bien quand la fantaisie lui prenoit de s'exprimer avec noblesse. Alors il lui arrivoit quelquefois d'estropier les mots savans & de défigurer les figures. ADAMS, qui n'osoit l'offenser en la chicanant sur ses expressions, se trouvoit forcé de lui céder, sans l'entendre; car il lui auroit été quelquefois moins difficile de déchiffrer un Manuscrit *Arabe*, que de comprendre quelque chose à ses discours.

Un jour qu'ils avoient argumenté très longtems sur l'essence, ou, pour parler comme elle, sur l'*encens* de la Matière, ADAMS prit occasion de lui parler du jeune JOSEPH, en la priant de lui accorder sa protection auprès de Madame, comme à un Jeune-homme capable d'apprendre le *Latin*, qu'il se chargeoit de lui enseigner lui-même, afin de le mettre en état de s'élever à quelque chose de plus haut
que

que la condition de laquais. „ Vous fa-
 „ vez, Mademoiselle, ajouta-t-il, que
 „ Monseigneur est en pouvoir de lui fai-
 „ re sa fortune. C'est pourquoi je vous
 „ conjure de faire en sorte qu'il reste ici
 „ sous ma direction. Eh! Mr. ADAMS,
 „ répondit Mlle. *Slipshop*, vous imaginez-
 „ vous que Madame écouterait vos pro-
 „ légomènes sur pareille matière? Elle
 „ va à *Londres* très précisément, & je
 „ suis certaine qu'elle ne le laisserait pas ici
 „ pour chose au monde; car il est joli, bien
 „ fait, & sert à merveille. Elle se passe-
 „ roit plutôt de son carrosse, & elle l'ai-
 „ me, Dieu me pardonne, plus que ses
 „ grands chevaux gris-pommelés.” A-
 „ DAMS ouvrit la bouche pour l'interrom-
 „ pre; mais le moulin étant en mouvement,
 „ il fallut écouter jusqu'au bout. „ Eh! pour-
 „ quoi, continua-t-elle, faut-il qu'un la-
 „ quais fache le *Latin*, plutôt que tant
 „ de Gentilshommes & de Seigneurs? Ce-
 „ la est bon pour vous autres Ministres,
 „ parce qu'un Sermon sans *Latin* endort
 „ tous les gens d'esprit. Mais j'ai oui
 „ dire à *Londres*, que toutes ces choses-là
 „ ne valent rien pour les autres. Je suis
 „ donc très certaine, vous dis-je, que
 „ Madame se mettrait en colère, si je di-
 „ fois

„ fois un mot là-dessus. Je ne m'embarque pas sur un pareil labyrinthe. Comme elle achevoit sa phrase, la sonnette de Lady se fit entendre, & le bon ADAMS fut obligé de se retirer, sans qu'il lui fût possible de la rejoindre avant le départ. Cependant JOSEPH fut très reconnoissant de la bonne volonté du Vicaire, dont il l'assura qu'il se souviendrait toute sa vie. Il reçut en même tems de lui une exhortation pathétique, qui l'encouragea à la persévérance dans la vertu.



C H A P I T R E IV.

De ce qui arriva à JOSEPH étant à Londres.

JOSEPH ne fut pas plutôt à Londres, qu'il fit malgré lui des connoissances parmi les confrères de sa bigarrure, & ceux-ci firent tous leurs efforts pour lui faire perdre son innocente simplicité. Il fit donc couper ses cheveux à la mode, & prit grand soin de les friser & poudrer. Cependant ils ne purent lui apprendre à jouer aux jeux de hazard, ni à prononcer des paroles deshonnêtes ; sans compter

compter bien d'autres dont il fut éviter la contagion. Aiant beaucoup de voix & d'oreille, il employoit ses heures de loisir à apprendre la Musique, dans laquelle il fit de grands progrès; enforte que ses confrères n'applaudissoient jamais à un Opéra, qu'ils n'eussent auparavant consulté son goût. Il donnoit le ton à toute la livrée du Paradis. Il est vrai que quand il suivoit Madame à l'Eglise, il n'étoit plus aussi attentif & aussi dévot qu'autrefois. Mais comme elle n'y alloit que très rarement, c'étoit un article de peu de conséquence; & quoiqu'extérieurement il parût aussi formé & aussi vif qu'aucun petit maître de sa sorte, il fut toujours conserver la pureté de ses mœurs.

Lady, qui le regardoit avec une espèce de vanité, comme le plus joli laquais d'Angleterre, & qui étoit charmée de sa vivacité, admira l'effet de l'air de *Londres* sur les tempéramens. Enfin elle commença à le prendre par le bras en se promenant le matin au Parc, & elle s'y entretenoit quelquefois avec lui; d'autres fois elle lui ferroit la main, dans la crainte de tomber en descendant de carrosse. Le matin avant de se lever, elle le faisoit venir, pour lui rendre compte

te dans un long détail de mille petites commissions dont elle l'avoit chargé la veille. Enfin elle lui donnoit toutes les libertés innocentes , que les Dames de qualité accordent aux domestiques de confiance , & qui ne sont nullement scandaleuses.

Cependant , sans que la vertu elle-même en souffre , son ombre (je veux dire la réputation) ne laisse pas de se voir quelquefois un peu maltraitée. C'est justement ce qui arriva à Lady *Booby* ; car un matin qu'elle se promenoit au Parc , soutenue par son fidèle JOSEPH , Lady *Babille* & Lady *Caillette* passèrent par malheur assez près d'elle pour la reconnoître. Elles eurent la joie d'en médire l'après-midi , & de la déchirer poliment. Cependant on n'y fit qu'une légère attention , parce qu'on étoit alors occupé à la destruction de deux réputations naissantes , qui ne plaisoient pas aux Dames du bel air.



C H A P I T R E V.

*Mort du Chevalier BOOBY. Douleur de sa
 Veuve. Chasteté incorruptible de JO-
 SEPH.*

UN accident interrompit les charman-
 tes promenades de Lady *Booby*. Ce
 fut la maladie du Chevalier *Thomas Booby*
 son mari. Il cessa de vivre, & sa triste
 Veuve s'enferma dans son appartement,
 où elle resta avec autant de constance
 qu'une Recluse. Pendant les six premiers
 jours elle fut invisible pour tous les amis
 de sa maison: personne n'étoit admis dans
 sa chambre: la seule *Slipslop* la servoit a-
 vec le jeune JOSEPH, qui lui apportoit
 régulièrement son thé, & restoit dans la
 chambre tandis qu'elle le prenoit. Il a-
 voit ordre de ne point sortir de l'anticham-
 bre, & d'entrer toujours dès que *Slipslop*
 sortiroit pour quelque affaire, ou pour o-
 béir aux ordres de Madame, qu'elle re-
 cevoit fréquemment. Il n'étoit pas à pro-
 pos que Lady restât seule dans la doulou-
 reuse situation où elle étoit. Mais que
 les

les remèdes de la tristesse sont quelquefois dangereux , & qu'il est naturel au cœur humain de passer sans milieu d'une extrémité à l'autre ! Témoin l'histoire authentique de la fameuse *Matrone d'Epbèse*.

Je demande d'avance pardon au Lecteur par rapport à la scène que je suis obligé d'exposer , pour ne point manquer aux loix de l'histoire, qui exige de ne rien omettre de ce qui est vrai dans le sujet qu'on traite. Le Chrétien le plus vertueux lit dans l'Histoire du Peuple de Dieu, les carettes séduisantes de la femme de *Putiphar*, pour corrompre la vertu du chaste *Joséph* son domestique. Il lit cet endroit très circonstancié , & il en est édifié. Pourquoi donc ne le feroit-on pas de ce que je vai raconter , puisque c'est précisément la même aventure ? La Dame *Angloise* doit paroître moins criminelle que la Dame *Egyptienne* , puisque pour se déclarer , elle a attendu qu'elle fût veuve & libre ; & qu'elle a su commander à ses desirs , non seulement tout le tems qu'elle a été liée par le mariage , mais encore les premiers six jours qui ont suivi sa liberté. C'est encore ici un *JOSEPH*, qui va renouveler l'exemple mémorable de l'ancien *Joséph*. Plus ces exemples
d'hé-

d'héroïque chasteté font rares , plus ils méritent d'être célébrés. D'ailleurs , puisque le Ciel a voulu que le frère & la sœur brillassent par la même vertu , doit-on le laisser ignorer à la Terre ?

Dans un de ces jours d'affliction & de douleur , Lady étoit dans son lit à dix heures du matin , & seule , quand JOSEPH entra par son ordre. Elle le fit approcher , lui ordonna de s'asseoir , & laissant tomber sa main dans la sienne d'un air distrait , elle lui demanda s'il n'avoit jamais aimé. JOSEPH répondit en rougissant qu'il étoit jeune , & qu'il lui restoit encore du tems pour y penser. ,, Malgré ,, votre jeunesse , reprit-elle , je suis per- ,, suadée que vous avez déjà ressenti les ef- ,, fets de cette passion naturelle. Allons , ,, JOSEPH , avouez-moi la vérité , nom- ,, mez-moi celle qui est assez heureuse ,, pour vous avoir rendu sensible. Tou- ,, tes les femmes me sont indifférentes , ,, repliqua JOSEPH. Comment , dit ,, Lady , seriez-vous déjà un libertin ? ,, mais non : vous ressemblez peut-être ,, aux Belles , qui sont longtems à se dé- ,, terminer & difficiles à fixer. Cepen- ,, dant vous ne me persuaderez jamais ,, que vous soyez aussi libre que vous
,, VOUS

„ voulez le paroître. J'attribue votre
„ réserve à votre discrétion , & je ne
„ puis que vous en louer: il n'y a rien
„ de plus recommandable que cette qua-
„ lité dans un Jeune-homme, ni rien de
„ plus indigne que de se vanter des fa-
„ veurs qu'on reçoit des Dames.

„ Des Dames ! s'écria JOSEPH en
„ l'interrompant. Madame , foyez as-
„ surée que je n'ai jamais été assez effron-
„ té pour penser à qui que ce soit qui ait
„ ce titre. Ne faites pas trop le modes-
„ re, reprit-elle, parce que vous pour-
„ riez me déplaire. Répondez seulement
„ à ce que je vai vous demander. Sup-
„ posez qu'une Dame vous aimât assez
„ pour vous préférer à tout autre , &
„ qu'elle vous accordât tous les privilè-
„ ges qu'elle pourroit accorder à un de
„ ses égaux, pourriez-vous l'assurer qu'au-
„ cun motif de vanité ne vous engage-
„ roit à la trahir ? Répondez-moi sincè-
„ rement : vous sentez-vous un fond de
„ bon-sens & de droiture, si rare à trou-
„ ver chez les Jeunes-gens ? Vos pareils
„ ne font ordinairement aucun scrupule
„ de sacrifier la réputation de notre
„ sexe , & ne font pas la moindre ré-
„ flexion sur les obligations qu'ils ont à
„ ntore

„ tention Madame , repliqua JOSEPH,
 „ à ne rien faire qui puisse vous offen-
 „ ser.

Alors Lady perdant patience , lui dit
 d'un ton de colère: „ Tu es un imbé-
 „ cille , ou tu le veux paroître. Je vois
 „ que je me suis trompée , fors de ma
 „ chambre. Je supplie Madame , dit
 „ JOSEPH , de n'avoir point mauvaise
 „ opinion de moi. Je vous ai servie,
 „ Madame, jusqu'ici avec toute la fidéli-
 „ té & l'affection possible , & feu Mon-
 „ seigneur aussi. Sors malheureux ! s'é-
 „ cria Lady en versant des larmes. Pour-
 „ quoi as-tu nommé ce cher défunt ? Est-
 „ ce pour augmenter mes regrets , en
 „ me rappelant ce douloureux souvenir ?
 „ Va-t-en , je ne puis plus te souffrir.

En achevant ces mots , elle détourna
 son visage. JOSEPH se retira accablé
 de tristesse ; & s'étant enfermé dans sa
 chambre , il se mit à écrire la lettre qui
 est au commencement du Chapitre sui-
 vant.

C H A-



CHAPITRE VI.

JOSEPH écrit à PAME'LA sa Sœur. Sa conduite à l'égard de Mlle. SLIPSLOP.

LETTRE DE JOSEPH A PAME'LA.

„ **D** E PUIS que j'ai reçu la nouvelle
 „ de la mort de votre bonne Maî-
 „ tresse, ma chère sœur, j'ai éprouvé un
 „ malheur semblable. Mon digne Maî-
 „ tre est mort aussi il y a quelques jours;
 „ & ce qui est encore bien triste, Ma-
 „ dame en a perdu l'esprit & est devenue
 „ folle. Aucun de nous ne l'avoit soup-
 „ çonnée d'avoir tant d'amour pour son
 „ mari, car ils se querelloient tous les
 „ jours. Il faut se taire sur ces sortes de
 „ choses, ma chère sœur. Les domesti-
 „ ques, comme vous savez, ne doivent
 „ jamais dire ce qui se passe chez leurs
 „ Maîtres; mais sans doute vous savez
 „ bien qu'ils ne pouvoient se souffrir.
 „ J'ai entendu Madame dire plus d'une
 „ fois, qu'elle étoit bien malheureuse de
 „ l'avoir épousé. Mais on ne fait priser
 „ les amis qu'après les avoir perdus. Ne

„ fai part à personne de ce que je t'écris ;
„ parce que je ne voudrois pas qu'on pût
„ dire de moi, que je découvre ce qui se
„ passe dans la maison où je demeure. En
„ vérité, si Lady n'étoit pas une si gran-
„ de Dame, j'aurois cru qu'elle étoit un
„ peu amoureuse de moi. Ma chère P A-
„ M E' L A , n'en dites rien à personne. El-
„ le m'a fait asseoir à côté de son lit, tan-
„ dis qu'elle y étoit encore : elle m'a pris
„ la main, & m'a tenu un discours tout
„ semblable à celui qu'une Dame tient à
„ un homme dans une Comédie que j'ai
„ vu représenter. Si Madame est réelle-
„ ment folle, comme cela paroît, je ne
„ me soucie point de rester à son service.
„ Ainsi je voudrois que vous me procu-
„ rassiez une place chez votre Maître ,
„ ou chez quelqu'autre personne du voi-
„ sinage : à moins que ce qu'on dit ne soit
„ vrai, & que vous n'alliez vous marier
„ avec le Pasteur de votre Paroisse Mr.
„ W I L L I A M S ; car en ce cas-là je vou-
„ drois bien être son Clerc. Vous savez
„ que j'en suis capable, puisque je fai bien
„ lire, & donner le ton pour chanter les
„ Pseaumes. Je crois que j'aurai bientôt
„ mon congé. Dès qu'on me l'aura don-
„ né, si je n'ai de vos nouvelles, j'irai
„ au

„ au Château de mon défunt Maître, ne
 „ fût-ce que pour voir le Vicaire Mr. A-
 „ DAMS, qui est le meilleur homme qu'il
 „ y ait au monde. *Londres* est un mauvais
 „ séjour, où il y a si peu de société, que
 „ les voisins de porte à porte ne se con-
 „ noissent pas. Fai mes complimens, ma
 „ chère sœur, à tous ceux qui te deman-
 „ deront de mes nouvelles. Je suis

*Ton affectionné Frère
 & Serviteur,*

J. ANDREWS.

Dès que JOSEPH eut cacheté sa let-
 tre, il sortit de sa chambre, & en descen-
 dant il rencontra au bas de l'escalier Mlle.
Slipslop, avec qui nous allons faire une
 connoissance plus particulière, puisque
 l'occasion s'en présente. Elle étoit fille
 d'un Vicaire, comme je l'ai déjà dit, &
 elle étoit âgée de quarante-cinq ans. Aiant
 fait un faux pas dans sa jeunesse, elle s'en
 étoit relevée si heureusement, que depuis
 elle étoit restée fille. Sa beauté n'avoit
 rien d'éclatant. Pour sa taille, elle étoit
 courte & grosse; son teint étoit rubicond,
 son nez un peu large & plat, & ses yeux

tant soit peu petits. Son sein étoit composé de deux globes ou sphères, qu'un Géomètre appelleroit sphéroïdes, tant leur forme étoit elliptique. Sa démarche auroit été très majestueuse, si par malheur une de ses jambes n'eût été d'un pouce plus courte que l'autre. Cependant il faut avouer qu'elle boitoit avec une grace infinie. Cette *Vénus* lorgnoit JOSEPH depuis longtems; mais le trouvant moins sensible qu'elle ne l'eût souhaité, elle ajoutoit à ses agaceries mille petits présens de liqueurs & de confitures, qu'elle tenoit sous la clé, & dont elle étoit la souveraine dispensatrice dans la maison. L'insensible JOSEPH ne lui donnoit cependant aucune marque de reconnoissance, pas même un simple baiser. Je ne prétens pas insinuer par-là, qu'elle fût fille à se contenter de si peu de chose. En ce cas JOSEPH selon moi eût été blâmable. A dire le vrai, elle avoit déjà assez vécu, pour être en droit de penser qu'elle pouvoit s'accorder tous les plaisirs de l'amour, sans avoir lieu d'en appréhender les suites. D'ailleurs, elle croyoit que par une si longue abstinence volontaire, elle s'étoit non seulement relevée de sa première chute, mais qu'elle avoit acquis

quis un trésor de mérites si abondant, qu'à l'avenir rien ne pourroit lui nuire. C'est pourquoi elle prit le parti de lâcher un peu la bride à son panchant, afin de se dédommager en quelque sorte du tems perdu, & de se payer avec usure de la dette de plaisir, dont elle se croyoit comptable envers elle-même.

Dans cette heureuse disposition, & armée de tous ses attraits, elle rencontra JOSEPH au bas de l'escalier, & lui offrit un verre de liqueur, que dans l'abattement où il étoit il accepta volontiers. Il la suivit donc dans son cabinet, où elle conservoit précieusement l'élite des liqueurs, & lui présenta un petit verre plein d'un *Rossoglio piquante*. Puis l'ayant invité à s'asseoir, elle lui parla en ces termes, que vous entendrez, si cela se peut.

„ Assurément rien n'est plus inju-
 „ dieux que le conflict de l'esprit & du
 „ cœur dans une femme trop sensitive,
 „ qui se prend de goût pour un jeune-
 „ homme. Ah! si j'avois su le sort qui
 „ m'attendoit, j'aurois mieux aimé mou-
 „ rir. Si nous aimons un homme fait,
 „ au moins ses manières sont respectueu-
 „ ses & sophistiques: au-lieu qu'un ado-
 „ lescent pousse ses injurieuses attaques

„ contre notre délicatesse , jusqu'à vou-
 „ loir que nous cassions pour lui tous les
 „ arrêts de la pudeur , même avant que
 „ les rayons de notre ame aient eu le
 „ tems d'avoir la moindre réfraction , ni
 „ nos pensées celui de se réfléchir.” J O-
 S E P H n'entendant rien à ce galimathias,
 ne répondoit qu'oui Mademoiselle. „ Oui,
 „ Mademoiselle ! répéta *Slipslop* avec cha-
 „ leur , c'est donc que tu te moques de
 „ mes feux ? N'est-ce pas assez de dédai-
 „ gner mes bontés ? Faut-il que tu me
 „ traites encore avec ironie ? Ingrat !
 „ par où ai-je mérité que mon amour fût
 „ ainsi refusé , & toutes mes gracieuses
 „ avances plongées dans le vuide des pa-
 „ roles perdues ? Mademoiselle , repli-
 „ qua J O S E P H , je n'entens point ces
 „ mots savans , mais je suis certain que
 „ vous n'avez aucune raison de m'appel-
 „ ler ingrat ; parce que bien loin de vou-
 „ loir vous desobliger , je vous ai tou-
 „ jours regardée comme ma mère. Com-
 „ ment , faquin , s'écria *Slipslop* en fu-
 „ reur , vous me regardez comme votre
 „ mère ! Vous avez l'insolence d'insinuer
 „ que je suis assez vieille , pour être la
 „ mère d'un nigaud tel que vous ! Je ne
 „ fai ce qu'un jeune étourdi peut penser ;
 „ „ mais

„ mais je crois qu'un homme de bon sens
 „ me préférera toujours à ces petites fil-
 „ les , qui sont si fottes , si ineptes , si
 „ dédaignables. Mais je devrois plutôt
 „ vous mépriser, que de vous faire l'hon-
 „ neur de me fâcher contre vous , puis-
 „ que vous êtes assez bête pour préférer
 „ les entretiens d'une jeune imbécille à la
 „ conversation d'une fille d'esprit. Ma-
 „ demoiselle, reprit JOSEPH, j'ai tou-
 „ jours été sensible à l'honneur que vous
 „ me faites en vous entretenant avec
 „ moi, parce que je sai parfaitement que
 „ vous êtes une personne bien savante.
 „ *Slipslop* se radoucissant à ce mot de sa-
 „ vante, reprit sa bonne humeur, & lui
 „ dit: Ah! JOSEPH, si vous m'estimiez
 „ véritablement, vous auriez trouvé
 „ quelque moyen pour me le faire voir;
 „ car je suis convaincue que vous vous
 „ êtes apperçue de mon amitié pour vous.
 „ Oui, mon cher JOSEPH, ajouta-t-
 „ elle, mes yeux vous ont certifié mal-
 „ gré moi que ma passion est plus forte
 „ que ma raison. Ah JOSEPH! mon
 „ cher JOSEPH.....

De-même qu'un Tigre affamé, qui a
 chassé longtems sa proie, & qui trouve
 sous sa griffe un innocent Agneau, s'élan-

ce avec fureur pour le dévorer ; de-même qu'un Brochet vorace d'une taille énorme, qui voit au travers d'un cristal liquide un Carpillon ou un Goujon , ouvre une gueule affreuse pour l'engloutir ; ainsi l'amoureuse *Slipstop* étendoit ses bras ardens pour saisir le pauvre JOSEPH. Mais dans l'instant la sonnette de Lady sonna avec violence. Ce contretems fâcheux l'obligea de lâcher prise, & de renvoyer l'exécution de son dessein à un tems plus convenable.

Il faut à présent retourner à Lady *Booby*, pour instruire le Lecteur de ce qu'elle fit après que JOSEPH fut retiré. En la quitant, il l'avoit laissée à peu près dans la même situation où nous venons de laisser l'amoureuse *Slipstop*.



C H A P I T R E VII.

Dialogue entre Lady BOOBY & SLIPSTOP. Sublime éloge de l'Amour.

C'ÉTOIT l'opinion d'un ancien Sage dont le nom m'est échappé, que les passions opèrent différemment sur les esprits,

prits, suivant leur force ou leur foiblesse ; de-même que les maladies agissent sur le corps humain selon le tempérament.

C'est pourquoi l'Auteur se flate qu'un Lecteur judicieux prendra la peine de remarquer une chose qu'il a eu grand soin d'exprimer ; c'est-à-dire, la différence des effets que l'amour produit sur l'esprit raisonnable & cultivé de *Lady Booby*, & des mouvemens qu'il fit naître chez *Slipshop*, fille brutale & emportée.

Un autre Philosophe, dont j'ai encore oublié le nom, dit aussi que les résolutions prises en l'absence de l'objet aimé s'évanouissent en sa présence. On pourra juger de la vérité de ces deux maximes par le contenu de ce Chapitre.

Lorsque JOSEPH se fut retiré de la façon qu'on a vu ci-dessus, *Lady* au désespoir se mit à faire des réflexions très sérieuses sur sa propre conduite. Son amour se changea en mépris ; elle détesta la bassesse de son inclination, & se promit de haïr désormais celui qui avoit eu la hardiesse de se faire aimer d'elle, & qui avoit dédaigné des sentimens qu'elle eût dû étouffer. Elle se sentit alors aussi tourmentée par l'orgueil, qu'elle l'avoit été par l'amour. Cet orgueil mortifié lui ordon-

noit de chasser pour toujours de sa maison & de sa présence l'objet de sa vive passion. Elle céda à l'orgueil, & se crut victorieuse de l'amour. Après s'être tournée cent fois dans son lit, après un monologue touchant, que nous répéterions très fidèlement ici, si nous n'avions pas quelque chose de mieux à dire, elle sonna, comme nous l'avons dit, & vit paroître à l'instant sa fidèle *Slipslop*, qui n'étoit pas moins irritée qu'elle contre le malheureux JOSEPH.

„ *Slipslop*, lui dit Lady dès qu'elle fut
 „ entrée, avez-vous vu JOSEPH ?” *Slip-*
slop effrayée d'entendre prononcer ce nom
 dans un moment si critique, eut bien de
 la peine à cacher son émotion aux yeux
 de sa Maîtresse, à qui elle répondit néan-
 moins avec une fermeté apparente, mal-
 gré sa crainte & ses soupçons, qu'elle ne
 l'avoit point vu de la matinée. „ J'ai
 „ peur, lui dit Lady, que JOSEPH n'ait
 „ les inclinations un peu libertines. As-
 „ surément il les a telles que vous dites,
 „ Madame, repliqua vivement *Slipslop* ;
 „ c'est un petit ivrogne & un joueur, qui
 „ est même très incliné au sexe. Oh !
 „ oh ! interrompit Lady, je ne savois pas
 „ cela. Ah, Madame ! reprit la femme
 „ de

„ de chambre , il est si libertin , que si
 „ vous le gardez , je vous répons qu'avant
 „ qu'il soit peu , vous n'aurez que moi
 „ de vierge dans la maison. Cependant
 „ je ne conçois pas ce que les filles trou-
 „ vent d'aimable en lui pour en être si
 „ charmées , car à mes yeux il est aussi
 „ laid qu'un hibou. Il me paroît assez
 „ passable , repliqua Lady. Je vous assu-
 „ re Madame , reprit *Slipslop* , que je le
 „ regarde comme le plus vilain animal
 „ qu'il y ait dans le pays. Vous vous
 „ trompez assurément , répondit Lady ;
 „ mais enfin laquelle des filles avez-vous
 „ lieu de soupçonner le plus ? C'est , dit
 „ *Slipslop* , la jeune fille de chambre ,
 „ *Betty* , je suis presque convaincue qu'el-
 „ le est grosse de lui. Comment , s'écria
 „ Lady , allons , allons , qu'on lui paie
 „ ses gages , & qu'on me la mette dehors
 „ sur le champ , je ne veux point de pa-
 „ reilles effrontées chez moi ; vous pou-
 „ vez en même tems donner à JOSEPH
 „ son congé. Est-ce que vous voulez le
 „ renvoyer sur le champ , repliqua *Slip-*
 „ *slop* ? Dès que la petite *Betty* sera par-
 „ tie il pourra devenir sage , & vous
 „ savez , Madame , que c'est un assez bon
 „ domestique , qui est fidèle & actif. Je

„ veux qu'il sorte dès aujourd'hui, répon-
 „ dit Lady. Vous feriez mieux, ce me
 „ semble, de le laisser encore quelques
 „ jours, reprit *Slipslop*. Je ne prétens
 „ point qu'on se donne la liberté de con-
 „ tredire mes ordres, repartit Lady avec
 „ aigreur. Est-ce que vous en êtes a-
 „ moureuse aussi, ajouta-t-elle? Moi,
 „ Madame! s'écria douloureusement
 „ *Slipslop* (j'aurois dit en rougissant, si
 „ son teint avoit permis de s'en apperce-
 „ voir.) Je serois très fâchée que Ma-
 „ dame eût la moindre raison de me sus-
 „ pecter d'entretenir quelque penchant
 „ pour un homme. Ainsi, puisque vous
 „ le souhaitez, Madame, je vai vous o-
 „ béir. Eh bien, obéissez donc sans dé-
 „ lai, dit Lady.

Slipslop sortit aussi-tôt. Mais Lady eut
 à peine fait un demi-tour dans son lit,
 qu'elle se mit à sonner de toute sa for-
 ce. *Slipslop*, qui ne s'éloignoit qu'à re-
 gret, fut bientôt de retour, & se vit
 avec joie dispensée de la moitié de sa
 commission. JOSEPH eut sa grace, mais
 l'ordre pour *Betty* fut réitéré. Elle sor-
 tit alors plus gaiement que la première
 fois. Mais dans l'instant même, Lady
 faisant réflexion sur ce qu'elle venoit de
 faire,

faire, se fut mauvais gré de son irrésolution, & se soupçonnant d'un sentiment dont elle prévoyoit les conséquences, elle se remit à sonner, pour faire revenir *Slipstop* encore une fois. Elle lui dit, que toutes réflexions faites, elle étoit résolue de se défaire de JOSEPH. *Slipstop* frémit en écoutant ce second arrêt; mais elle connoissoit trop bien la violence de sa Maîtresse, pour-oser repliquer. Elle n'eût pas risqué sa place pour un Amant qui auroit rassemblé dans sa personne les forces d'*Hercule* & les charmes d'*Adonis*. Ainsi elle sortit pour la troisième fois. Mais à peine eut-elle fermé la porte sur elle, que *Cupidon*, ce Dieu absolu, piqué de voir son ouvrage sur le point d'être détruit, choisit le trait le plus acéré de son carquois, & le tira droit au cœur de la Dame. Pour parler en termes vulgaires, dans ce moment sa passion triompha de sa raison. Elle rappella donc *Slipstop* encore une fois, pour lui dire qu'elle vouloit voir ce garçon avant de prendre à son égard une dernière résolution, & l'examiner elle-même; ajoutant qu'on eût à lui dire de monter. Tant de variations en si peu de tems, firent naître dans la femme de chambre des soupçons

çons qui avoient quelque fondement.

Lady se sentit naître l'envie de la rappeler encore, fans cependant pouvoir s'y résoudre: desorte que toutes ses pensées roulèrent alors sur la manière dont elle devoit se comporter avec JOSEPH. Enfin elle forma le généreux dessein de se tenir dans les bornes que son rang lui prescrivait, & de s'accorder uniquement le plaisir de sa vue pour la dernière fois, étant bien résolue de ne le revoir de sa vie. Son dessein même étoit de le maltraiter vivement, & de lui donner ensuite son congé.

O Amour, que tu te plais à tourmenter tes esclaves! Non content de les aveugler, tu veux qu'ils t'aident eux-mêmes à leur mettre le bandeau devant les yeux. Leurs folies te plaisent d'autant plus qu'elles sont plus singulières; leurs soupirs & leurs larmes te réjouissent, & leurs gémissemens sont pour toi des concerts mélodieux.

Ni l'inimitable *Rich*, dont l'art plus qu'humain fait, à l'exemple de *Circé*, métamorphoser un homme en Singe, en Chouette, ou en quelque figure encore plus méprisable, dès qu'il en a conçu l'envie; ni le grand *Cibber*, qui s'élevant au-

des

deffus de toutes les règles dont les Auteurs anciens & modernes se font fait des loix inviolables, renverse toutes les Grammaires, & transforme tous les mots de la Langue *Angloise*; non ces deux grands-hommes unis ensemble ne pourront jamais faire de métamorphoses aussi miraculeuses que toi, cruel Amour, puisqu'à ton approche le bon-sens se change en fureur, & la raison devient folie.

Oui, perfide Amour, tu nous rends aveugles & sourds: tu ôtes au nez la faculté de flairer: dès que tu t'es emparé d'une ame, elle ne distingue plus les objets les plus visibles; elle ne peut plus ouïr les bruits les plus éclatans, ni sentir les odeurs les plus fortes. Quand tu le veux, la colline devient montagne, le sifflet trompette, & le pissenlit jasmin. Sous tes loix le poltron devient brave, l'avare libéral, l'orgueilleux humble & doux, & le barbare susceptible de pitié. Enfin tu tournes le cœur de l'homme, comme un Joueur de Gobelets tourne son fac. Tu le tournes & le retournes en tous sens, & tu en tires tout ce que tu veux. Si quelqu'un en doute, qu'il lise le Chapitre suivant.



C H A P I T R E V I I I .

Ce qui se passe entre Lady BOOBY & JOSEPH. Modestie & pudeur de ce Jeune-homme.

COMME nous avons un fond de tendresse respectueuse pour cette charmante partie du Genre-humain qu'on appelle le Beau Sexe, & que d'ailleurs il est de notre devoir de conserver le caractère de *Lady Booby* sans tache, il faut avant que d'exposer sa fragilité, présenter une vive peinture des tentations qui eurent la force de vaincre la constance d'une femme vraiment vertueuse, afin d'engager le Lecteur à plaindre plutôt qu'à censurer les foiblesses de la Nature-humaine.

Nous nous flatons que les Dames, en faisant attention aux charmes infinis répandus sur la personne accomplie de l'incomparable JOSEPH, suspendront pour un instant l'attachement excessif qu'elles ont pour l'austère sageffe, & feront place à des sentimens plus humains & plus doux. Enfin nous espérons que leur fé-

févérité fera grace à une femme aimable

Dont le cœur étoit fait pour aimer la vertu.

JOSEPH, alors âgé de vingt ans, étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, & régulièrement proportionnée. Ses jambes étoient fines & bien faites, ses épaules larges, & ses bras bien placés. Il avoit de très beaux cheveux d'un chatain foncé, qui lui tomboient en boucles naturelles sur les épaules. Son front étoit large, ouvert & uni; ses yeux bien fendus répandoient un feu doux & perçant; son nez étoit un peu à la Romaine; les plus belles lèvres du monde en se séparant faisoient voir des dents d'ivoire. Son teint étoit de roses & de lis, & l'éclat en étoit relevé par un poil qu'on pouvoit appeller barbe naissante. Enfin toute sa physionomie annonçoit la tendresse & la sensibilité de son cœur. Ces agrémens accompagnés d'une extrême propreté, lui donnoient un air qui l'eût fait passer pour un Seigneur parmi des gens peu accoutumés à en voir.

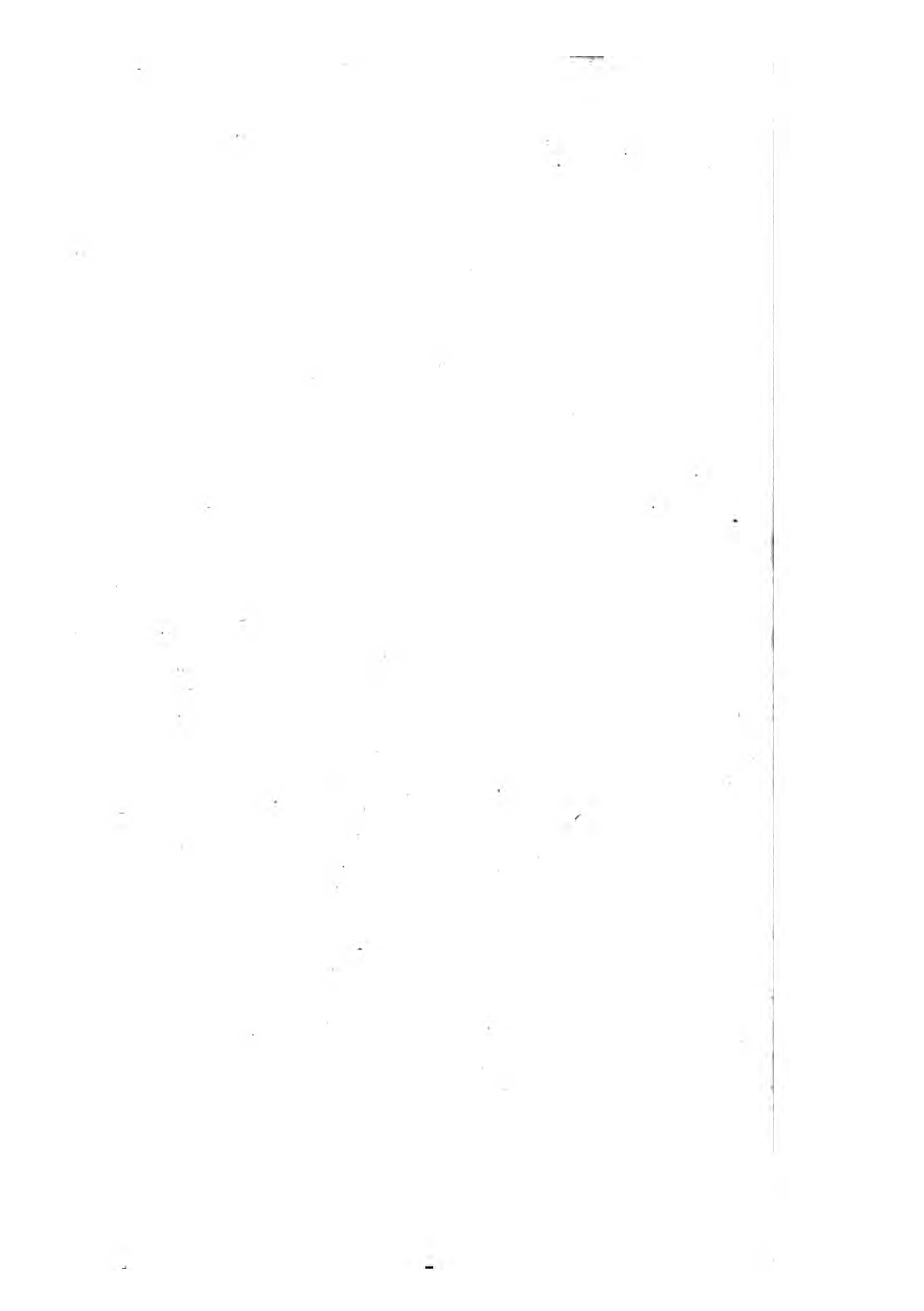
Orné de tant de charmes, il se présenta devant Lady, qui pendant quelques instans.

stans le regarda dans un profond silence, mais non sans changer plus d'une fois de dessein sur ce qu'elle avoit à lui dire. A la fin elle lui parla de la sorte : „ JOSEPH, dit-elle, je suis fâchée contre vous. On m'a fait des plaintes de votre conduite à l'égard de mes femmes, qui se voient tous les jours exposées à vos impertinences, sur-tout celles qui ont assez de vertu pour rebuter vos propositions insolentes. Pour les autres (car il y en a qui deshonnorent leur sexe) elles n'ont garde de se plaindre de vos façons, étant aussi portées à souffrir vos libertés que vous à les prendre ; sur-tout une effrontée, qui porte même le témoignage de votre témérité & de sa foiblesse, & à qui pour cela j'ai fait donner son congé.

Le pauvre JOSEPH s'entendant accuser aussi faussement, rougit & pâlit tour à tour : il parut étonné, troublé, tremblant ; ce que sa Maîtresse prit pour une espèce d'aveu de son crime. Elle continua de la sorte :

„ Allons, JOSEPH, approche-toi, mon enfant. Une autre que moi te chasseroit pour une faute si énorme. Mais j'ai pitié de ta jeunesse, & je me
 „ per-





„ persuade que tu n’y retomberas plus.
 „ F’ai plus de réflexion sur toi, mon fils,
 „ (ajouta-t-elle en mettant sa main né-
 „ gligemment dans la sienne). Tu es bien
 „ fait, tu pourrais faire fortune.

„ JOSEPH se rassura un peu, & ré-
 „ pondit: Madame, je vous jure qu’on
 „ m’accuse très fausement. J’ignorerois
 „ le sexe de vos femmes, sans les ha-
 „ bits qui les distinguent. Fi donc, JO-
 „ SEPH, interrompit Lady; c’est entas-
 „ ser crime sur crime, que de nier le mal
 „ qu’on a fait. Je déteste un menteur.
 „ J’espère, Madame, répondit hum-
 „ blement JOSEPH, que vous ne vous
 „ offenserez point de la protestation
 „ que je vous fais de mon innocence.
 „ J’ose vous jurer par tout ce qu’il y a
 „ de plus sacré, que je ne leur ai jamais
 „ rien demandé, & que je n’ai jamais
 „ eu d’elles qu’un simple baiser. Un bai-
 „ ser! (interrompit Lady toute émue, &
 „ avec des yeux plus enflammés d’a-
 „ mour que de colère) un baiser! c’est
 „ l’avantcoureur de tout le reste. Vou-
 „ lez-vous me faire accroire qu’un Jeu-
 „ ne-homme se contente d’un baiser?
 „ Non, non, JOSEPH, une femme qui
 „ donne cela, donneroit plus si on le
 „ lui

„ lui demandoit , & je ne vous crois
„ point du tout capable d'en rester-là.
„ Que penserois-tu , ajouta-t-elle en rou-
„ gissant , si.....si par exemple je te
„ permettois de m'embrasser ? Je mour-
„ rois plutôt , Madame , s'écria-t-il , que
„ de faire une action si téméraire. Ce-
„ pendant JOSEPH , reprit-elle , il y a
„ eu des Dames qui ont quelquefois ac-
„ cordé ces petites graces , pour témoi-
„ gner combien elles étoient satisfaites
„ d'un jeune domestique , qui leur pa-
„ roissoit mériter cette distinction. Dis-
„ moi donc , si je t'accordois ce
„ privilège , que penserois-tu de moi ? Je
„ penserois , Madame , répondit modestement JOSEPH , qu'en ce moment-
„ là vous auriez oublié qui vous êtes. Ce
„ seroient mes affaires , & non pas les
„ tiennes , interrompit la Dame. Mais
„ encore une fois , JOSEPH , si je t'ac-
„ cordois tant , faurois-tu te contenir
„ dans toutes les bornes de la sagesse &
„ du respect ? Si cela étoit , repliqua JO-
„ SEPH , j'espère que le Ciel me donne-
„ roit assez de force pour vous respec-
„ ter toujours , Madame , & pour ne
„ point manquer à ma vertu.

Lecteur , vous avez entendu les Poë-
tes

tes parler d'une Statue qui représentoit l'Étonnement: vous savez (ou bien vous êtes un ignorant) que la colère & la surprise agirent si puissamment sur un des fils de *Crésus* Roi de *Lydie*, que sa langue se délia en un instant, & que de muet qu'il étoit, il recouvra la liberté de sa langue & l'usage de la parole *. Enfin, je ne sai comment vous peindre l'étonnement & l'étrange révolution qui se fit dans l'ame de Lady aux dernières paroles que JOSEPH venoit de prononcer. „ Votre „ vertu! (lui dit-elle après un silence „ d'un moment.) votre vertu! Ah que „ cela est admirable! Avez-vous bien „ l'effronterie de me parler de la sorte, „ quand une femme de qualité s'abaisse „ jusqu'à vous témoigner la plus grande „ bonté dont elle puisse vous honorer; „ quand elle s'oublie jusqu'au point de „ vous sacrifier les règles vulgaires? Ma- „ dame, répondit JOSEPH, je ne veux pas

* A la suite de ces mots il y a dans l'*Anglois* une comparaison d'une douzaine de lignes, qu'il est impossible de rapporter au goût *François*, à cause du rapport trop particulier qu'il a à des choses qui ne sont connues qu'à *Londres*, & qui n'auroient rien que de très fade en notre Langue.

„ pas renoncer à la vertu. Va, tu es un sot
„ & un innocent, lui dit Lady en fureur.
„ Madame, répondit JOSEPH d'un ton
„ modeste, ce sot & cet innocent est le
„ frère de PAME'LA, & il seroit au de-
„ sespoir que la pudeur de sa famille, qui
„ brille dans la sœur, reçût la moindre
„ tache dans le frère. Misérable, s'é-
„ cria Lady transportée de fureur, quoi,
„ tu es assez hardi pour me nommer ta
„ sœur, & pour me rappeler les sottises
„ que mon parent a faites pour une peti-
„ te sottise! Allons, fors de ma présence,
„ malheureux, & prépare-toi à partir
„ dès ce soir! car je vais ordonner qu'on
„ t'ôte ma livrée & qu'on te mette à la
„ porte. Je serois très fâché, Mada-
„ me, de vous offenser, reprit JOSEPH;
„ & si j'ai eu le malheur de le faire, je
„ vous prie de croire que c'étoit inno-
„ cemment. Vous êtes un insolent, lui re-
„ pliqua-t-elle, qui avez eu la témérité
„ de croire que j'avois de l'inclination
„ pour vous, parce que je vous ai parlé
„ avec une certaine franchise, pour son-
„ der la vérité du rapport qu'on m'a fait”.
JOSEPH lui aiant repliqué que ce qu'il
avoit pris la liberté de lui dire, ne venoit
que du soin qu'il avoit de sa vertu, sa
colère

colère redoubla, & elle le chassa de sa chambre.

Dès qu'elle se vit seule, „ Hélas, dit-elle, à quels excès cette indigne passion ne nous porte-t-elle pas, dès qu'elle s'est emparée de nos ames ! Quelles bassesses, quelles puérités ! Qu'on fait bien de lui résister dès sa naissance ! Ce n'est qu'alors qu'on peut la convaincre. Jamais femme n'a borné les effets de cette passion. Moi-même, ne me suis-je pas exposée à essuyer le refus d'un sujet indigne ? Juste Ciel ! qu'ai-je fait ? Ah ! je ne puis supporter la réflexion.

En achevant ces mots, elle sonna bien plus fort qu'il n'étoit besoin, puisque *Slipslop* étoit plus à portée d'elle qu'elle ne le croyoit. Cette fidèle Suivante aiant conçu quelque soupçon dans le dernier entretien qu'elle avoit eu avec sa Maîtresse, s'étoit avisée d'écouter à la porte, moyennant quoi elle n'avoit pas perdu un mot de la conversation de sa Maîtresse avec JOSEPH.



C H A P I T R E IX.

*Récit de ce qui se passa entre LADY
BOOBY & SLIPSLOP.*

DE's que *Slipslop* fut dans la chambre de Lady: „ *Slipslop*, lui dit-elle, je n'ai que trop de raisons de croire que tout ce que vous m'avez dit de **JOSEPH** est vrai; c'est un scélérat & un misérable: ainsi allez sur le champ trouver mon Intendant, & ordonnez-lui de ma part de payer ce garçon, & de lui donner son congé”. *Slipslop*, qui jusques-là s'étoit tenue dans les bornes du respect, plutôt par nécessité que par inclination, se sentant maîtresse d'un secret, s'imagina qu'elle étoit bien autorisée à les franchir. Elle fit donc cette réponse, d'un ton d'impertinence qui lui étoit assez naturel. „ Je voudrois, dit-elle, que les gens fussent ce qu'ils veulent. Je ne serai pas à moitié de l'escalier, qu'on me rappellera. Ma résolution est prise, repliqua la Dame; rien n'est capable de me la faire rompre. J'en fais

„ suis fâchée, reprit *Slipstop*, & si j'avois
 „ pu deviner que vous eussiez été si sé-
 „ vère à l'égard de ce pauvre garçon,
 „ vous n'auriez jamais rien su de moi à
 „ ce sujet; voilà bien du bruit pour une
 „ bagatelle. Comment une bagatelle,
 „ repliqua Lady! Pensez-vous que je
 „ souffrirai de la débauche chez moi? Si
 „ vous chassez tous les domestiques qui
 „ en conteront à vos femmes, reprit *Slip-*
 „ *slop*, vous n'avez qu'à chercher des
 „ Anges pour vous servir. Faites ce que
 „ je vous ordonne, interrompit Lady, &
 „ finissez vos discours, ils me blessent
 „ l'oreille. Oh vraiment, dit *Slipstop*,
 „ il y a des gens qui n'ont rien de délicat
 „ que les oreilles”.

Lady, qui commençoit à s'étonner du
 ton nouveau de sa femme de chambre,
 se doutant de la vérité, la rapella, pour
 lui demander d'où lui venoit sa hardiesse
 de parler de la sorte. „ Hardiesse, Madame,
 „ répondit *Slipstop*! Je ne sai ce que vous
 „ entendez par-là; mais je sai que les do-
 „ mestiques ont des langues, dont ils peu-
 „ vent se servir aussi-bien que les Maîtres.
 „ Oui, ils ont des langues, reprit Lady, &
 „ des langues bien insolentes, que je ne suis
 „ pas d'humeur de souffrir. Ainsi trêve

„ d'impertinence, s'il vous plaît. Je ne suis
 „ pas impertinente que je fache, dit
 „ *Slipslop*. Et moi je dis que vous l'ê-
 „ tes, répondit Lady; & si vous ne chan-
 „ gez de manières, vous n'avez qu'à vous
 „ pourvoir ailleurs. Mes manières sont
 „ bonnes, repliqua *Slipslop*, on ne m'a ja-
 „ mais dit que je manquasse de politef-
 „ se. Et pour des conditions, il y en a
 „ plus d'une dans le monde. Mais je
 „ fai ce que je fai. Eh! que savez-vous,
 „ Mademoiselle, lui demanda Lady? Je
 „ ne suis, reprit *Slipslop*, obligée à le
 „ dire que quand il me plaira, non plus
 „ qu'à me taire. Cherchez une autre
 „ Maîtresse, dit Lady en colère. Très
 „ volontiers, repliqua *Slipslop*, qui sortit
 „ alors de la chambre toute émue.

Lady vit avec chagrin que sa première femme de chambre étoit devenue sa confidente sans sa permission. Elle ne douta point que ce ne fût JOSEPH qui l'eût trahie, en lui rendant compte de leur première conversation: ce qui augmenta sa fureur contre lui, & fortifia la résolution qu'elle avoit prise de s'en défaire.

Se débarasser de *Slipslop*, étoit une affaire bien plus difficile à résoudre. Elle avoit pour sa réputation des égards qui
 al-

alloient jusqu'au scrupule, parce qu'elle favoit que toutes les douceurs de la vie en dépendent: telles que les révérences, le pas dans les assemblées publiques, & sur-tout le droit si précieux de déchirer toutes les femmes: amusement dont elle faisoit ses délices. Ces considérations firent tant d'impression sur son esprit, qu'elle résolut de tout souffrir de l'insolence de sa femme de chambre, plutôt que de risquer de perdre aucun de ces glorieux avantages.

Son parti étant pris de la sorte, elle envoya chercher son Intendant, Monsieur *Pierre Ponce*, à qui elle ordonna de payer JOSEPH, de lui faire quitter sa livrée, & de le chasser de l'hôtel ce même soir. Ensuite elle prit un verre d'eau de *Barbade*, pour se fortifier, en attendant que *Slipslop* vînt la joindre.

Dès qu'elle la vit, „ *Slipslop*, lui dit-
 „ elle, pourquoi connoissant la promptitu-
 „ de de mon humeur, vous avisez-vous
 „ de m'irriter par des réponses piquan-
 „ tes? Vous êtes une bonne fille dont
 „ je serois fâchée de me défaire, & je
 „ crois que j'ai eu des bontés pour
 „ vous, dont vous êtes trop reconnois-
 „ sante pour me quitter sans peine. Pour-
 „ quoi donc cherchez-vous à me déplaç-

„ re , en répétant mes expressions, ce
 „ qui est la chose du monde que je hais le
 „ plus ?

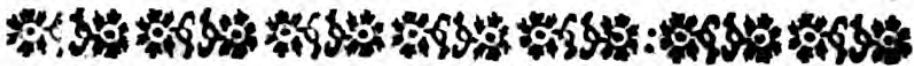
La femme de chambre , qui avoit eu le tems de faire des réflexions , & qui crovoit avec raison que la possession d'une bonne place valoit mieux que l'attente d'une autre , s'étoit prudemment déterminée à quelque sorte de soumission. Lady ne fut pas difficile à se laisser appaiser , & le don d'une robe scella la réconciliation.

Slipstap cependant tenta de l'adoucir à l'égard de JOSEPH. Mais la trouvant inflexible , elle craignit de l'irriter encore , & ne jugea pas à propos de lui en parler davantage. D'ailleurs JOSEPH n'avoit jamais répondu à ses tendres avances. Elle faisoit réflexion qu'elle avoit perdu bien des liqueurs , bien des confitures , & bien des biscuits , pour un ingrat.

Cependant Lady n'étoit pas aussi tranquille à son sujet. Elle se figuroit en gémissant , que son honneur étoit désormais abandonné à la discrétion de ses domestiques. Mais à force de raisonner sur les circonstances de son entretien amoureux , elle vint heureusement à bout de se persuader ,

der , que JOSEPH n'avoit pas compris toute l'énergie de ses expressions , & que sa libéralité engageoit indubitablement *Slipstop* au silence. Tranquille du côté de sa réputation , elle ne l'étoit pas également à l'égard de l'objet qui l'avoit enflammée. Sa blessure n'étoit pas guérie , & son imagination ne cessoit de lutter contre sa raison. Trois fois elle fut sur le point de révoquer l'arrêt porté contre le pauvre JOSEPH. L'amour plaidoit pour lui , & la pitié se joignoit à l'amour , pour la porter à quelque indulgence. Mais de redoutables Avocats , l'orgueil & le ressentiment , plaidoient contre lui ; & toutes ces passions s'entre-choquant tour à tour , conspiroient à déchirer le cœur de la Dame infortunée *.

* Le Traducteur a négligé de traduire ce qui commence par ces mots, *So i have seen* &c. jusqu'à la fin du Chapitre; supposant avec raison que cela n'auroit aucun sel en *François*, à cause qu'il ne s'y agit que d'une comparaison de personnes uniquement connues à *Londres*. Le but de cette comparaison est visiblement de se moquer de certains Auteurs *Anglois*, qui se plaisent à faire des comparaisons sans goût & sans jugement.



C H A P I T R E X.

JOSEPH écrit encore à sa sœur. Ce qui se passe entre lui & Mr. PIERRE PONCE l'Intendant, & sa sortie de la maison de Lady BOOBY.

LE triste JOSEPH paroîtroit trop imbécille pour être le Héros de notre Livre, si nous le représentions toujours dans l'ignorance des desseins de Lady. Le Lecteur a dû attribuer celle qu'il a fait paroître jusqu'ici, à sa droiture naturelle, à son esprit bien fait, & à la bonté de son cœur, qui ne lui permettoient pas de soupçonner son prochain, sans une conviction parfaite de ses mauvaises intentions. Ainsi, dès qu'il eut quitté sa Maîtresse, il se retira dans sa chambre, où après des réflexions sur la nature humaine & sur les malheurs auxquels la beauté expose ceux qui en sont pourvus, il prit la plume, & écrivit à sa chère sœur PAME'LA la Lettre suivante.

CHE-

CHÈRE SŒUR PAMELA.

„ Cette Lettre est pour m'informer de
 „ votre santé , & pour vous donner de
 „ mes nouvelles. Mais quelles nouvelles!
 „ Ah! PAMELA, Lady est éprise de moi.
 „ Les Grands appellent cela amour.
 „ Mais j'espère que j'aurai assez de force
 „ pour conserver ma vertu, en dépit de
 „ toutes les grandes Dames du Monde.
 „ Mr. ADAMS m'a souvent dit que la
 „ chasteté étoit une vertu nécessaire à
 „ l'homme autant qu'à la femme. Il as-
 „ sure qu'il n'a jamais aimé que son épou-
 „ se, & je veux suivre un si bel exemple.
 „ A dire vrai, ses excellens Sermons &
 „ vos Lettres, chère Sœur, dont je con-
 „ serve la mémoire, m'ont bien soutenu
 „ contre des tentations, auxquelles il dit
 „ qu'on ne peut succomber, sans s'en re-
 „ pentir dans ce Monde ou dans l'autre.
 „ Et pourquoi me fierai-je à un repentir
 „ au lit de la mort, puisqu'il peut m'arri-
 „ ver de mourir en dormant? Cependant
 „ je suis bien aise qu'elle m'ait chassé à
 „ tems de sa chambre; car en vérité j'é-
 „ tois prêt à oublier tous les conseils de
 „ Mr. ADAMS. Je ne doute point, ma
 „ chère Sœur, que Dieu ne vous fasse la

„ grace de conserver toujours votre ver-
 „ tu pure & sans tache. Priez pour moi,
 „ afin que j'en puisse faire autant. Car il
 „ y a plus d'une femme qui me livre des
 „ attaques bien dangereuses ; mais j'es-
 „ père profiter de votre exemple, & ob-
 „ server toujours les maximes de notre
 „ Vicaire, en résistant courageusement à
 „ toutes sortes de séductions.”

JOSEPH ANDREWS.

Avant que JOSEPH eût pu achever d'écrire la Lettre, il fut interrompu par Mr. *Pierre Ponce*, qui lui commanda de descendre pour recevoir un reste de gages. Car de deux cens francs par an, il en donnoit la moitié à son père ; ce qui l'avoit obligé d'avoir recours à Mr. *Pierre Ponce*, dont la générosité faisoit la ressource de tous les domestiques dans leurs besoins pressans. Il leur avançoit de l'argent sur leurs gages, à un intérêt honnête de dix pour cent, ou quelque chose de plus, selon les cas. Sa charité, qui s'étendoit souvent jusqu'à sa Maîtresse, lui avoit porté tant de bonheur, qu'il s'étoit fait une petite fortune de cent mille écus dans son Intendance.

Jo-

JOSEPH aiant réglé ses décomptes avec l'homme charitable, reçut ordre aussitôt de lui remettre son habit de livrée; desorte que le pauvre JOSEPH se seroit vu exposé à fortit en chemise, sans l'amitié d'un de ses camarades, qui lui prêta un vieil habit de la livrée qui lui appartenoit. Dans cet équipage, avec un très petit troussau de linge sous son bras, il fit ses tristes adieux aux autres domestiques, & fortit de l'hôtel à sept heures du soir.

Il fit un peu de chemin sans tenir de route certaine; & n'étant point déterminé sur le parti qu'il avoit à prendre, il ne savoit s'il devoit chercher un gîte jusqu'au lendemain matin, ou si, sans s'arrêter à *Londres*, il commenceroit dès lors son voyage. A la fin, la Lune se montrant dans toute sa splendeur, le déterminâ à partir de *Londres* à l'heure même. Il avoit encore des raisons qui l'engageoient à prendre cette résolution. Mais le Lecteur ne peut les deviner, à moins que je ne les lui explique, comme je vai le faire dans le Chapitre suivant.



C H A P I T R E X I.

Voyage de JOSEPH.

ON dit d'une mauvaise finesse, pour en indiquer les défauts, qu'on y voit tout au travers. Selon moi, on peut dire la même chose de quelques Livres, dont le Lecteur peut deviner la fin dès la première page. C'est tout le contraire dans celui-ci. La scène s'ouvre peu à peu, les incidens se développent imperceptiblement, & celui qui en devinera deux Chapitres d'avance, doit passer pour un des esprits les plus clairvoyans.

Voilà pourquoi nous nous sommes tus sur certains articles, qu'il est tems d'expliquer à présent. Car on pourroit trouver fort extraordinaire l'empressement qu'eut JOSEPH de quitter *Londres*, & la route qu'il prit, puisqu'il ne se mit point en chemin pour se rendre auprès de son père & de sa mère, ni pour aller trouver sa chère sœur PAME'LA. Il alla à la terre du feu Chevalier son Maître.

Qu'on sache donc que dans ce village demouroit une fille, que JOSEPH (quoique

que

que bon fils & bon frère) avoit plus envie de revoir, que toute sa parenté ensemble. Elle étoit pauvre, & avoit servi autrefois au château, d'où on l'avoit chassée, parce que ses attraits naissans faisoient ombrage à Mademoiselle *Slipslop*.

Cette fille, nommée *Fanny*, qui depuis qu'elle étoit disgraciée servoit un des Fermiers, étoit l'unique objet de la tendresse de JOSEPH, à qui elle rendoit la pareille. Elle étoit de deux ans plus jeune que son Amant, avec qui elle avoit fait connoissance dès sa plus tendre enfance; & leur amour aiant pris naissance de bonne heure, s'étoit accru avec leurs années. Sans les sages conseils de Mr. ADAMS, ils se seroient déjà unis par le lien conjugal; mais ce bon Vicaire leur avoit fait entendre qu'il valoit mieux continuer à servir l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent amassé une somme d'argent suffisante pour s'établir honnêtement.

Ils avoient suivi son conseil; car le bonhomme, par une conduite régulière durant trente-cinq ans, étoit venu à bout de persuader à tous ses Paroissiens, que leur propre bien étoit l'unique but de ses travaux: ce qui lui avoit acquis tant d'autorité parmi eux, que ses avis étoient des

ordres abfolus qu'on fe feroit fait un fcrupule de violer.

On ne peut s'imaginer rien de plus touchant, que les adieux de ces deux fidèles Amans. Lorsqu'il fallut que JOSEPH fuivît fon Maître à *Londres*, il pouffoit mille foupirs. *Fanchon* verfoit un torrent de larmes ; & quoique fa modestie ne lui permit pas de fouffrir les baifers pleins de feu que fon Amant lui auroit volontiers donné pour gage de fon amour, elle ne laiffa pas de lui permettre plus d'un embrassement, qu'elle lui rendoit de tout fon cœur, en le ferrant doucement contre fa poitrine.

On trouvera peut-être étrange que deux Amans si passionnés euffent passé une année toute entière, fans se donner réciproquement de leurs nouvelles. Il faut donc que je dife que *Fanny*, qui ne favoit ni lire ni écrire, ne voulut point confier la délicatelle de fes sentimens à quelque plume groffière ou indiscrete de fon village ; & pour la même raifon JOSEPH ne voulut point que des yeux étrangers puffent lire dans fon cœur, en lifant fes lettres, que *Fanny* n'auroit pu lire elle-même. Telle est la vraie raifon d'un silence si furprenant. Ils s'étoient donc, pendant
tout

tout ce tems d'absence , contentés de demander souvent des nouvelles l'un de l'autre , & se reposant mutuellement sur leur fidélité & leur tendresse , ils attendoient avec impatience l'heureux moment qui devoit les réunir. Aiant expliqué ce point important & satisfait l'attente du Lecteur , en prévenant ses doutes & ses scrupules , nous retournerons à JOSEPH , que nous avons laissé marchant d'un pié léger au clair de la Lune.

Quiconque a jamais lu des Poëmes anciens ou modernes , doit avoir appris que l'Amour a des ailes. Oui certes il fait voler , mais non pas par les airs , comme plusieurs jeunes Filles sans expérience se l'imaginent , en prenant la chose à la lettre. Il n'est pas possible qu'un Amant voyage , comme un Oiseau , entre la Terre & le Ciel. Les Poëtes ont donc prétendu par cette allégorie , nous faire entendre que les Amans ne marchent point comme les Cuirassiers , mais comme les Courriers du Cabinet , qui se dépêchent tant qu'ils peuvent , parce que la masse de leur salaire est en raison de leur vitesse , comme s'expriment , à l'égard de tous les Corps , les Géomètres qui traitent du Mouvement. Notre Jeune homme se hâtoit donc

donc de si bon cœur, qu'en moins de quatre heures il se vit à la porte d'une hôtellerie aussi connue que l'Hôte, dont le nom de Baptême étoit *Timothée*: celui de sa famille m'est inconnu. Il étoit illustre dans sa profession, grand Historien, Politique consommé, Jurisconsulte passable, & plus que demi-Théologien. Avec tous ces talens merveilleux le Ciel l'avoit doué d'un naturel moitié Renard & moitié Cerf, étant également rusé & poltron. Comme c'est l'ordinaire d'admirer les qualités qu'on possède le moins, & qu'on voudroit se flater pourtant de posséder au suprême degré, il étoit grand admirateur de la valeur guerrière; ce qui lui avoit fait choisir le plus magnanime de tous les animaux pour son enseigne. Ainsi l'auberge étoit connue sous la dénomination du *Lion rouge*, à quoi il avoit joint un cor de chasse dont il sonnoit avec un goût admirable.

Un orage qui survint au moment que *Joséph* étoit près de cette maison, lui fit prendre la résolution d'y entrer, d'autant plus volontiers qu'il la reconnut pour celle où son défunt Maître avoit diné en allant à *Londres*. Dès qu'il se fut placé auprès du feu dans la cuisine, *Timothée*
re-

reconnut la livrée, & se mit à faire l'Oraison funèbre du feu Chevalier *Booby*, en disant qu'ils s'étoient enivrés souvent ensemble. Mais, ajouta-t-il, toutes choses se passent comme le tems, & nous passerons aussi, puisqu'il faut que toute chair périsse. Hélas oui, mon mari, reprit sa femme, puisque tu as été jeune & que tu ne l'es plus. La conversation fut interrompue en cet endroit, par l'arrivée d'un domestique appartenant à un Gentilhomme de la province, qui menoit des chevaux au-devant de son Maître. Dès qu'il les eut mis à l'écurie, il se plaça près du feu à côté de JOSEPH, & renouvela connoissance avec lui, l'ayant vu chez le Chevalier *Booby*, où son Maître l'avoit mené plusieurs fois.

Comme ce nouveau venu avoit encore vingt lieues à faire, dont une partie étoit le même chemin que JOSEPH devoit tenir, il saisit l'occasion de faire plaisir à son ami, en lui faisant monter un de ses chevaux, quoiqu'on lui eût défendu de les laisser monter par qui que ce fût. JOSEPH accepta l'offre. Après quelques coups de bière, ils prirent congé de l'illustre *Timothée*, & se mirent gaiement en chemin.

CHA-



C H A P I T R E XII.

Ce qui arrive à JOSEPH sur la route.

IL n'arriva rien qui soit digne de remarque à nos Voyageurs, jusqu'à leur arrivée à l'hôtellerie où les chevaux devoient se reposer en attendant leur Maître. JOSEPH, dont le dessein étoit de marcher sous les auspices de la chaste Déesse qui l'éclairoit, paya de la bière par reconnoissance à son ami: après quoi, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'arrêter, il se remit en chemin.

Il avoit fait environ une lieue, pensant toujours à sa chère *Fanny*, quand au bout d'un chemin creux il fut tiré de cette douce rêverie, par deux scélérats qui l'arrêtèrent-en lui demandant la bourse ou la vie. Il leur céda aussitôt la première, qui étoit peu de chose; & leur dit qu'il espéroit que suivant la louable coutume des Messieurs de leur profession, ils auroient sans doute la générosité de lui rendre une petite partie de son argent pour le défrayer jusqu'au terme de son voyage. Mais
ces

ces voleurs, fans conscience & fans honneur, exerçoient baslement leur art. L'un d'eux lui dit d'un ton brutal, de se dépouiller, & qu'on lui laisseroit sa peau. JOSEPH eut beau le supplier humblement d'avoir pitié de lui, & de faire réflexion à la rigueur de la saison: le même voleur lui présentant le bout de son fusil, l'autre lui voulut assener un coup de canne, que JOSEPH qui savoit espadonner, reçut sur un gros bâton dont il étoit armé, & dont il déchargea un coup si violent sur la tête du voleur, qu'il le jetta à ses piés: mais l'autre le vengea sur le champ, en donnant au pauvre JOSEPH un coup si violent de la crosse de son fusil, qu'il tomba & perdit connoissance. Alors celui que JOSEPH avoit renversé par terre, étant revenu de son étourdissement, ils se mirent à le dépouiller tout nud, & le traînant près d'un fossé, ils l'y jetèrent: après quoi ils s'éloignèrent avec leur butin.

Le malheureux JOSEPH commençoit à reprendre ses esprits, lorsqu'un Coche rempli de Voyageurs vint à passer. Le Postillon, entendant des plaintes, s'arrêta, pour dire au Cocher qui étoit à pié, qu'il falloit qu'il y eût aux environs quelque mourant, dont il entendoit la voix. „ Avance, a-

„ van-

„ vance, lui dit le Cocher, il est tard, &
„ nous n'avons que faire des morts ni des
„ mourans." Une Dame qui étoit dans
le carosse, entendant la réponse du Co-
cher, lui dit qu'elle avoit oui, ainsi que
le Postillon, quelqu'un se plaindre, & le
pria instamment de s'arrêter, pour voir ce
que c'étoit. Le Cocher obéit, & re-
vint dire qu'il avoit trouvé un garçon dans
un fossé, vêtu comme il étoit venu au
monde: „ Et bonne Sainte Vivefrède,
„ s'écria la Dame, tout nud! laissons-le,
„ & continuons notre route." Cepen-
dant les hommes qui étoient dans la voi-
ture descendirent pour voir ce malheu-
reux. JOSEPH les conjura de ne le point
abandonner, & leur raconta comment il
avoit été volé & assassiné. „ Volé & as-
„ sassiné, s'écria un des Voyageurs! Par-
„ tons au plus vite, nous pourrions bien
„ être volés à notre tour." Un autre (c'é-
toit un Procureur) dit qu'ils avoient eu
grand tort de s'arrêter, parce qu'on pour-
roit les accuser d'avoir été les derniers
qui lui avoient parlé, & que s'il venoit à
mourir, on pourroit les rendre responsa-
bles de sa mort: mais que puisqu'ils a-
voient fait la faute de s'arrêter pour le
voir, il étoit d'avis qu'on fît tout ce qu'on
pour-

pourroit pour lui sauver la vie, dans la crainte de s'attirer des affaires fâcheuses; & qu'à ces fins, il étoit d'avis qu'on le mît dans le carosse jusqu'à la première hôtellerie, où il seroit déposé & conigné es mains de l'Hôte & des Chirurgiens du lieu: de quoi il seroit dressé procès verbal. Tout le monde acquiesça à cet avis, hors la Dame, qui protesta qu'elle achèveroit le voyage à pié, plutôt que de rester dans la voiture avec un garçon tout nud. Le Cocher à son tour représenta qu'il ne pouvoit lui donner une place dans le carosse, si quelqu'un de la compagnie n'avoit la bonté de payer un schelling pour cette place, alléguant qu'il y avoit encore deux grandes lieues à faire, & que les fourages étoient bien chers cette année. Personne ne se trouva d'humeur de faire cette charité. Mais le Procureur craignant quelque poursuite à ce sujet, leur dit qu'on ne pouvoit agir avec trop de circonspection en pareil cas. Il ajouta qu'il avoit vu en matière semblable des choses surprenantes. Puis se tournant vers le Cocher, il le menaça au nom de la Justice, qui ne manqueroit pas, lui dit-il, de le poursuivre criminellement comme assassin, si le blessé venoit à mourir par sa faute.



faute. „ S'il revient par le secours d'autrui, continua-t-il, & s'il se pourvoit contre vous en dommages & intérêts, comme il lui est loisible, je vous avertis d'avance que je lui servirai de Procureur gratis. ” Cette étrange menace effraya le Cocher, & le fit résoudre à prendre le blessé dans son carosse. Un certain Vieillard de la voiture, qui s'y étoit opposé au commencement, avoit depuis changé d'avis sur la remontrance du Procureur. Il offrit donc de contribuer d'une pinte de bière pour la récompense du Cocher, qui étant ainsi intimidé par les menaces de l'un, & adouci par les promesses de l'autre, & peut-être aussi prenant à la fin pitié du malheureux, qu'il voyoit étendu devant lui, couvert de sang, & transi de froid, consentit à tout. Déjà le pauvre nud s'avançoit pour prendre sa place, quand il apperçut la Dame tenant son éventail devant ses yeux, assez haut cependant pour contenter décemment sa curiosité à travers les bâtons. La modestie de JOSEPH le fit résoudre de périr plutôt que d'offenser la bienséance, en montant dans le carosse sans avoir de quoi se vêtir assez pour mettre sa pudeur à couvert.

Quoi-

Quoiqu'il y eût des redingottes dans la voiture, on eut de la peine à venir à bout d'en obtenir une pour couvrir JOSEPH. Deux Gentilshommes qui s'y trouvoient, se retranchoient sur le froid, qui étoit si rigoureux, disoient-ils, qu'ils ne pouvoient se passer des leurs. Pour la même raison le Sexagénaire, qui se promettoit d'ailleurs quelque plaisir de cette rencontre, ne voulut point prêter la sienne. Le Cocher qui en avoit deux sur son siège, ne voulut pas non plus les donner, de peur qu'elles ne fussent gâtées par le sang du blessé. La Dame elle-même ne jugea pas à propos de risquer celle de son laquais, ni de la sacrifier à la décence, dont elle s'étoit déclarée partifane si outrée. Enfin le pudique JOSEPH, persistant dans sa résolution, alloit devenir la victime de sa scrupuleuse modestie, quand le Postillon, bon garçon & d'un cœur excellent, (qui a pourtant été envoyé aux Iles par Sentence de la Justice, pour avoir dérobé un nid de poule) indigné de voir tant de villainie & de bassesse, jetta en jurant sa redingotte sur JOSEPH (ce qui scandalisa beaucoup les oreilles de la Dévote) protestant qu'il aimeroit mieux conduire le carosse toute sa vie en chemise, que de
voir

voir son semblable exposé à périr si misérablement.

Le voilà enfin en marche, le carosse, & JOSEPH dedans: cependant le Procureur s'informoit soigneusement des circonstances du vol, & les autres écou-toient attentivement, quand tout d'un coup la voiture s'arrêta. A chaque portière on vit aussitôt paroître un voleur le pistolet à la main, demandant la bourse. Personne n'eut la hardiesse de répondre autrement que par une prompte obéissance; & dans sa frayeur la Dame leur mit en main, outre sa bourse, une caraffe d'argent qui tenoit à peu près une chopine: un des voleurs l'ayant portée à sa bouche, en but à sa santé, déclarant à toute la compagnie qu'elle contenoit le meilleur Coignac qu'il eût goûté depuis longtems.

Dès que les voleurs se furent éloignés, le Procureur, qui avoit une paire de pistolets chargés dans le coffre du carosse, se mit à déplorer leur commun malheur, de ce qu'il n'avoit pu s'en servir pour les défendre; & à ce propos il leur fit le récit de plusieurs aventures qu'il disoit avoir mises à fin, contre des bandes de voleurs tous bien montés & armés de-même, sans
que

que jamais aucun eût osé lui faire face ; ajoutant que s'il n'avoit craint pour la Dame plus que pour lui-même, il auroit bien défendu sa bourse sans le secours des armes à feu.

Apollon & Plutus s'étant brouillés ensemble sur la fin du Siècle d'Or, on a toujours remarqué depuis ce tems-là que l'esprit ne brille jamais tant que quand la bourse est vuide. Notre Vieillard, qui étoit bel-esprit, aiant perdu son argent, commençoit à donner un libre cours à la vivacité de son imagination. L'état d'innocence, la nudité de nos premiers parens, les feuilles de figuier, & tout ce qui pouvoit faire allusion à l'état où étoit JOSEPH, fut battu & rebattu avec une grande liberté d'expression.

Le Procureur eut son tour, & * se servant de tous les termes du Barreau, il les appliqua à tors & à travers au même sujet, riant à chaque mot, & le répétant trois ou quatre fois, pour engager les autres à faire de-même. A la fin ils arrivèrent à une hôtellerie, où ils trouvèrent toute la famille couchée, à la réserve de
la

* Le Procureur se sert ici de plusieurs termes propres au Barreau en *Angleterre*.

la servante, qui attendoit le carosse pour servir à manger au cocher & à la compagnie. JOSEPH mit pié à terre & demanda un lit, que la charitable *Nanon* lui promit sans hésiter. Moins façonnière que la Dame, au-lieu de s'effaroucher de sa nudité, elle mit un fagot au feu & lui donna un sur-tout de palfrenier, en attendant qu'elle fît son lit. Le cocher alla éveiller un Chirurgien qui demeuroit près de-là, & après s'être rafraîchi d'une rasade d'eau-de-vie, il alla souhaiter le bon soir à *Nanon*.

Cette Fille eut couché JOSEPH en moins de rien. Elle lui promit, en le quitant, de faire de son mieux pour lui procurer une chemise; puis elle courut chez le Chirurgien, nommé *Scalpell*, pour le presser de venir au secours. L'*Esculape* champêtre étoit déjà plus qu'à moitié habillé, dans la croyance que le carosse avoit versé, & que quelques personnes de considération auroient été blessées. Mais comprenant par le discours de *Nanon*, que ce n'étoit qu'un pauvre garçon assassiné par des voleurs, il se mit à la gronder de ce qu'elle l'éveilloit si matin; ensuite il se recoucha tranquillement.

L'Aurore aux doigts de rose commençoit

coit à tirer les rideaux du Ciel, & à se faire voir aux humains du haut des montagnes, tandis que des millions de Musiciens de différent plumage s'unissoient pour chanter le retour de la lumière. Afin de parler bourgeoisement, le jour commençoit à paroître, quand Mr. *Houspille*, le Maître de l'hôtellerie, s'étant levé, apprit de la servante le malheur de JOSEPH, & l'état déplorable où il s'étoit couché. Le bon-homme haussa les épaules, branla la tête, & après un grand soupir, dit à *Nanon* de prendre une de ses chemises, & de la porter au Jeune-homme.

Madame *Houspille*, qui venoit de s'éveiller, & qui avoit étendu vainement ses bras pour rencontrer son mari, qui étoit déjà debout, entendant quelqu'un dans sa chambre, demanda si c'étoit *Nanon*.

„ Oui, Madame, répondit cette fille.

„ Où est votre Maître, dit la Maîtresse?

„ il est là dehors, dit *Nanon*; il m'envoie

„ chercher une de ses chemises, pour la

„ prêter à un pauvre garçon blessé par

„ des voleurs, qui lui ont pris tout ce

„ qu'il avoit, jusqu'à sa chemise, & l'ont

„ laissé tout nud. Malheureuse! reprit

„ la *Houspille* toute en colère, si tu en

„ touches une seule, je t'étranglerai : mon
 „ mari est fou de loger des vagabonds &
 „ des gens tout nuds , qui n'ont rien
 „ pour payer ce qu'ils dépensent , & en-
 „ core il veut les vêtir à ses dépens. Je
 „ ne veux point de tout cela , & pour
 „ toi, *Nanon* , si tu es assez effrontée pour
 „ toucher à la moindre chose , je te fen-
 „ drai la tête avec ce que je tiens (elle
 „ tenoit son pot de chambre) : va-t-en ,
 „ & envoie ton Maître ici.

Dès que *Houspille* fut venu : „ Pensez-
 „ vous , lui dit-elle , Mr. *Houspille* , que
 „ je vous achette des chemises pour que
 „ vous les prêtiez à de vilains coquins ?
 „ Mon cœur , répondit *Houspille* , celui-
 „ ci est un pauvre garçon qui a eu le
 „ malheur. . . . Oui , je le crois , repar-
 „ tit-elle. Mais qu'avons-nous affaire des
 „ misérables ? Les Loix nous obligent à
 „ en nourrir assez. Dans quelques jours
 „ nous aurons encore quarante ou cin-
 „ quante coquins de Rouge-vêtus à nour-
 „ rir par-dessus le marché. Ma chère
 „ femme , repliqua le bon-homme , ce-
 „ lui-ci a été volé & dépouillé. Hé bien,
 „ reprit-elle , avec quoi payera-t-il son
 „ écot ? Qu'un gueux comme celui-là ne
 „ se niche-t-il dans quelque cabaret bor-
 „ „ gne ?

„ gne? Je l'aurai bientôt fait décamper
 „ dès que je me ferai habillée , je vous
 „ en répons. La charité veut , reprit
 „ *Houspille* , que l'on aide les malheureux,
 „ & vous êtes trop chrétienne pour faire
 „ une chose si cruelle. La charité, re-
 „ pliqua la femme, veut-elle que nous
 „ dépenfions notre bien pour des gens
 „ qu'on ne connoit ni d'*Eve* ni d'*Adam*?
 „ La charité nous ordonne de bien faire
 „ nos affaires. Mais nous irons bientôt
 „ à l'hôpital, si je vous laisse faire, com-
 „ me je m'en garderai bien. Tout ce qu'il
 „ vous plaîra , lui dit bénignement son
 „ mari: vous savez bien que vous êtes
 „ la maîtresse, & que je ne vous contre-
 „ dis jamais. Vous avez raison, mort
 „ de ma vie! lui répondit-elle; & si vous
 „ étiez assez hardi pour me tenir tête,
 „ vous verriez beau jeu.”

Ils confumèrent près d'une demie heu-
 re en s'entretenant de la forte. *Nanon* a-
 voit obtenu une chemise pour *JOSEPH*
 du valet d'écurie, qui ne lui refusoit rien.
 Elle la lui avoit mise, & le Chirurgien
 l'étant venu voir, avoit mis l'appareil à
 ses blessures, & venoit rendre compte à
 Mr. & à Mme. *Houspille* du danger où é-
 toit le malade. „ Voilà une belle affaire

„ que vous nous avez attirée, s'écria Ma-
„ dame *Houspille* : c'est un enterrement
„ sur nos crochets.” *Houspille*, qui tout
charitable qu'il étoit, auroit cédé assez
volontiers le mérite de cette bonne œuvre
à quiconque en eût eu envie, lui répon-
dit avec soumission : „ Hélas ! ma chère
„ femme, ce n'est pas ma faute, il est
„ venu dans le carosse, & *Nanon* l'avoit
„ déjà couché avant que je fusse éveillé.
„ Oh ! oh ! dit-elle, c'est donc Mlle. *Na-*
„ *non* qui a fait ce beau chef-d'œuvre. Je
„ vous répons que je vai la traiter com-
„ me elle le mérite.” A ces mots elle
faute en-bas de son lit à moitié habillée
pour courir après l'infortunée *Nanon*, tan-
dis que son mari & le Chirurgien monté-
rent à la chambre du pauvre JOSEPH,
dans le dessein d'apprendre de lui toutes
les particularités de son malheur.



C H A P I T R E XIII.

Ce qui arriva à JOSEPH pendant qu'il resta dans l'hôtellerie. Dialogue entre lui & BARNABAS Vicaire du Village.

DE's que JOSEPH eut satisfait en peu de mots la curiosité de *Houspille* & de *Scalpell*, tant à l'égard du vol qu'on lui avoit fait, qu'à l'égard de sa personne, il demanda au dernier s'il y avoit à craindre pour sa vie. A quoi le Chirurgien en homme de probité lui répondit, qu'il craignoit fort pour lui, que son poulx étoit très fiévreux & très exalté, & que si la fièvre devenoit plus que symptomatique, il ne pourroit en revenir. JOSEPH à cette nouvelle soupira profondément, & s'écria: „ Ah! ma pauvre *Fanny*, j'aurois bien voulu te revoir, mais le Ciel „ en ordonne autrement.”

Alors le Chirurgien lui conseilla de mettre ordre à ses affaires le plutôt qu'il lui seroit possible, parce que quoiqu'il eût toujours bonne espérance de lui, il ne pouvoit lui dissimuler la dangereuse situation où il étoit; que si la concoction maligne

des humeurs venoit à fusciter un redoublement de fièvre, il pourroit tomber en délire, & par conséquent être incapable de tester. JOSEPH lui répondit qu'il ne pouvoit se trouver une créature sous le Ciel plus pauvre que lui, puisque depuis qu'on l'avoit volé, il n'y avoit rien au monde qu'il pût dire lui appartenir. „ J'a-
 „ vois, ajouta-t-il, une petite médaille
 „ d'or, qui auroit pu me consoler dans
 „ mon malheur: ils me l'ont prise. Ah!
 „ ma chère *Fanny*, ai-je besoin d'aucune
 „ chose pour me rappeler ton image?
 „ Non, elle est gravée dans mon cœur,
 „ & tous les voleurs de la terre ne peu-
 „ vent me l'ôter qu'en m'arrachant la
 „ vie.”

JOSEPH les pria de lui envoyer de quoi écrire une lettre, mais on lui refusa ce qu'il demandoit: on lui conseilla de faire tous ses efforts pour se tranquilliser le corps & l'esprit, & l'on se retira. *Houfpille*, voyant que le Chirurgien ne comptoit guères sur sa vie, envoya chercher le Vicaire de la Paroisse, pour travailler au salut de son ame.

Barnabas (c'étoit le nom du Vicaire) vint à l'instant, & après avoir pris quelques tasses de thé avec l'hôtesse, & bu
 sept

sept ou huit *wide-coms* de *Ponche* avec l'hôte, il monta à la chambre de JOSEPH; mais le trouvant entre les bras du sommeil, il s'en retourna vers *Houspille*, pour l'aider à vider un vase de *Ponche* où il restoit encore sept ou huit rasades pour chacun d'eux. Dès qu'il eut achevé cette bonne œuvre, il se rendit très doucement à la porte de JOSEPH, où il s'arrêta pour écouter le monologue suivant.

„ O PAMELA, chère & adorable
 „ Sœur, dont le vertueux exemple m'a
 „ soutenu contre toutes les tentations des
 „ richesses & de la beauté, oui, c'est toi,
 „ c'est ta chasteté exemplaire qui m'a for-
 „ tifié dans le dessein de garder la mienne
 „ pour ma chère *Fanny*, si le Ciel m'eût
 „ accordé le bonheur de la revoir. Quel-
 „ les richesses, quels honneurs, quels plai-
 „ sirs peuvent nous tenir lieu de notre
 „ innocence, qui d'elle-même nous tient
 „ lieu de tout? La vertu seule est capa-
 „ ble de consoler un malheureux comme
 „ moi, & de lui faire préférer cet état de
 „ misère & de douleur, aux voluptés dont
 „ Lady s'efforçoit de me faire goûter. El-
 „ le me fait aujourd'hui envisager la mort
 „ sans frayeur; & quoique j'adore *Fan-*
 „ ny, la vertu me donne la force de me

„ résigner à l'éternelle séparation que le
 „ Ciel ordonne. O ma chère *Fanny*, si
 „ le Ciel m'avoit accordé le bonheur de
 „ t'être uni, l'état le plus humiliant n'au-
 „ roit rien eu de rebutant pour moi : la
 „ plus pauvre chaumière ornée de ta pré-
 „ sence m'auroit semblé un palais, où
 „ j'aurois fini mes jours sans envier le
 „ sort des Grands. Mais il faut te qui-
 „ ter pour toujours. Je ne te reverrai
 „ plus, ma chère *Fanny*, il faut partir pour
 „ l'autre vie. Pour toi, vis heureuse.”

Barnabas croyant en avoir assez entendu, descendit à la hâte, pour dire à Mr. *Houffille* qu'on n'avoit plus besoin de son ministère; parce que le Jeune-homme avoit un si furieux transport au cerveau, qu'il ne cessoit de débiter du galimathias & des rapsodies.

Le Chirurgien *Scalpell*, qui revint l'après-midi, déclara que la fièvre étoit fort augmentée; mais n'en déplaise à Mr. le Vicaire, ajouta-t-il, le malade est dans son bon-sens. Sur ce rapport on alla chercher encore une fois Mr. *Barnabas*. Ce fut avec peine qu'il se laissa conduire jusqu'à la chambre du malade, à qui il dit qu'il venoit prier auprès de lui, pour le préparer à la mort. En premier lieu, dit-il,

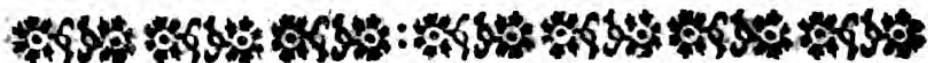
il, vous êtes-vous repenti de tous vos péchés? JOSEPH répondit qu'il faisoit son possible, mais qu'il avoit une chose sur sa conscience dont il ignoroit la conséquence; que si c'étoit un péché, il ne pouvoit s'en repentir, ni s'en corriger. Qu'il étoit amoureux d'une fille, & qu'il continueroit à l'aimer jusqu'à la mort. *Barnabas* lui répondit, que le moindre murmure contre les Decrets du Ciel, étoit le plus grand de tous les péchés. Cette leçon étoit donnée bien à propos. Il ajouta qu'il falloit nécessairement se dépouiller de toute affection terrestre & charnelle, s'il vouloit se sauver. JOSEPH repliqua qu'il n'oublieroit jamais sa *Fanny*, ni dans ce Monde, ni dans l'autre; & que l'idée des peines qu'elle souffriroit en apprenant son malheur, l'inquiétoit plus que ses propres souffrances, & que tout ce qu'on pouvoit lui faire craindre. Le judicieux & zélé *Barnabas* lui représenta à ce sujet, que sa façon de penser indiquoit un manque de confiance, & même une manière de desespoir très criminel, dont il falloit se guérir, pour porter tous ses souhaits & tous ses desirs vers le Ciel. JOSEPH repliqua qu'il faisoit ce qu'il pouvoit pour cela, & qu'il lui seroit très obli-

obligé s'il l'aïdoit à y parvenir. „ Il n'y
 „ a que la Grace , répondit doctement
 „ *Barnabas*, capable de produire cette ré-
 „ signation si nécessaire. Aiez donc la
 „ charité de m'enseigner les moyens de
 „ l'obtenir , lui dit JOSEPH. Par la
 „ foi & par la prière vous l'obtiendrez,
 „ répondit *Barnabas*. Mais à propos , a-
 „ jouta - t - il , vous pardonnez fans doute
 „ de bon cœur aux voleurs qui vous ont
 „ mis dans l'état où vous êtes.” Je crains
 „ que non, repliqua JOSEPH; car je sou-
 „ haiterois fort d'entendre dire qu'ils ont
 „ été arrêtés , & qu'ils seront pendus.
 „ C'est donc pour l'amour de la Justice ?
 „ interrompit *Barnabas*. Oui, reprit JO-
 „ SEPH: cependant je les tuerois volon-
 „ tiers, si je le pouvois. Il est permis
 „ de tuer les voleurs, repliqua *Barnabas*;
 „ mais pouvez-vous dire que vous leur
 „ pardonnez en Chrétien? Et comment
 „ cela? dit JOSEPH: expliquez-moi ce
 „ point, s'il vous plaît, en me disant ce
 „ que c'est que de pardonner en Chrétien.
 „ Pardonner en Chrétien, répondit *Bar-*
 „ *nabas*, c'est pardonner comme
 „ comme ... comme un Chrétien. Vous
 „ comprenez fans doute. Je leur pardon-
 „ ne autant que je le puis, reprit JOSEPH.
 „ Hé

„ Hé bien , hé bien , c'est assez pour cette affaire , repartit *Barnabas*. Mais ne vous souvenez-vous de rien autre chose , dont il faille vous repentir ? car il faut vous dépêcher , afin que nous disions quelques prières ensemble.. Je ne puis rester qu'un demi quart d'heure , parce qu'on m'attend. ” *JOSEPH* repliqua qu'il ne pouvoit se rappeler aucun péché considérable , mais qu'il étoit très repentant de tous ses péchés en général. Voilà qui est bien , reprit *Barnabas* : prions donc , ensuite je m'en irai. Effectivement il récita trois ou quatre Oraisons , & bientôt après il descendit pour joindre des gens qui l'attendoient avec des ingrédiens pour faire du *Ponche*, & qui ne vouloient pas y travailler sans lui.

Barnabas , à qui *JOSEPH* s'étoit plaint d'une soif ardente , en le priant de lui procurer du thé , en fit son rapport à *Madame Houspille* , qui répondit qu'elle venoit d'en prendre , & qu'elle n'étoit pas d'humeur d'en faire du matin au soir ; mais ajouta-t-elle , *Nanon* n'a qu'à lui porter de la bière. *Nanon* obéit sur le champ ; mais *JOSEPH* l'ayant goûtée , lui dit qu'il craignoit qu'une boisson de cette nature n'augmentât sa fièvre , & que d'ailleurs il se

sençoit une extrême envie de prendre du thé. *Nanon*, moins dure que sa Maîtresse, lui dit qu'il en auroit, s'il y en avoit dans le Royaume; & en conséquence elle alla en acheter de son argent, & le porta ensuite au malade.



C H A P I T R E X I V .

*Avantures curieuses qui arrivent dans
l'Hôtellerie.*

IL commençoit à faire nuit, j'ai pensé dire poëtiquement, La nuit commençoit à couvrir les Cieux de son manteau noir, quand un personnage d'un air vénérable arriva dans la cour de l'hôtellerie. Après avoir remis son cheval entre les mains d'un valet, il s'achemina droit vers la cuisine: là aiant demandé une pipe & du tabac, il s'affit près du feu, où plusieurs autres personnes étoient déjà placées.

La conversation rouloit sur le vol qu'on avoit fait la nuit précédente, & sur le malheureux qui en étoit la victime. Madame *Houspille* dit, qu'elle ne savoit pour-
quoi

quoi Mr. *Haut-le-pié* (c'étoit le nom du cocher) s'avisoit de lui amener des grendins comme celui-là, tandis qu'il y avoit tant de chaumières sur le chemin où l'on vendoit de la bière, & qui étoient bonnes pour de tels hôtes. „ Mais, ajouta-t-elle, „ s'il vient à mourir, comme je n'en doute point, la Paroisse n'aura qu'à l'enterrer si elle veut, je ne m'en mêlerai point. D'ailleurs, dit-elle, ce drolle-là est si délicat, qu'il lui faut du thé. Vraiment c'est pour des gens comme lui que le thé est fait”. La servante, qui revenoit de faire son charitable office, lui répondit qu'elle croyoit que c'étoit un Monsieur, parce qu'il avoit la plus belle peau du monde. „ Que le Diable em- „ porte sa peau, interrompit Madame *Houspille*; c'est-là tout ce que nous en „ aurons pour son écot; on se passeroit „ bien de tels Messieurs au *Dragon*, c'é- „ toit son Enseigne.

La personne qui venoit d'arriver, parut très touchée du malheur de ce jeune inconnu, voyant le peu de compassion qu'on avoit de lui; car la figure seule de Madame *Houspille*, sans le secours de ses expressions, annonçoit son caractère. La Nature s'étoit plu à lui former le corps

par-

parfaitement conforme à son ame. Elle étoit petite, décharnée & bossue : son front élevé dans le milieu descendoit en se retrecissant pour former un nez rouge & pointu, qui se rencontroit presque sur sa bouche, dont les lèvres livides se ridoient dès qu'elle l'ouvroit pour parler ; son menton étoit pointu à peu près comme son nez, & ses joues plates n'étoient soutenues que par deux os d'une grosseur énorme, qui lui cachotent la moitié de deux petits yeux louches & bordés de rouge. Tout répondoit à son humeur, jusqu'à sa voix rauque & aigue.

Il est difficile de décider, si l'aversion que le nouveau-venu conçut pour son hôtesse l'emporta sur sa pitié à l'égard de l'Inconnu, ou si la pitié fut plus forte que l'aversion. Quoi qu'il en soit, il s'informa soigneusement du Chirurgien *Scalpell* qui venoit d'arriver, s'il y avoit quelque espérance de guérison : il le pria en même tems d'y employer toute son habileté, lui représentant que c'étoit un devoir que la charité imposoit à ceux de sa profession, de donner gratuitement leurs soins pour le soulagement des Pauvres & des Affligés. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait son devoir, mais qu'il défioit tous
les

les Chirugiens du Royaume de le guérir. „ Quelles sont donc ses blessures, „ demanda le nouveau-venu? Est-ce que „ vous vous y connoissez, demanda à son „ tour le Chirurgien, en faisant un clin „ d'œil à Madame *Houspille*? Je m'y con- „ nois un peu, répondit l'autre. Je le „ crois vraiment, reprit le Chirurgien „ d'un air dédaigneux”.

La compagnie écoutoit attentivement cette conversation, ravie d'entendre rail- ler un peu l'Etranger, contre lequel on étoit prévenu, parce qu'il avoit la har- dieffe de s'attaquer à Mr. *Scalpell*, qui continua de la sorte: „ Apparemment que „ Monsieur a voyagé? dit-il en s'adres- „ fant à l'Etranger. Non Monsieur, re- „ pliqua l'autre. Vous avez donc prati- „ qué dans les Hôpitaux? Non, Mon- „ sieur. Mais, continua le Chirurgien, „ peut-on prendre la liberté de vous de- „ mander où vous avez appris ce que vous „ savez? Le peu que je fai, repartit l'In- „ connu, je l'ai acquis par la lecture „ des meilleurs Auteurs. Par la lecture! „ dit le docte Chirurgien. Vous avez lu „ peut-être *Galien & Hipocrate*? Non, „ Monsieur. Comment donc, repartit
Scat-

„ *Scalpell*? Vous savez la Chirurgie, sans
 „ avoir lu ni *Galien*, ni *Hipocrate*? Je
 „ crois, lui dit l'Inconnu, qu'il y a bien
 „ des Chirugiens qui n'ont jamais lu ces
 „ deux Auteurs anciens, non plus que moi.
 „ Je le crois comme vous, reprit *Scal-*
 „ *pell*, mais cela est honteux pour eux.
 „ Pour moi, graces à mon éducation, je
 „ les porte presque toujours sur moi. Vous
 „ en connoissez donc bien le poids? car
 „ ce sont des volumes *in folio*. Je le fai
 „ mieux que vous, répartit le Chirurgien”.
 Aiant répété son clin d'œil, la compa-
 gnie applaudit par un éclat de rire.

Le savant *Scalpell* profitant de ses avan-
 tages, demanda à l'Inconnu, s'il avoit
 quelque connoissance de la Médecine.
 „ Plus que de la Chirurgie, lui répondit
 „ celui-ci ”: Oui-da! reprit le Chirur-
 gien. *Houspille* dit: „ Plût à Dieu que
 „ j'en fusse autant que vous! je brulerois
 „ mon tablier. A dire vrai, dit *Scalpell*,
 „ je crois qu'à douze lieues à la ronde on
 „ auroit de la peine à trouver un hom-
 „ me qui sût traiter une fièvre comme
 „ moi: *veniente accurrite morbo*, c'est-là
 „ ma méthode. Sans doute, mon Con-
 „ frère, vous parlez *Latin*. „ Un peu,
 „ lui

„ lui dit l'Inconnu. Je fai un peu le *Grec*
 „ aussi, reprit le Chirurgien. * *Ton da-*
 „ *pomibominos polusflosboio Talaffes.* Mais
 „ j'ai presqu'oublié toutes ces bagatelles,
 „ je favois autrefois mon *Homère* par cœur.
 „ Ma foi, s'écria *Houspille*, ce pauvre
 „ Monsieur a mal pris sa bisque en dispu-
 „ tant contre notre Docteur”.

L'Inconnu, qui n'étoit rien moins que
 disputeur & orgueilleux, souffrit tranquil-
 lement le triomphe du Chirurgien, qui
 s'applaudissoit de sa victoire. Il lui dit
 qu'étant convaincu de son favoir, il le
 prioit de le mener avec lui à la chambre
 du blessé, afin de voir ensemble de quoi
 il étoit question. „ D'un homme mort,
 „ repartit le Chirurgien. La contusion
 „ à la tête a perforé la membrane inter-
 „ ne de l'occiput, & a divelliqué le nerf
 „ radical qui est adhérent au *Pericranium*.
 „ De plus il a une fièvre symptomatique
 „ au commencement, mais qui est dégé-
 „ nérée en pneumatique, & qui lui cause
 „ un *delirium*, que le Vulgaire appelle
 „ transport au cerveau”.

II

* C'est du mauvais *Grec* à peu près inintelligi-
 ble qu'on met ici dans la bouche du Chirur-
 gien.

Il eût continué ce docte langage, s'il n'eût été interrompu par un grand bruit qui se fit entendre dans la cour. Quelques jeunes-gens du voisinage avoient arrêté un des voleurs, & le conduisoient à l'hôtellerie. *Nanon* courut de toute sa force, pour apprendre une si bonne nouvelle à *JOSEPH*, qui la pria instamment de le faire fouiller, pour recouvrer s'il étoit possible, une médaille d'or attachée à un ruban, qu'il reconnoîtroit, disoit-il, entre un million d'autres.

Malgré toutes les protestations d'innocence que le voleur pouvoit faire, la populace amassée autour de lui s'empressa à le fouiller, & parmi bien d'autres choses ils trouvèrent la médaille d'or. Elle ne fut pas plutôt tirée de sa poche, que *Nanon* sauta dessus, & sans perdre de tems courut la porter à *JOSEPH*, qui la reçut avec des transports de joie inexprimables. En la baisant tendrement, il déclara qu'il mouroit content, puisqu'il l'avoit recouvrée.

Quelques instans après arriva une autre bande de Payfans, qui avoient trouvé les habits de *JOSEPH*, & généralement tout son petit équipage. L'Inconnu n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'habit, qu'il
le

le reconnut, & leur dit: que si ce vêtement appartenoit au blessé, il seroit bien aise de le voir, parce qu'il connoissoit particulièrement la noble Maison à laquelle il étoit attaché. *Nanon* s'offrit aussi-tôt pour le conduire. Mais quelle surprise, quand l'Inconnu vit que le blessé n'étoit autre que JOSEPH, & que lui à son tour reconnut son cher Directeur & Ami Mr. ADAMS!

Ce seroit une chose ennuyeuse pour le Lecteur, que de répéter ici leurs discours, qui ne roulèrent que sur des matières dont il est déjà instruit. Car dès que le Ministre lui eut rendu compte de la santé de sa chère *Fanny*, il questionna à son tour JOSEPH sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & sur les particularités de sa triste aventure. Il est donc tems de retourner à la cuisine, où toutes les personnes du voisinage s'étoient rassemblées, pour jouir du plaisir singulier de regarder un voleur en face. Car comme le plus grand nombre des hommes n'est point de cette profession, du moins ouvertement, le Peuple s'imagine qu'un voleur a une physionomie particulière & rare.

Houspille se frottoit les mains, & sourioit

rioit sous cape, en contemplant une si nombreuse assemblée, ne doutant point que dès que leur curiosité seroit satisfaite, ils ne se partageassent en bandes pour aller boire dans des chambres séparées, & disserter sur les vols & les voleurs; mais sa femme qui avoit le don de tout voir de travers, se mit à crier comme une harpie, disant à son mari, qu'il prenoit vraiment le chemin de faire fortune, en recevant chez lui des voleurs & des gueux.

La populace ne trouva rien qui pût servir à la conviction du voleur, cependant ils insistoient sur les habits trouvés. Mais le Chirurgien leur fit remarquer que les habits ne prouvoient rien, parce que les hardes n'avoient point été trouvées entre les mains du voleur. Ce que Mr. *Barnabas* confirma, en alléguant qu'ils appartenoient au Seigneur de la Paroisse, parce qu'on les avoit trouvées sur le grand-chemin.

„ Comment, s'écria *Scalpell*, vous di-
 „ tes que ces hardes appartiennent au
 „ Seigneur du Village? Oui, je le dis,
 „ & je le soutiens encore, répondit *Bar-*
 „ *nabas*. Et moi je le nie, repartit le
 „ Chirurgien: ce qui est trouvé appar-
 „ tient à celui qui le trouve, & person-
 „ ne

„ ne ne me persuadera le contraire. Et
 „ moi , interrompit un Vieillard de la
 „ compagnie , je me souviens d'avoir en-
 „ tendu dire à Mr. *Prud-homme* , notre
 „ ancien Procureur-Fiscal , que tout ce
 „ qu'on trouve appartient au Roi qui est
 „ à *Londres*. Cela se peut dans un sens ,
 „ dit *Barnabas* ; mais il y a de la diffé-
 „ rence entre une chose qui est perdue ,
 „ & unë chose qui est volée. Une cho-
 „ se qui est volée , ne se trouve pas tou-
 „ jours , & l'on peut trouver une chose
 „ qui n'a jamais été volée. Les choses
 „ qui sont volées & retrouvées , appar-
 „ tiennent de droit au Seigneur de la Pa-
 „ roisse dans la Jurisdiction duquel on
 „ le trouve. Les Seigneurs des Terres
 „ à clocher (dit le Chirurgien en l'in-
 „ terrompant) sont donc des Rece-
 „ leurs ? ”

Cette question de Droit Public conti-
 nuoit de se traiter ainsi entre ces habiles
 Jurisconsultes , quand *Nanon* , qui vit que
 le voleur , par ses protestations d'inno-
 cence , s'étoit attiré les suffrages de *Bar-
 nabas* , de *Scalpell* , & d'*Houspille* , qui avec
 plusieurs autres panchoient à lui rendre sa
 liberté , quand *Nanon* , dis-je , s'avisa de les
 faire ressouvenir de la médaille d'or qu'el-
 le

le avoit rendue au malade, qui fera ferment, dit-elle, qu'elle est à lui, & qui l'a déclaré avant que le voleur fût fouillé, disant qu'il la reconnoîtroit, & qu'elle étoit attachée à un ruban. Ce grief fit aussi-tôt pancher la balance du côté contraire. On tint le voleur atteint & convaincu; & il fut résolu de le garder toute la nuit soigneusement, & de le mener le lendemain en prison à la ville prochaine.



CH A P I T R E X V.

Suite du précédent.

Nanon vint dire à sa Maîtresse, qu'elle croyoit que le malade étoit une personne de conséquence; parce qu'outre la blancheur & la finesse de son teint, dont elle l'avoit instruite auparavant, elle avoit remarqué beaucoup de familiarité entre lui & l'autre Monsieur, qui étoit, ou son intime ami, ou un de ses parens.

Le rapport de *Nanon* adoucit tout d'un coup l'aigreur de *Madame Houspille*. Elle
ré-

répondit qu'elle seroit très fâchée de manquer à son devoir à l'égard de ce pauvre malade, puisqu'il se trouvoit chez elle; ajoutant que quoiqu'elle eût une violente antipathie pour les vagabonds, elle plaignoit les malheurs des Chrétiens, autant qu'un autre. Pour *Houspille*, il se contenta de dire. „ Si ce Voyageur est un „ homme de quelque bonne famille, quoi- „ qu'il se trouve sans argent pour le présent, il nous payera un jour ou un autre; ainsi vous pouvez commencer à le servir, & à lui donner tout ce qu'il demande, en écrivant s'entend. Tai- „ toi, interrompit sa femme, prétens-tu „ m'apprendre mon métier? Je suis bien „ fâchée de son malheur assurément, & „ je souhaite voir pendre le coquin qui „ l'a assassiné. Montez là-haut, *Nanon*, „ & demandez-lui s'il souhaite quelque „ chose. Dieu me préserve de le laisser „ manquer de rien chez moi.”

Cependant *Barnabas* avec le Chirurgien entrèrent aussi chez le malade, pour se mettre au fait de la médaille d'or. Il fit difficulté de la laisser voir. A la fin cependant il y consentit, mais il n'y eut pas moyen de l'engager à la leur confier. Il leur protesta que c'étoit la même que cel-

le qu'on lui avoit volée, & *Nanon* s'offrit de lever la main, que c'étoit celle qu'on avoit trouvée dans la poche du voleur.

La seule difficulté qui restoit, étoit de produire cette médaille en Justice. *JOSEPH* protesta qu'on ne la lui ôteroit qu'avec la vie, & *Mr. ADAMS* dit, en montrant un poing gros comme un pié de bœuf, „ Que personne ne s'avise de „ lui faire violence là-dessus, car je le dé- „ fendrois au péril de ma vie.”

Une nouvelle dispute s'éleva sur la suffisance des indices, mais peu essentielle à notre sujet. Après quoi le Chirurgien pansa la tête de *JOSEPH*; & persistant toujours à vouloir faire accroire qu'il couroit risque de la vie, il conclut en disant qu'il lui enverroit une potion *fanative & somnifère*, & que le lendemain il lèveroit l'appareil. A ces mots, lui & *Barnabas* quittèrent la chambre, où *Mr. ADAMS* resta seul avec *JOSEPH*.

Alors se voyant libre, *Mr. ADAMS* dit à son cher pupille, qu'il alloit à *Londres* pour faire imprimer ses Sermons en trois volumes in folio. „ J'ai pris cette „ résolution, continua-t-il, parce que j'ai „ lu

„ lu dans la Gazette, que le Corps des
 „ Libraires de *Londres* offre de donner
 „ à toutes les personnes qui leur appor-
 „ teront des manuscrits, autant d'argent
 „ qu'ils vaudront, au jugement de deux
 „ arbitres. Pour moi, ajouta-t-il, j'es-
 „ père que je tirerai une somme considé-
 „ rable d'un Ouvrage si grand & si pénible ;
 „ ma famille en a grand besoin.
 „ Cependant, mon enfant, je ne vous
 „ abandonnerai point. J'ai neuf livres
 „ dix sols dans ma poche, ils sont à votre
 „ service, tant qu'ils dureront.”

Le bon JOSEPH versa des larmes, touché de la générosité de son cher Directeur, à qui il souhaitoit plus que jamais de vivre, pour témoigner sa reconnoissance envers un ami si bon & si charitable. ADAMS le pria d'être tranquille.
 „ Je vois bien, lui dit-il, que le Chirurgien, outre son ignorance, veut se faire un mérite de votre guérison. La blessure que vous avez à la tête, est peu de chose : pour de la fièvre, vous n'en avez point, ainsi j'espère que vous serez en état de marcher dans trois jours au plus tard.”

Ce discours le consola infiniment : il dit que les contusions qu'il avoit reçues,

lui étoient fort sensibles; que cependant il ne croyoit pas qu'il eût aucun os offensé; que l'intérieur lui paroissoit en bon état, quoiqu'il eût un peu mal à l'estomac. Mais, ajouta-t-il, cette douleur vient peut-être de ce que je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures. A D A M S lui demanda s'il se sentoit de l'appétit. Aiant répondu qu'oui, le bon-homme lui offrit à choisir entre une aile de poulet & un œuf frais. J O S E P H dit que l'un & l'autre étoit fort bon, mais qu'il avoit plus envie d'un morceau de bœuf aux choux. A D A M S fut charmé de l'entendre parler de la sorte, regardant son appétit comme une marque de sa convalescence; cependant il lui conseilla de se contenter de quelque mets délicat pour ce soir-là. En conséquence J O S E P H mangea un poulet.

Le lendemain *Barnabas* & *Scalpell* revinrent à l'hôtellerie pour faire remettre le voleur entre les mains de la Justice, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à chercher des expédiens pour faire produire la médaille d'or, comme une preuve suffisante pour le convaincre. Ils étoient extrêmement zélés l'un & l'autre à la poursuite de ce misérable qui leur étoit inconnu, & dont par conséquent ils ne

ne pouvoient avoir reçu aucune injure. Cependant personne ne les soupçonnoit d'avoir tant d'amour pour le Bien public. Aucun des deux n'auroit donné gratis un Extrait de Baptême, ou un emplâtre.

Pour aider donc notre Lecteur à approfondir les motifs de ce zèle extraordinaire, il faut qu'il sache que la Paroisse étoit assez malheureuse pour être entièrement dépourvue de Juges de paix. Aucun *Robin* du plus bas étage n'avoit daigné s'y établir. Nos deux Savans, je veux dire le Vicaire & le Chirurgien, disputoient sans cesse sur une science, qui ne regardant en rien la profession ni de l'un ni de l'autre, leur laissoit le champ libre pour argumenter toute la journée. Ces disputes s'étoient échauffées, par le mépris que les deux personnages avoient l'un pour l'autre, jusqu'à diviser la Paroisse. *Houf-pille*, avec la moitié du voisinage, tenoit pour le Docteur corporel; sa femme, & l'autre moitié, pour le Docteur spirituel. Le Chirurgien tiroit ses connoissances du *Recueil des Us & Coutumes d'Angleterre*, & de quelques autres Livres de Droit qu'il avoit feuilletés dans le tems de son apprentissage à *Londres*. Pour *Barnabas*, il s'en tenoit au Code *Justinien*. Or il arriva dans

le cas du voleur, que ces deux habiles Jurisconsultes, selon leur louable coutume, ne purent s'accorder sur la validité des preuves. Le Chirurgien soutenoit que le témoignage de *Nanon* étoit suffisant pour condamner le prisonnier, sans qu'il fût nécessaire de produire la médaille d'or. Le Vicaire prétendoit le contraire. De sorte que tout ce qui les engageoit à se mêler de cette affaire, étoit l'espérance de faire briller aux yeux des Juges les talens merveilleux & la connoissance du Droit, qu'ils s'imaginoient posséder au suprême degré. Cependant ils disoient que l'amour de la justice étoit le seul mobile de leur entreprise.

Orgueil humain, que peu de gens reconnoissent tes pièges & s'apperçoivent de tes mouvemens ! Avec quel art tu trompes les hommes ! Tour à tour tu parois sous le masque de la pitié, de la générosité, de la bravoure ; tu te caches effrontément sous l'apparence de la vertu la plus héroïque. Monstre odieux, contre lequel les Prédicateurs ont déclamé, les Philosophes ont invectivé, & que les Poètes avec plus de fruit ont ridiculifé, personne n'ose t'avouer pour ami, & chacun te loge chez soi !

C H A-



CHAPITRE XVI.

Fuite du Voleur. ADAMS trompé dans son attente. Arrivée de deux personnes.

BARNABAS & ADAMS font connoissance ensemble.

LE Chirurgien & le Vicaire étant venus à l'hôtellerie, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, dans l'intention de faire remettre le voleur entre les mains de la Justice, ils apprirent avec beaucoup de chagrin, qu'un petit accident avoit dérangé tous leurs projets. Le voleur s'étoit sauvé très habilement pendant la nuit. La veille, après la retraite de la compagnie, on avoit enfermé le brigand dans une chambre, où le Bedeau de l'Eglise, & un de ceux qui l'avoient arrêté, eurent ordre de le garder. Vers minuit, une soif ardente s'empara des gosiers, tant du prisonnier, que de ses deux gardes. On convint donc que le Bedeau resteroit en faction, pendant que l'autre iroit chercher de la bière. Cet expédient ne parut en aucune façon périlleux, parce

que le Bedeau étoit bien armé, & que d'ailleurs il lui étoit facile d'appeller à son secours, si le voleur faisoit le moindre signe de vouloir s'évader.

Mais le garde étoit à peine sorti, que le Bedeau se mit en tête, que le prisonnier le voyant seul, pouvoit lui sauter au collet, & par ce moyen rendre ses pistolets inutiles, aussi-bien qu'un gros bâton dans lequel il mettoit toute sa confiance, & que par ce moyen le combat seroit au moins égal. Cette réflexion judicieuse l'engagea à se glisser insensiblement hors de la chambre, dont il ferma rapidement la porte à double tour, & il se mit à faire sentinelle, bâton levé, pour assommer le prisonnier, en cas qu'il se présentât pour sortir.

La vie humaine, dit un Grand-Homme, ressemble au jeu d'échets, où un joueur attentif à la défense de quelque pièce importante, ne songe qu'à la garantir, tandis que son adversaire profitant de sa distraction lui donne échec & mat. Ainsi arriva-t-il dans cette occasion. La porte étoit gardée exactement, mais la fenêtre fut négligée. Le voleur profita de la circonstance, prit le chapeau du garde qui étoit resté sur une chaise, & fit un saut facile dans la rue, où il faut le laisser courir. Le

Le garde, de retour avec une cruche de bière, fut bien surpris de l'attitude où il trouva le Bedeau. Mais ce fut bien pis, dès qu'il eut ouvert la porte, & qu'il s'aperçut de l'évasion du prisonnier; il jeta la cruche par terre, & en jurant contre son camarade, il suivit le même chemin que le voleur avoit pris, résolu de le poursuivre vivement, plutôt que de perdre la récompense qu'il s'étoit promis de recevoir.

On raisonna différemment sur cet accident. Les uns dirent que le Bedeau s'étoit laissé corrompre par l'appas de quelques guinées. D'autres, que le voleur étoit de ses parens. Mais des personnes dignes de foi qui le connoissoient depuis longtems, m'ont assuré que c'étoit par pure poltronnerie, & que d'ailleurs il étoit presque imbécile.

Toute la maison fut debout dans un instant, & s'assembla dans la cuisine, pour raisonner ensemble sur ce qui venoit d'arriver. *Houspille* en étoit le plus affligé, parce que le Chirurgien lui disoit qu'on pouvoit le poursuivre en Justice, pour avoir souffert qu'un voleur se sauvât de chez lui. Cependant *Barnabas* le consola, en lui disant que la chose s'étant faite la nuit, on ne pouvoit l'en rendre responsable.

Pour la *Houspille*, elle harangua la compagnie en ces termes. „ Il n'y a jamais „ eu sur la Terre, Messieurs, une plus „ grande bête que mon mari. Qui au- „ roit jamais laissé la garde d'un voleur „ à ce maître ivrogne, à ce maraut, à „ à ce maudit *Grippe-tout* (c'étoit le nom „ du Bedeau) & si pour sa peine on le „ faisoit pendre au-lieu du voleur (si ce- „ la se pouvoit faire, sans me ruiner moi „ & mes enfans) je ne le plaindrois pas, „ au contraire j'en serois charmée.” Dans l'instant elle entendit la sonnette de la chambre de JOSEPH. „ *Nanon, Ja-* „ *ques, Pierre*, où diable vous tenez- „ vous vous autres, s'écria-t-elle? E- „ tes-vous sourds tous tant que vous „ êtes, ou avez-vous le diable au corps „ de négliger un malade? Et vous Mr. „ *Houspille*, que n'y allez-vous vous-mê- „ me? On peut mourir à son aise chez „ vous, sans que cela vous touche. Vous „ êtes aussi insensible qu'une buche. Les „ gens peuvent rester quinze jours ici sans „ se ruiner. Vous ne leur offririez pas „ pour un sol de dépense. Allons, al- „ lons, voyez si ce Monsieur veut pren- „ dre du thé ou du café à son déjeuner. „ J'y vai, ma chère, répondit le paci- „ fique

„ fique mari.” Alors elle reprit sa bonne humeur pour demander ce que le Chirurgien & le Vicaire souhaitoient boire.

JOSEPH s'étoit levé; mais quoique ses blessures fussent déjà en très bon état, les contusions lui faisoient trop de mal pour lui permettre de voyager. Ainsi Mr. ADAMS, dont la bourse se trouvoit trop épuisée par le souper & par le déjeuné pour pouvoir survivre à l'écot du jour, se mit à rêver aux moyens de la remplir. Après bien des projets aussi-tôt évanouis que conçus, il s'écria : „ Oui, voilà un moyen „ assuré: il est vrai que je serai obligé de „ m'en retourner avec vous, mais qu'im- „ porte ? ” A ces mots il envoya chercher *Houspille*. L'ayant mené dans une autre chambre, il lui dit qu'il avoit besoin de trois guinées sur de très bons gages. *Houspille*, qui s'attendoit à une bague, ou à une montre d'au moins dix guinées, lui répondit qu'il croyoit pouvoir lui rendre ce service. Alors ADAMS lui montrant son sac. „ Il y a là-dedans, dit-il, neuf „ tomes de Sermons en manuscrit, qui „ valent cent guinées, comme un schelling vaut douze sols. Je vous en remettrai le premier tome pour votre sûreté; d'autant plus volontiers, que je

„ vous crois trop honnête-homme pour
 „ abuser de ma confiance , jusqu'à me
 „ refuser mon Ouvrage , quand je vous
 „ rendrai l'argent que vous m'aurez
 „ prêté. Car si vous étiez d'assez mau-
 „ vaïse foi , ajouta-t-il , pour vouloir le
 „ garder , j'y perdrois considérablement ;
 „ parce que la valeur du tome que je
 „ vous laisse est au moins de dix guinées,
 „ à ce que m'a dit un de mes confrères
 „ qui est très savant. Pour moi je ne puis
 „ en juger , n'ayant jamais eu de commer-
 „ ce avec les Libraires ; mais je m'en
 „ tiens à l'estimation de mon ami.”

Houspille , tout étonné d'entendre priser un manuscrit dix guinées , lui répondit , qu'il ne se connoissoit point dans ces choses-là , & que d'ailleurs il n'avoit guères d'argent comptant. „ Comment , lui re-
 „ partit ADAMS , me voudriez-vous re-
 „ fuser ? Je ne vous demande que trois
 „ guinées , & je vous offre un gage de
 „ dix. Je ne crois pas Monsieur , re-
 „ pliqua *Houspille* , qu'il y ait tant d'ar-
 „ gent dans la maison : non que je doute
 „ du prix de votre Livre , je crois même
 „ qu'il vaut beaucoup plus ; mais je suis
 „ fort fâché de n'être point en état de
 „ vous rendre service..... J'y vai dans
 le

le moment, (s'écria-t-il, en faisant semblant qu'on l'avoit appelé) & il sortit avec assez d'empressement, pour risquer à se rompre le cou, en descendant l'escalier.

Le pauvre ADAMS étourdi d'un coup aussi imprévu que cruel, ne sachant où donner de la tête, eut recours à sa pipe, sa conseillère fidèle, & sa consolatrice ordinaire dans ses tribulations. L'ayant allumée, il s'appuya sur le balcon de bois de la galerie, pour y rêver, dans le doux espoir de quelque inspiration favorable. Il avoit sur la tête un gros bonnet de laine bleue par-dessus une perruque très antique, & un large surtout de gros drap gris couvroit sa robe sacerdotale, qui étant retroussée fort haut, lui donnoit une grosseur énorme. Cet ajustement, joint à je ne sai quoi de singulier dont sa physionomie étoit ornée, composoit un assemblage digne de l'attention des gens les moins curieux.

Il fumoit encore sans avoir changé d'attitude, lorsqu'il vit un carrosse à six chevaux s'arrêter devant la porte, avec une suite nombreuse. Un Jeune-homme qui étoit dedans aiant mis pié à terre avec deux chiens couchans, un autre qui tenoit

110 A V A N T U R E S

la place du cocher, fauta du siège à terre, & dès qu'ils se virent de niveau, il y eut entre eux le dialogue qui suit, modèle des conversations délicates de nos jeunes Seigneurs.

„ Morbleu, dit celui qui étoit venu dans
„ le carosse à celui qui l'avoit mené, tu
„ es un joli garçon, tu as manqué de
„ nous verser il n'y a qu'un moment!
„ Eh le grand mal, répondit le Seigneur
„ cocher, si je t'avois cassé le cou! Je
„ l'aurois fait, ou le diable m'emporte,
„ si je n'avois craint de blesser les chiens.
„ Si tout le monde tiroit comme toi, re-
„ partit l'autre, les chiens couchans ne
„ seroient bons qu'à noyer. Je tire mieux
„ que toi, repliqua son ami, & quand
„ tu voudras, je parierai dix guinées sur
„ chaque coup. Dix guinées, s'écria
„ l'autre! Je te donnerai morbleu mes
„ fesses pour te servir de but. Fai, fai,
„ je te les ajusterai de la bonne façon. Je
„ parie, ajouta l'autre, qu'*Houspille* te
„ laisseroit tirer contre son ventre, à une
„ guinée par coup. Je connois trop
„ Mylord, répondit *Houspille*, pour m'y
„ risquer. Je sai que sa Grandeur tire un
„ perdreau aussi adroitement qu'homme
„ au monde; & si je savois tirer comme
„ lui,

DE JOSEPH ANDREWS. III

„ lui , mon fusil me fourniroit de quoi
„ nourrir toute ma famille. Peste du
„ Braconnier , répondit le cocher pe-
„ tit-maître , tu détruis tout le gibier du
„ canton. Voi cette chienne , *Houspille* :
„ elle n'a jamais manqué une pièce , de-
„ puis qu'elle est au monde. J'ai un jeu-
„ ne chien , dit l'autre , qui n'a pas en-
„ core un an , & qui quêtora mieux
„ qu'elle , ou je perdrai cent guinées.
„ Oh ! je te prens au mot ; mais tu te fe-
„ rois pendre plutôt que de tirer ta bour-
„ se. Si tu as tant d'envie de perdre ton
„ argent , dit l'autre , je parierai mon
„ chien pie contre ta chienne blanche.
„ J'accepte le pari , répondit l'autre jeu-
„ ne Seigneur , & de plus je ferai courir
„ mon *Hector* contre ton *Annibal*. Va-t-
„ en au diable , s'écria l'autre : je ferai mes
„ paris à ta mode , n'est-ce pas ? Mais je
„ perdrai mille guinées , si *Annibal* ne
„ bat pas ton basset.” Lecteur , renon-
„ çons aux charmes de cette sublime con-
„ versation , & retournons plutôt à la cui-
„ sine.

Barnabas & le Chirurgien y étoient en-
core à boire & à fumer , quand les do-
mestiques de ces deux Seigneurs y entré-
rent. „ *Thomas* , dit un des laquais à son
„ cama-

„ camarade, n'est-ce pas-là le Vicaire A-
 „ DAMS qui fume sur le balcon? Oui,
 „ répondit l'autre; car je lui ai ôté mon
 „ chapeau, & il m'a fait l'honneur de
 „ me parler. Quoi, interrompit *Barna-*
 „ *bas*, ce Monsieur-là est donc Ecclésiast-
 „ tique? Oui, Monsieur, répondit le
 „ laquais, & même un Ecclésiastique à
 „ qui peu d'autres ressemblent. Oui-dà!
 „ reprit *Barnabas*: si j'avois su cela plu-
 „ tôt, je l'aurois prié d'être de notre é-
 „ cot; car j'honore notre sainte Robe,
 „ & je serois très fâché de lui manquer
 „ de respect. Docteur, (ajouta-t-il, en
 „ s'adressant au Chirurgien) qu'en dites-
 „ vous? Ne ferons-nous pas bien de pren-
 „ dre une chambre, & de l'inviter à boi-
 „ re du *ponche* avec nous?”

La chose fut approuvée, & exécutée sur le champ. ADAMS accepta l'invitation, & les vint joindre. Les deux Ecclésiastiques se firent bien des politesses, en protestant réciproquement qu'ils respectoient infiniment la Robe. Ensuite, ils s'entretinrent de diverses choses touchant l'état des Paroisses, & des Vicaires de la Campagne, sans que le Chirurgien, & un Rat de cave qui étoit aussi de la compagnie, prissent la liberté de pronon-
cer

cer un seul mot. Cependant la conversation étant enfin devenue générale, le Rat de cave se mit à parler d'affaires d'Etat. Ensuite un mot lâché par hasard donna lieu à une dissertation sur les souffrances des Ecclésiastiques subalternes. Elle se conclut de la part d'ADAMS, en mettant les trois volumes de ses Sermons sur le tapis.

Barnabas le découragea beaucoup, en lui disant que le monde étoit si corrompu, que personne ne se donnoit plus la peine de lire des Sermons. „ Sachez, mon „ Confrère, lui dit-il, qu'ayant eu envie „ de publier un seul Volume des miens, „ j'obtins l'Approbation de trois Evêques. „ Et combien croyez-vous que le Libraire m'en offrit? Douze guinées, répondit ADAMS. Pas seulement douze sols, repartit *Barnabas*; & qui plus est, il refusa de me donner pour mon manuscrit un Almanac relié. A la fin je le lui offris gratis, à la charge de l'imprimer; parce que j'avois envie de dédier le Livre à ce Mylord, que vous venez de voir mener son propre équipage. Mais il eut l'impertinence de me refuser; ce qui me fit perdre un riche Bénéfice, qui fut donné quelque tems après,

„ près, pour un chien couchant, à un
 „ homme qui.... Mais je ne veux rien
 „ dire contre la Robe. Ainsi vous vo-
 „ yez, mon cher Confrère, à quoi vous
 „ devez vous attendre. Car si on vou-
 „ loit des Sermons, fans me vanter, je
 „ crois.... Mais il faut être modeste.
 „ Cependant trois Evêques ont dit que
 „ les miens étoient les meilleurs qu'on eût
 „ jamais écrits. A dire vrai, il y a déjà
 „ un bien grand nombre de Sermons im-
 „ primés, qui ne se vendent point. Un
 „ Libraire de mes amis m'a assuré qu'il y
 „ en a plus de cinq mille Recueils diffé-
 „ rens dans les Boutiques ou Magazins.
 „ Cinq mille, s'écria le Chirurgien! Eh
 „ bon Dieu! comment a-t-on pu tant é-
 „ crire sur une chose aussi simple que la
 „ Morale Chrétienne? Je me souviens
 „ d'avoir lu, quand j'étois petit garçon,
 „ les Sermons de *Tillotson* *, & je suis
 „ très persuadé qu'un homme qui feroit
 „ seulement la dixième partie de ce qu'il
 „ dit, iroit au Ciel. Docteur, dit *Bar-*
 „ *nabas*, vos propos sont prophanes, il
 „ faut que je vous reprimande. On ne
 „ peut trop souvent répéter aux hommes
 „ leurs

* *Tillotson* est le *Bourdaloue* des *Anglois*.

„ leurs devoirs, pour les en faire souve-
 „ nir. Sans doute *Tillotson* a fort bien é-
 „ crit, & il disoit les choses comme il
 „ faut. Toutes ses comparaisons sont
 „ toujours offensantes, & un autre est
 „ quelquefois capable d'écrire aussi-bien
 „ que lui. Il y a tel de mes Sermons....”
 Alors il appliqua sa pipe à la chandelle.
 Mr. ADAMS prit la parole. „ J'ai fait
 „ certains discours, dit-il, que les Evê-
 „ ques ne jugeroient point indignes d'être
 „ imprimés, puisqu'on m'assure que
 „ j'en aurois une grosse somme d'argent,
 „ si je faisois tant que de les vendre. Oh!
 „ j'en doute, reprit *Barnabas*. Mais si
 „ vous voulez les publier, il n'y a qu'à
 „ les afficher comme les Sermons d'un
 „ savant Ecclésiastique mort depuis quel-
 „ ques mois, garantis pour vrais origi-
 „ naux, dont aucun n'a été imprimé. A
 „ propos, ajouta-t-il, si vous avez dans
 „ votre sac quelque Oraison funèbre *,
 „ prêtez-la-moi, vous me ferez plaisir:
 „ car j'en dois prononcer une cette se-
 „ maine,

* Les Oraisons funèbres sont fort commu-
 nes en *Angleterre*. On en fait de toutes les
 personnes de quelque considération, suivant l'u-
 sage des Anciens.

„ maine, & je n'ai pas encore commen-
 „ cé à l'écrire, quoique je sois fûr d'être
 „ bien récompensé. Je n'en ai qu'une,
 „ répondit ADAMS, qui est consacrée à
 „ la mémoire d'un Juge de paix, qui tant
 „ qu'il a vécu n'a jamais souffert ni caba-
 „ ret ni lieu de débauche dans sa Paroisse,
 „ afin de conserver les mœurs de ses do-
 „ mestiques & de ses voisins pures & sans
 „ reproche. Tout son éloge roule sur
 „ cela. Ce n'est pas-là ce qu'il me faut,
 „ repartit *Barnabas*. Le défunt dont je
 „ dois célébrer les vertus, aimoit beau-
 „ coup le vin, & il entretenoit publique-
 „ ment une fille. Ma foi je réciterai un
 „ de mes Sermons, que je larderai des
 „ louanges du Mort, comme je pour-
 „ rai. * ”

A la faveur d'un entretien si intéres-
 fant, un vase énorme de *ponche* fut vidé.
 L'écot fut payé, & on se sépara. ADAMS
 & le Chirurgien montèrent chez JOSEPH.
Barnabas s'en alla pour se préparer à cé-
 lébrer la gloire du Trépassé, & le Rat de
 cave

* Les Ministres *Anglicans* tiennent ces cahiers de leurs Sermons à la main quand ils prêchent, pour suppléer au défaut de leur mémoire, & souvent ils ne font que lire en Chaire.

cave s'enfonça dans les souterrains consacrés à *Bachus*.

JOSEPH attendoit Mr. ADAMS. Le Chirurgien, après lui avoir tâté le poulx, déclara qu'il étoit tiré d'affaire, graces à la *concoction sanative & somnifère* de la potion qu'il lui avoit ordonnée. Il falloit que la vertu de cette drogue fût grande, si elle avoit guéri JOSEPH: car il n'avoit pu profiter que des atômes ou esprits volatiles échappés au travers du bouchon, toute la liqueur étant encore dans la bouteille.

Les jours suivans que JOSEPH passa avec son cher ami ADAMS, sa santé se rétablit à vue d'œil. La bonté de son tempérament avança la guérison de ses blessures, & les contusions ne le faisoient presque plus souffrir: desorte qu'il pressa le Vicaire de lui permettre de partir seul pour le village, tandis qu'il continueroit son voyage vers *Londres*, l'assurant d'une reconnoissance éternelle pour toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues de lui.

Pour ADAMS, malgré l'ignorance d'*Houspille* & la jalousie de *Barnabas*, (car telle étoit l'interprétation qu'il avoit donnée à tout ce que son confrère lui avoit dit

dit au sujet des Sermons) il espéroit toujours tirer des siens un avantage considérable. Desorte que voyant JOSEPH en bon état, il lui dit que puisqu'il avoit tant d'envie de partir, il lui faciliteroit son voyage, en lui payant un jour de la voiture, aiant assez d'argent sur lui pour l'hôtelle, outre ce qu'il falloit donner au cocher. Il ajouta que la voiture le laisseroit dans une ville où la Foire se tenoit, & que par conséquent il ne pouvoit manquer d'y trouver quelque payfan, qui l'amèneroit jusqu'au village dans sa charette. Pour lui, il résolut de poursuivre sa route du côté de *Londres*.

Les deux amis se promenoient dans la cour, lorsqu'un homme avec une perruque blonde, un teint frais, fort gras, & de petite stature, y mit pié à terre. Cet homme voyant *Barnabas* qui fumoit sa pipe assis sur un banc, s'en fut droit à lui, & après l'avoir embrassé l'emmena dans une chambre.

La nuit qui s'approchoit, obligea JOSEPH à se retirer dans la sienne, où ADAMS prit occasion de lui représenter les miséricordes du Seigneur à son égard. Il lui dit qu'il falloit non seulement en être reconnoissant dans l'ame, mais qu'il étoit
de

de son devoir de lui en rendre graces par des actes extérieurs; desorte qu'ils se mirent tous deux à genoux, & passèrent un tems considérable en prières.

A peine se furent-ils relevés, que *Nanon* vint annoncer à Mr. ADAMS, que Mr. *Barnabas* l'invitoit à descendre, aiant à lui parler d'une affaire de conséquence. JOSEPH le pria, s'il devoit rester long-tems, de le lui faire dire, afin qu'il pût se coucher; ce qu'ADAMS promit de faire, & en tout cas il lui souhaita le bon soir d'avance.



CHAPITRE XVII.

Entretien entre les deux Ministres & un Libraire, interrompu par un malheur arrivé dans l'Hôtellerie.

DES qu'ADAMS parut, *Barnabas* se leva, le prit par la main, & le présenta à l'Etranger, qu'il annonça en même tems à l'autre pour un Libraire plus en état de lui acheter ses Sermons que qui que ce fût. ADAMS à son tour salua Mr. le Libraire, & dit à *Barnabas* qu'il lui étoit très

très obligé de son attention ; il ajouta qu'il n'avoit point d'autre affaire à la grande Cité, & qu'il seroit charmé de s'en retourner chez lui avec un jeune-homme de sa connoissance. Alors il fit trois ou quatre tours dans la chambre, en secouant ses doigts (ce qui étoit son tic ;) puis se tournant du côté du Libraire, pour l'engager à lui offrir quelque somme honnête, sans perdre de tems : „ Votre arrivée, Mon-

„ sieur, lui dit-il, est fort heureuse pour

„ moi, car je suis dans un extrême besoin

„ d'argent. Tout ce que j'avois est déjà

„ dépensé, & pour surcroît de malheur,

„ j'ai ici un ami nouvellement guéri de

„ plusieurs blessures que des voleurs lui

„ ont faites, qui est dans une nécessité

„ pressante. C'est pourquoi rien n'est

„ plus à souhaiter pour moi, que de m'ac-

„ corder avec vous, afin de pourvoir à

„ mes besoins & à ceux de mon ami.”

Quand ils se furent assis, le Libraire lui dit : „ Monsieur, je ne voudrois pas

„ refuser de m'engager dans une affaire

„ que mon ami, Mr. *Barnabas*, me re-

„ commande ; mais réellement les Ser-

„ mons ne sont bons aujourd'hui que pour

„ faire des cornets chez les Epiciers ; nos

„ boutiques en fourmillent ; personne ne

„ les

„ les achette, à moins qu'ils ne soient
 „ de *Whitfield*, de *Westley*, ou de quel-
 „ qu'autre Grand-Homme, ou tout au
 „ moins d'un Evêque. Cependant, Mon-
 „ sieur, puisque c'est Mr. *Barnabas* qui
 „ m'en a parlé, si vous voulez je pren-
 „ drai le manuscrit, je l'emporterai, &
 „ je vous manderai dans quelque tems
 „ d'ici ce que j'en pense.”

„ S'il n'y a qu'à lire, repliqua Mr. A-
 „ DAMS, je vous en lirai deux ou trois
 „ tout de suite.” *Barnabas* qui aimoit les
 Sermons comme un Ecolier aime la féru-
 le, s'y opposa, & dit qu'il valoit beau-
 coup mieux que Mr. ADAMS les mît en-
 tre les mains du Libraire, en lui donnant
 son adresse, afin qu'il lui écrivît le plutôt
 qu'il pourroit. „ Ne craignez rien, a-
 „ jouta-t-il, Monsieur est honnête-hom-
 „ me, & n'a garde de vous tromper.
 „ Assurément, repartit le Libraire, ils
 „ seront en sureté chez moi: je ne vou-
 „ drois pas voler un manuscrit de Ser-
 „ mons, pas même une Comédie qui au-
 „ roit été représentée trente fois de suite.”

La dernière phrase du Libraire aiant
 choqué Mr. ADAMS, il dit qu'on ne de-
 voit point comparer un Sermon à une
 Pièce de Théâtre. „ Je ne les compare

„ pas non plus ensemble, Monsieur, répon-
 „ dit le Libraire; mais j'ai vu donner autre-
 „ fois cent guinées pour une Pièce de Théa-
 „ tre. Tant pis pour ceux qui les don-
 „ nèrent, s'écria *Barnabas*. Pourquoi
 „ donc tant pis, demanda le Libraire,
 „ puisqu'on y gagne bien davantage? Ne
 „ faites-vous donc aucune différence, re-
 „ prit Mr. ADAMS, entre la bonne &
 „ la mauvaise semence que vous répandez
 „ dans le cœur du Genre-humain? Un
 „ honnête-homme aimeroit mieux perdre
 „ son argent par l'une, que d'en gagner
 „ par l'autre. Si vous savez des gens faits
 „ de la sorte, adressez-vous à eux, ré-
 „ pondit le Libraire. Cependant il me
 „ semble que ceux qui gagnent leur vie en
 „ prêchant, devroient faire les frais de
 „ l'impression de leurs Sermons. Pour moi
 „ je préfère ce qui se vend le mieux. A-
 „ près tout, je ne suis point ennemi des
 „ Sermons. Car j'aimerois autant imprimer un Sermon de *Whitfield*, que les
 „ Epigrammes de *Rousseau* bien tradui-
 „ tes. ”

„ Quiconque imprime les Ecrits d'un
 „ Hétérodoxe, comme *Whitfield*, méri-
 „ te la corde, dit *Barnabas*. (Puis se
 „ tournant du côté d'ADAMS) Je ne
 „ fai

„ fai Monsieur, continua-t-il, si vous a-
 „ vez lu les Ouvrages de ce misérable. Il
 „ en veut aux Ecclésiastiques en général.
 „ Il prétend nous réduire à la Discipline
 „ de la primitive Eglise, & voudroit in-
 „ finuer au peuple que nous ne devrions
 „ nous occuper que de la Prière & de la
 „ Prédication. Il prétend qu'on doit pren-
 „ dre par-tout l'Ecriture Sainte à la lettre.
 „ Enfin il veut persuader le monde, que
 „ la pauvreté & la simplicité, tant recom-
 „ mandées par les Apôtres dans l'enfance
 „ de l'Eglise, & qui ne sont au fond que
 „ des choses ajustées au tems qu'elle étoit
 „ persécutée par les Puissances, il veut,
 „ dis-je, que ces choses soient obligatoi-
 „ res à présent qu'elle est dans toute sa
 „ splendeur. Les principes de cet hom-
 „ me-là & de ses sectateurs sont capables
 „ de faire plus de mal, que *Toland*, *Wol-*
 „ *ston*, & tous les autres, tant Athées
 „ que Déistes.

„ Monsieur, répondit ADAMS, si
 „ *Whitfield* s'étoit contenté d'enseigner
 „ les dogmes dont vous venez de parler,
 „ je n'aurois pas de peine à me ranger
 „ parmi ses partisans. Je ne suis pas
 „ moins que lui ennemi déclaré du luxe &
 „ du faste des Ecclésiastiques. Je n'en-

„ tens pas , non plus que lui , par l'état
 „ florissant de l'Eglise , la magnificence &
 „ la richesse de ses Ministres dans leurs Pa-
 „ lais , dans leurs meubles , dans leurs é-
 „ quipages , & dans leurs tables délicate-
 „ ment servies. Cela ne convient en au-
 „ cune façon aux Ministres de ce grand
 „ Roi , qui a déclaré que son Royaume
 „ n'étoit pas de ce Monde. Mais lorsque
 „ *Whitfield* s'est livré à l'erreur & à l'en-
 „ thousiasme , en prêchant l'exécration
 „ doctrine de la foi sans les bonnes œu-
 „ vres , j'ai cessé de me dire son ami ; car
 „ cette doctrine abominable est une in-
 „ vention de l'Enfer , qu'on croiroit ne
 „ pouvoir être débitée que par le diable
 „ lui-même ; puisque rien ne déroge plus
 „ à la bonté d'un Dieu , que de s'imagi-
 „ ner qu'il diroit à l'homme vertueux au
 „ jour du Jugement : Malgré ta piété , ta
 „ droiture , & ta charité envers ton pro-
 „ chain , puisque tu n'as pas eu une foi
 „ assez épurée pour m'aimer d'un amour
 „ désintéressé , je te condamne. Au con-
 „ traire , peut-on inspirer rien de plus
 „ nuisible à la Société , que de vouloir per-
 „ suader que le plus infame des scélérats
 „ s'excuseroit de tous ses crimes , en di-
 „ sant au Seigneur , j'ai violé tes Loix , je
 „ n'ai

„ n'ai fait cas d'aucune : cependant j'ai
 „ j'ai cru , & je t'ai aimé d'un amour
 „ épuré ? Apparemment , Monsieur , dit
 „ le Libraire , vos Sermons font d'un au-
 „ tre goût. Oui , Dieu merci , répondit
 „ ADAMS. Je m'efforce d'inspirer aux
 „ Chrétiens des sentimens diamétralement
 „ opposés à ceux-là. Si je m'exprimois
 „ autrement , je trahirois ma conscien-
 „ ce ; car je crois qu'un *Turc*, ou un *Payen*
 „ qui fuit la Loi de la Nature , & qui mè-
 „ ne une vie irréprochable selon les lu-
 „ mières qu'il a reçues , est moins con-
 „ damnable qu'un *Chrétien* avec sa foi ac-
 „ compagnée de méchanceté. Je vous
 „ souhaite beaucoup de succès , ainsi qu'à
 „ votre Livre , dit le Libraire ; mais je
 „ ne puis m'en charger , parce que j'ai
 „ trop d'affaires sur les bras pour le pré-
 „ sent. Et à vous dire la vérité , je crains
 „ que vous n'aiez de la peine à vous en
 „ défaire , parce que le Clergé se déclara
 „ indubitablement contre vous. Dieu
 „ me garde de jamais mettre au jour un
 „ Livre contre lequel le Clergé se déclara
 „ re , reprit ADAMS. Mais si par le
 „ Clergé vous entendez une poignée de
 „ factieux qui s'élèvent contre leurs Su-
 „ périeurs , & prétendent , en faisant ban-
 „ de

„ de à part, acquérir un nom, & se ren-
 „ dre considérables aux dépens de l'essen-
 „ ce même de la Religion, ils ne font
 „ point en pouvoir de décrier aucun Li-
 „ vre. ”

Barnabas alloit répondre, quand un bruit effroyable se fit entendre dans la maison. *Houspille*, sa femme & *Nanon* crioient tous ensemble. Mais la voix de la *Houspille*, comme un fifre dans un concert, l'gagnoit le dessus, & on l'entendoit articuler ce qui suit. „ Indigne coquin que tu es,
 „ est-ce ainsi que tu me payes les soins
 „ que je prens de ta famille? Voilà donc
 „ la récompense de ma vertu? C'est ainsi
 „ que tu reconnois mes bienfaits, moi qui
 „ t'ai donné du bien, & qui t'ai choisi au
 „ préjudice de cent autres, qui valoient
 „ mieux que toi? Tu me quites, tu me
 „ méprises pour ma Servante! Mais je
 „ t'attrapperai, & je lui arracherai les
 „ yeux à la vilaine qu'elle est. A-t-on
 „ jamais vu un homme comme toi s'a-
 „ muser à une Servante? Si c'étoit une
 „ Demoiselle, je te le pardonnerois. Sors
 „ de ma maison tout à l'heure, infame!”
 A ce mot elle en ajouta un autre, qui est de toutes les injures la plus atroce, & que les Femmes *Angloises* regardent comme
 très

très outrageante. Ce mot piqua *Nanon* jusqu'au vif. „ Je suis une fille, dit-elle, „ & non pas une chienne ; & si j'ai fait „ une faute, je ne suis pas la première. „ Faut-il pour cela m'injurier de la sorte ? „ Comment coquine , reprit Madame „ *Houspille*, tu oses me répondre quand „ je t'ai vue de mes deux yeux ! Oui, „ chienne, je t'ai vue. Je ne puis sup- „ porter ce nom-là, s'écria *Nanon*, en „ pleurant. Si j'ai péché, n'est-ce pas „ assez que j'en réponde en l'autre Mon- „ de ? Faut-il encore qu'une *Maîtresse* „ m'appelle c... Je n'ai rien fait que „ d'humain." Alors la *Houspille* se faisoit d'une broche ; mais Mr. ADAMS prévint les suites funestes de cet emportement, en lui opposant un bras terrible, dont la force eût à peine cédé à celle d'*Hercule*. La *Houspille* s'en alla, & *Nanon* courut se mettre sous la protection de son véritable Amant, le valet d'écurie, qui eût bien pu se fâcher autant que la *Maîtresse* de l'auberge. L'intercession de Mr. ADAMS & la retraite des criminels appaisèrent un peu Madame *Houspille*, & rendirent insensiblement le calme à ses esprits émus.



C H A P I T R E X I V .

Evènement , cause de la Scène précédente.

N*Anon*, qui étoit cause de tout ce bruit, avoit quelques bonnes qualités. Elle étoit généreuse & compatissante ; mais malheureusement pour elle , son tempérament étoit composé de ces corpuscules chauds , dont l'extrême régularité d'un Couvent n'auroit pu triompher qu'avec peine. A plus forte raison dans la situation délicate d'une Servante d'auberge , se vit-elle dans une impuissance totale de se garantir de son panchant naturel , étant sans cesse exposée à des Galants de toute condition & de toute espèce. Car outre les Militaires, qui sont souvent sédentaires dans ces maisons durant la paix , elle étoit toujours en bute aux desirs tant des voituriers , que des domestiques du dedans & du dehors, qui la battoient en brèche avec toute l'artillerie de leurs soupirs, de leurs caresses , de leurs fiateries, de leurs présens , & avec toutes les autres armes invincibles de l'arsenal de *Cupidon*.

Nanon, alors agée de vingt-un ans , en avoit

avoit déjà passé trois dans ce dangereux poste, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident fâcheux. Un Enseigne fut son premier vainqueur : il alluma une flamme si durable dans les veines de cette fille, que l'Art d'un habile Chirurgien eut assez de peine à l'éteindre. Pendant qu'elle brula pour lui, bien d'autres brulèrent pour elle : Officiers, Sergens, Voyageurs, Voisins, Campagnards, & quelques autres d'un caractère plus grave, s'enflammèrent auprès d'elle.

Lorsqu'elle eut été quite des effets de sa première & malheureuse passion, elle sembla s'être vouée à la chasteté, tant elle se montra indifférente & sourde aux vœux de ses Amans. Une Foire dans le voisinage fournit à la fin une occasion à *Jean* le palfrenier d'employer toute son éloquence, qui devint si persuasive qu'il ne lui couta qu'un chapeau de paille & une pinte de vin pour s'assurer sa conquête. Avec ce nouvel Amant elle n'eut aucun accident comme avec le premier, pas même celui que toutes les jeunes filles prudentes craignent le plus, en se livrant sans réserve aux empressements d'un Amant tendre & passionné. Peut-être qu'elle devoit ce bonheur au partage qu'elle faisoit

de ses faveurs entre le cocher *Haut-le-pié*, *Jean* le palfrenier, & quelques Voyageurs, qu'elle trouvoit de tems en tems de son goût.

Il y avoit du tems que *Mr. Houspille* languissoit secrettement pour ses appas, ce qu'il tâchoit souvent de lui faire entendre, en lui serrant la main, lui disant des douceurs, & lui volant de tems en tems un baiser. Car sa passion pour sa femme étant considérablement diminuée, il ressembloit à un fleuve enflé, qui hors de son lit se jette avec impétuosité dans le premier endroit voisin qui peut recevoir ses flots. *Madame Houspille*, dit-on, ne s'apperçut que trop de ce changement, ce qui ne contribuoit pas médiocrement à augmenter l'âcreté de ses humeurs. Aussi fidèle à son mari que l'aiguille à l'aimant, elle exigeoit le réciproque avec une rigoureuse exactitude.

Cependant *Nanon* avoit pris goût pour *JOSEPH* dès son arrivée, & ce penchant s'augmentoit à mesure que ses forces & sa santé renaissoient; jusqu'à ce qu'un soir qu'elle bassinoit son lit, sa passion s'accrut si fort tout à coup, que sa raison & sa modestie cédèrent le champ de bataille; si bien qu'après un nombre
infini

infini d'insinuations, elle jetta la bassinoire, & lui sautant au cou, elle le baïsa avec toutes les marques de la plus violente passion, en l'assurant qu'il étoit le plus charmant de tous les hommes qu'elle eût jamais vus.

JOSEPH tout confus se dégagea de ses bras, & lui dit qu'il étoit au desespoir de voir une jeune & jolie fille se dépouiller de toute retenue, comme elle venoit de faire. Mais elle étoit allée trop loin pour reculer. Elle poursuivit son dessein avec tant d'ardeur & tant d'indécence, que JOSEPH se vit forcé malgré lui de la prendre assez rudement par le bras, & de la mettre hors de sa chambre; ensuite il ferma la porte au verrouil & se coucha.

Que les hommes, qu'on accuse de ne jamais domter la passion brutale, & de se glorifier de leur honte, profitent d'un si rare exemple de chasteté. Ils ont ici devant les yeux le sage JOSEPH ANDREWS, qui maître de ses passions possède non seulement la force de l'esprit, mais encore celle du corps, pour se défendre, & triompher de la double foiblesse d'une femme.

Nanon sortit, transportée de colère contre l'indifférent JOSEPH, l'ame partagée

entre le desir & la rage. Elle méditoit de le poignarder, & tantôt de l'étouffer dans ses embrassemens. L'amour vainqueur lui conseilla de venger son affront. Mais tandis qu'elle rouloit dans son esprit cet affreux dessein, la mort qu'elle étoit résolue de se donner, se présenta à son imagination sous tant de formes, qu'elle ne put se déterminer sur le choix qu'elle devoit faire, soit du puits, soit d'une ficelle, soit d'une dose de mort aux rats.

Dans cette perplexité d'esprit, la Fortune voulut qu'elle se souvînt que le lit de son Maître restoit encore à faire. Elle entra donc dans la chambre, où elle trouva Mr. *Houspille* occupé à écrire. Dès qu'elle le vit, elle voulut se retirer; mais il la rappella, la prit par la main, & lui dit tant de choses tendres & obligeantes, en l'embrassant, que la Belle, dont les esprits amoureux venoient de se mettre en mouvement, & qui n'étoit pas assez capricieuse pour boudier contre son inclination par entêtement pour un seul homme, quoiqu'elle l'eût volontiers préféré à tout autre, ne voulut pas se manquer totalement à elle-même. Elle substitua donc son Maître à la place de JOSEPH, & se livra à lui sans réserve. Mais dans le même moment

ment Madame *Houspille* entra brusquement dans la chambre, & voilà l'origine de tout le vacarme dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent. Nous n'avons que faire de poursuivre plus loin ce récit, puisque le Lecteur le moins intelligent devinera assurément que le dénouement ne fut autre que le congé de *Nanon*, & la soumission de *Houspille* à une pénitence secrète qu'on lui imposa, tant pour la satisfaction, que pour témoigner sa reconnaissance envers sa femme, de la bonté qu'elle avoit pour lui; avec un vœu solennel de ne plus pécher dans ce genre; & avec promesse tacite de supporter patiemment les reproches qu'elle jugeroit à propos de lui faire, autant de fois qu'il lui en prendroit envie.





A V A N T U R E S

D E

JOSEPH ANDREWS.

L I V R E S E C O N D .



C H A P I T R E P R E M I E R .

De la Division des Parties d'un Livre.

CHAQUE Métier a ses mystères, depuis celui d'Amiral jusqu'à celui de Matelot, depuis celui de Premier-Ministre jusqu'à celui d'Auteur; & ces mystères ne sont dévoilés qu'aux yeux de ceux qui ont embrassé la profession. Parmi nous l'art de diviser un Ouvrage n'est pas, selon moi, un des secrets les moins importans. Faute d'être instruit, le Vulgaire aveugle s'imagine que

que nous nous servons de ces divisions, seulement pour employer du papier, & grossir nos Livres par une commode fréquence d'espaces blancs. Mais il se trompe. En premier lieu, ces petits intervalles entre les Chapitres font pour le Lecteur des entrepôts où il peut faire halte, & peut-être même passer la nuit: car il y a des Lecteurs si délicats, qu'ils ne peuvent voyager de suite au-delà d'un seul Chapitre. Pour les pages qu'on laisse en blanc, dans la séparation des Livres ou des Sections qui composent un Ouvrage, on peut les regarder comme ces endroits où un Voyageur séjourne quelque tems, pour se délasser & réfléchir sur ce qu'il a vu jusqu'alors dans sa route. Je prens la liberté d'offrir cette considération au Lecteur de mon Livre, parce que quelque pénétrant qu'il soit, je ne lui conseille pas de dévorer beaucoup de pages à la fois, crainte de perdre le fruit d'une infinité de réflexions curieuses & utiles. D'ailleurs l'ouverture d'un Tome, sans ces divisions, ressemble à la vue d'une mer ou d'un désert vaste & sauvage, qui fatigue les yeux & l'esprit.

En second lieu, à quoi servent, demande-t-on, les Sommaires placés à la tête
des

des Chapitres ? Je répons que c'est comme l'Ecriteau d'une hôtellerie, pour annoncer aux Passans la reception qui l'attend, s'il veut faire l'honneur d'entrer, afin que s'il ne trouve pas la chose à son goût, il passe outre. Car dans la *Biographie*, comme nous ne sommes pas, non que les autres Historiens, tenus à une suite exacte, un Chapitre ou deux (par exemple celui-ci) peuvent passer dans la foule sans être lus, & sans pourtant nuire en aucune façon à la connexion du tout. Pour moi, dans les inscriptions des Chapitres de mon Livre, loin d'imiter *Michel de Montagne*, qui vous promet une chose dans le titre, & vous en donne une autre dans le texte, j'observe une exactitude scrupuleuse, & je me garde bien de tomber dans le cas de quelques-uns de mes Confrères, qui épuisent si fort leur science pour la construction des Titres, qu'il ne leur reste rien pour le corps de l'ouvrage.

Il y a encore bien d'autres avantages pour le Lecteur dans cette façon de diviser les Livres. Mais quoiqu'ils soient très sensibles, ils ne laissent pas d'être voilés : ce sont des secrets presque impénétrables à ceux qui n'ont jamais ap-
pro-

profondi l'art merveilleux de composer des Ouvrages pour le Public. Au reste, ces divisions sont consacrées par l'Antiquité. *Homère* a divisé son grand Ouvrage en vingt-quatre Livres, peut-être en reconnaissance des obligations qu'il avoit aux vingt-quatre lettres de l'Alphabet. Il y a des Critiques qui nous assurent qu'il le publia séparément (par souscription sans doute) les faisant vendre par les rues en chants séparés. C'est donc à lui qu'on doit l'invention de publier des Livres par feuilles, soit tous les jours, soit toutes les semaines. Pour *Virgile* il nous a donné l'*Enéide* divisée en douze Livres par modestie, afin de faire voir qu'il ne prétendoit qu'à la moitié du mérite & de la gloire du Poëte Grec. Par la même raison, notre *Milton*, dans le commencement, n'alla que jusqu'à dix Chants; mais enflé d'orgueil par les louanges que ses amis lui prodiguèrent, il s'égala dans la suite au Poëte Romain. Ce n'est sans doute que pour se conformer à l'usage établi, que *Voltaire*, pour marcher sur les pas des vrais Poëtes Épiques, a partagé en dix beaux Chants son historique *Henriade*.



C H A P I T R E II.

*Etranges & fâcheuses distractions de
Mr. ADAMS.*

MONSIEUR ADAMS & JOSEPH étoient prêts à partir pour aller chacun de leur côté, quand un accident fit plus que *Houspille*, *Barnabas* & le Libraire n'avoient pu faire, pour le déterminer à s'en retourner dans sa Paroisse. Cet accident fut que les Sermons que le Ministre avoit formé le dessein de faire imprimer à *Londres*, ces Sermons, son précieux trésor & le doux objet de ses pensées & de son estime, étoient restés chez lui, & reposoient dans son cabinet. Ce qu'il avoit pris pour ces manuscrits, n'étoit autre chose que trois chemises & une paire de souliers, avec quelques autres choses, que Madame ADAMS son épouse avoit mises dans sa valise, croyant que son mari auroit dans son voyage plus besoin de linge & de hardes, que de Sermons.

Cette triste découverte fut faite par JOSEPH, qui entendant dire à Mr. ADAMS qu'il

qu'il avoit neuf volumes de ses Sermons dans sa valise, & jugeant qu'elle n'étoit pas assez grande pour les contenir, lui demanda où ils étoient. „ Ils sont-là, „ mon enfant, lui dit ADAMS, là sous „ mon linge. Mr. ADAMS venoit de tirer sa dernière chemise, & il étoit aisé de voir le fond. Assurément, Monsieur, dit JOSEPH, ils ne sont point dans votre valise. Alors ADAMS s'écria : Ah mon Dieu ! je les ai oubliés ; il faut qu'ils soient restés chez moi.

JOSEPH le voyant fort affligé de cet oubli, lui conseilla de poursuivre sa route, & lui offrit d'aller lui-même chercher les Sermons, & de les lui apporter à *Londres* dans peu de jours. „ Je „ vous suis bien obligé, mon cher enfant, lui dit ADAMS. A quoi me serviroit d'aller séjourner dans la grande Cité, puisque je n'ai pas mes discours : c'est l'objet unique de mon voyage. Non, mon fils, puisque la chose est arrivée ainsi, je veux m'en retourner avec vous dans ma Patrie, où je suis entraîné d'ailleurs par mon inclination. Ce mauvais succès m'arrive peut-être pour mon bien.” Il
 finit

finit son discours par un beau Vers de *Théocrite*, qui exprime cette sentence admirable,

Après la pluye le beau tems.

JOSEPH s'inclina très profondément en signe d'obéissance, & en même tems pour lui rendre graces de ce qu'il témoignoit tant de bonté, en voulant bien le souffrir pour compagnon de son voyage. Ils demandèrent alors leur compte, qui se trouva monter à tout ce qu'il pouvoit y avoir dans la bourse de Mr. ADAMS, à un schelling près. On sera peut-être surpris de ce qu'il avoit dequoi payer, non seulement son écot, mais encore toute la dépense de JOSEPH. Mr. ADAMS avoit emprunté une guinée d'un des domestiques du Mylord qui s'étoit arrêté-là. Ce domestique avoit été autrefois son Paroissien, & de plus Mylord ne demouroit qu'à trois milles de chez lui. D'ailleurs il avoit du crédit: il étoit si connu & si estimé, que Mr. *Pierre Ponce*, ce galant-homme dont nous avons parlé ci-dessus, lui auroit volontiers prêté de l'argent à un intérêt raisonnable, moyennant un honnête nantissement. Mr. ADAMS aiant donc payé pour lui &

& pour JOSEPH, ils partirent l'un & l'autre dans la résolution de faire le voyage d'une façon très usitée dans les provinces, quand il ne se trouve qu'un cheval entre deux amis. La méthode est en cas que les deux voyageurs partent ensemble, que le cavalier devance le piéton, & marche jusqu'au terme convenu, où il attend son compagnon. Celui-ci arrive, prend le cheval, & poursuit jusqu'à l'endroit où l'autre doit à son arrivée le monter pareillement. Nous tenons cette sage méthode de nos Aïeux, prudens économes, qui savoient que les chevaux ont des dents aussi-bien que des jambes, & qu'on ne peut se servir des unes sans employer les autres. Telle étoit la mode dans cet heureux tems, que l'Épouse d'un Membre du Parlement, au lieu d'un carosse à six chevaux, alloit faire des visites en croupe derrière son mari, & que les Appuis des Loix, les Oracles de la Jurisprudence, ne dédaignoient pas d'aller au Palais de *Westminster*, montés sur une mule & suivis d'un Écuyer à pié portant les armes de son Maître, je veux dire, d'un Clerc chargé des sacs contenant les Procédures & tous les Instrumens de la Chicane.

ADAMS, qui voulut absolument que JOSEPH commençât le voyage à cheval, étoit déjà parti: il étoit même déjà loin, & JOSEPH commençoit à avoir le pié dans l'étrier, quand le valet d'écurie lui présenta un mémoire pour la nourriture du cheval. JOSEPH dit que Mr. ADAMS avoit tout payé. Le valet s'en rapporta à son Maître, qui décida en sa faveur; & à vrai dire, il décida avec justice; car c'étoit une nouvelle preuve des distractions de Mr. ADAMS. Ce défaut ne lui venoit d'aucune foiblesse d'esprit, mais de la prodigieuse multiplicité d'idées dont le sien étoit sans cesse rempli.

JOSEPH se trouva dans un extrême embarras; la somme qu'on exigeoit étoit de douze schellings; car Mr. ADAMS qui avoit emprunté ce mauvais cheval de son Clerc, avoit donné ordre en arrivant dans l'auberge d'en avoir grand soin, & de le traiter comme le plus beau cheval d'Angleterre. Des douze schellings qu'il falloit payer, JOSEPH n'en possédoit que la vingt-quatrième partie, Mr. ADAMS aiant partagé ce qui lui restoit avec son pupille, après avoir payé l'hôte. Le bon-homme *Houfpille* lui auroit fait crédit assez volontiers, & sa femme y auroit consenti (car la

la beauté de JOSEPH étoit si ravissante que le cœur même de cette *Alecto* en avoit ressenti les effets.) Mais JOSEPH par malheur, en montrant le fond de ses poches, fit voir en même tems la petite médaille d'or dont nous avons parlé. Cette vue changea tout à coup les dispositions de Madame *Houspille*, qui dit qu'elle ne concevoit pas qu'un homme pût dire qu'il manquoit d'argent, tandis qu'il avoit de l'or. JOSEPH répondit qu'il étoit trop attaché à cette pièce pour s'en défaire, quand même on lui offriroit en échange les plus grandes richesses. „ Si „ je mourais de faim, dit-il, ou s'il fal- „ loit me racheter des mains des *Corfai- „ res*, je ne voudrois pas me défaisir de „ cette pièce précieuse. Oh, repartit „ Madame *Houspille*, vous l'avez eue sans „ doute de quelque coquine, de quelque „ malheureuse; car si elle venoit d'une „ honnête femme, vous n'en feriez pas „ si amoureux. Mon mari est un sot, a- „ jouta-t-elle, s'il vous laisse amener vo- „ tre cheval sans payer. Non, non, s'é- „ cria *Houspille*, je ne saurois laisser aller „ la bête, qu'on ne me paye ce qu'elle a „ mangé.” Cette résolution fut fort ap- plaudie par un Robin qui se trouvoit dans
la

la cour, & qui dit à Mr. *Houfpille* qu'il pouvoit la retenir fans crainte des suites.

Puisque nous ne pouvons tirer JOSEPH de l'hôtellerie, allons sur les pas d'ADAMS, & voyons-le marcher légèrement avec une étonnante sérénité d'ame, s'occupant à faire un docte commentaire sur un passage d'*Eschyle*, qui ne lui permit pas de penser une seule fois à son compagnon, dans l'espace de trois milles de chemin. A la fin cependant il se réveilla sur le haut d'une colline, & regardant derrière lui, il fut un peu surpris de ne point voir JOSEPH. Il ne pouvoit se figurer qu'aucun accident lui fût arrivé, l'ayant laissé en bonne fanté, prêt à monter à cheval. Le chemin étoit trop droit pour qu'il lui eût été possible de s'égarer; ainsi le seul empêchement qui se présenta à son esprit, fut qu'ayant rencontré quelqu'un de ses amis, il s'étoit amusé avec lui.

Dans cette pensée, il continua de marcher, mais plus lentement, ne doutant point que JOSEPH ne le rejoignît en peu de tems. Autre distraction du bon Ministre. Etant arrivé à un borbier profond qui traversoit tout le chemin, il ne
vit

vit d'autre moyen de le passer qu'à gué. Il s'y résolut, & l'eau lui alla jusqu'à la ceinture. Mais lorsqu'il l'eut franchi de cette manière, il apperçut un petit sentier à côté du chemin, qui lui eût fait éviter aisément le borbier, s'il eût pris la peine de regarder à travers les buissons.

Cependant il commençoit à s'inquiéter du retardement de JOSEPH, & à avoir peur de quelque accident réel. Mais comme il étoit résolu, après avoir attendu encore un peu, d'aller le chercher, il souhaitoit trouver un cabaret sur le chemin, pour s'y rafraîchir & y secher ses habits. N'en voyant point, faute de porter la vue à quarante pas, il s'assit sur une motte de terre, & tira son *Eschyle* de sa poche.

Sur ces entrefaites, un Payfan venant à passer, notre Ministre lui demanda où il y avoit un cabaret. Le Rustre qui en fortoit, & qui voyoit encore l'Enseigne, étant d'un caractère brutal, & s'imaginant peut-être qu'on vouloit le railler, lui répondit grossièrement de suivre son nez, ou d'aller au diable. ADAMS se trouvant choqué de la réponse, lui dit qu'il étoit un insolent; sur quoi le Payfan se tourna vers lui d'un air menaçant. Mais voyant ADAMS la main levée & le poing

fermé, il jugea à propos de continuer son chemin.

Un Cavalier qui passa un moment après, & à qui il fit la même question, lui répondit: „ Il y en a un, mon ami, „ à une portée de fusil de ce côté-là, en „ le lui montrant du doigt, vous pou- „ vez le voir d'ici. Oui en vérité, s'écria „ A D A M S : Ah ! Monsieur, que je vous „ fois obligé ! ” En achevant ces mots il se hâta d'y arriver.



C H A P I T R E III.

*Critique & Eloge de la même Personne.
Questions que Mr. A D A M S fait
au Cabaretier.*

IL avoit eu à peine le tems de s'asseoir, lorsque deux hommes arrivèrent, attachèrent leurs chevaux, & entrèrent, en disant qu'on étoit menacé d'un orage, & qu'ils venoient pour se mettre à l'abri. Ensuite ils passèrent dans une chambre à côté de la cuisine, sans prendre garde à Mr. A D A M S. Un de ces nouveaux-venus demanda à l'autre, s'il avoit jamais vu une aventure aussi risible. L'autre

tre lui répondit, qu'il ne croyoit pas que l'hôte fût en droit de retenir le cheval pour la dépense. Je puis vous assurer qu'il a ce droit, repliqua le premier; c'est une cause que j'ai vu juger moi-même.

Tout distrait qu'étoit Mr. ADAMS, il avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre les choses dont on parloit. Il soupçonna avec raison que c'étoit de son cheval qu'il s'agissoit, parce qu'il se souvint dans le moment qu'il n'avoit point payé *Houfpille* pour la dépense de l'écurie. Ces soupçons furent confirmés par les nouveaux-venus. Le pauvre Vicaire prit donc la résolution de s'en retourner à l'hôtellerie d'où il étoit parti, quoiqu'il ne fût pas, non plus que JOSEPH, en état de lever la difficulté. Cependant il falloit attendre que l'orage fût passé.

Les trois Voyageurs se mirent à raisonner ensemble, & ADAMS qui avoit remarqué un château en chemin, demanda à qui il étoit. L'un des Cavaliers n'eut pas plutôt prononcé le nom du Seigneur, que son compagnon se mit à déclamer contre lui dans les termes les plus injurieux. A ces invectives il joignit le récit de plusieurs faits particuliers. „ Il n'a d'égard „ pour personne, dit-il. Si sa chasse le

„ conduit au travers d'un champ de fro-
 „ ment, le Payfan à qui il appartient a
 „ beau le supplier d'avoir pitié de lui, il
 „ ne répond à ce misérable, que par quel-
 „ ques coups de fouet, & poursuit son
 „ chemin en foulant l'espérance du pauvre
 „ Laboureur aux piés de ses chevaux. Il est
 „ tiran en tout. Si quelque Payfan a un fusil
 „ chez lui, il ne manque jamais de lui susci-
 „ ter quelque chicane pour le lui ôter; & de
 „ plus, ajouta-t-il, cet homme est si dur à
 „ ses domestiques, que jamais aucun n'a pu
 „ achever l'année chez lui. Dans sa charge
 „ de Juge de paix il est injuste & partial,
 „ au point de condamner ou d'absoudre
 „ selon son caprice, sans égard à la vérité
 „ ni à la justice. Pour moi, j'aimerois mieux
 „ paroître en accusé devant tout autre, que
 „ de venir complaignant devant lui. Si j'a-
 „ vois du bien dans son voisinage, je le
 „ vendrois à tout prix plutôt que d'avoir
 „ un tel voisin." ADAMS répondit, en bran-
 „ lant la tête, qu'il étoit horrible qu'on permît
 „ à des gens d'un pareil caractère de se mo-
 „ quer des Loix, à la faveur de leur richesse.

Celui qui venoit de lancer tant d'invectives contre ce Gentilhomme étant parti, l'autre qui l'avoit nommé au commencement de la conversation, pour satisfai-

re

re la curiosité de Mr. ADAMS, lui dit que la personne qui venoit de parler, étoit prévenue contre le Gentilhomme.

„ Il est vrai, lui dit-il, qu'il peut avoir
 „ quelquefois poursuivi son gibier au tra-
 „ vers de quelque champ de blé; mais
 „ quand cela lui arrive, il le paye bien à
 „ celui qui se trouve lèzé. Bien loin d'ôter
 „ mal à propos le fusil à son voisin, il en
 „ souffre chez bien des gens, qui ne sont
 „ nullement qualifiés pour en avoir, & qui
 „ non contents de les garder simplement,
 „ s'en servent pour tuer le gibier sur ses
 „ terres. Il est si bon Maître que plu-
 „ sieurs de ses domestiques ont blanchi
 „ à son service. C'est le Juge de paix le
 „ plus juste & le plus intègre qu'il y ait
 „ dans tout le Royaume. On vient mê-
 „ me à lui de bien loin, pour lui faire
 „ décider des cas difficiles, qu'il résout
 „ avec une équité & une droiture qui le
 „ font révéler de tout le monde.” Il a-
 „ jouta qu'il étoit persuadé que bien des per-
 „ sonnes achetoient volontiers du bien pro-
 „ che de sa terre, plus cher que dans le
 „ voisinage de bien des Seigneurs du pays.
 „ Il venoit d'achever son panégyrique,
 „ quand son compagnon rentra, pour lui
 „ dire que l'orage étoit passé. Aussi-tôt

ils remontèrent à cheval , & partirent.

ADAMS, inquiet sur la différence des deux portraits qu'on venoit de lui faire de la même personne, demanda à l'hôte s'il connoissoit ce Gentilhomme, s'imaginant qu'il avoit mal entendu, & que c'étoient peut-être deux hommes différens, dont on venoit de parler : „ Non ,

„ non, lui dit le Cabaretier, qui ne man-

„ quoit pas de bon-sens ; je le connois

„ très bien, & ceux aussi qui viennent de

„ vous entretenir de lui. Pour ce qui

„ est de fouler les grains aux piés de ses

„ chevaux, cela ne se peut, car il ne

„ monte jamais à cheval. D'ailleurs

„ je n'ai jamais entendu dire qu'il l'eût

„ fait ; & à l'égard du dédommagement,

„ il n'est pas assez libéral pour cela. De

„ dire qu'il ôte le fusil à ses voisins, s'il

„ l'a fait, cela n'est jamais venu à ma

„ connoissance ; mais de souffrir qu'on tue

„ son gibier, il n'a garde ; & je ne dou-

„ te point qu'il n'en coutât cher à celui

„ qui seroit assez hardi pour l'offenser

„ par un endroit si délicat. Un de ces

„ Messieurs vous a dit qu'il est le plus

„ mauvais Maître du monde, l'autre qu'il

„ est le meilleur : je connois tous ses do-

„ mestiques, je n'en ai jamais entendu au-

„ cun

„ cun ni s'en plaindre ni s'en louer.
 „ Fort bien, fort bien, dit A D A M S ; mais
 „ dites-moi un peu comment se comporte-
 „ t-il en qualité de Juge de paix ? Par ma
 „ foi, repliqua le Cabaretier, j'aurois de
 „ la peine à vous le dire, je ne fai même
 „ s'il l'est. Il a autrefois décidé un cas entre
 „ ces deux Messieurs qui viennent de par-
 „ tir, & il le décida selon le bon droit,
 „ à ce que tout le monde dit alors. En
 „ faveur duquel des deux le décida-t-il,
 „ demanda A D A M S ? La belle question,
 „ s'écria l'Hôte, après ce que vous venez
 „ de leur entendre dire de son caractère ! Je
 „ les écoutois, & je favois bien qu'ils men-
 „ toient tous deux ; mais ce n'est pas à
 „ moi à contredire ceux qui boivent chez
 „ moi.

„ Dieu nous préserve, dit A D A M S ,
 „ de voir le monde arriver à ce point de
 „ méchanceté, que de déchirer la répu-
 „ tation d'autrui par rapport à un vil in-
 „ térêt, ou, qui pis est, par quelque res-
 „ sentiment souvent mal fondé. Je crois
 „ plutôt que nous nous sommes trompés,
 „ & que c'est de deux hommes différens
 „ qu'ils ont parlé ; car il y a bien des châ-
 „ teaux sur le chemin. Quoi donc, mon
 „ ami, interrompit le Cabaretier, est-ce

„ que vous voulez me faire croire que
 „ vous ne mentez jamais? Non pas par
 „ malice au moins, répondit A D A M S,
 „ ni pour nuire à la réputation de qui que
 „ ce soit. C'est-à-dire, que vous ne men-
 „ tez pas, repartit l'autre, à dessein de
 „ faire pendre un homme ou de le rui-
 „ ner; mais il est permis pour l'amour
 „ de nous-mêmes de parler mieux de nos
 „ amis, que de ceux que nous n'aimons
 „ point. Pour l'amour de vous-même,
 „ dit A D A M S, vous devez toujours dire
 „ l'exacte vérité; parce qu'en faisant le
 „ contraire, vous nuisez à la partie la
 „ plus noble de vous-même, je veux di-
 „ re à votre ame, qui est immortelle.
 „ L'homme doit-il être assez insensé pour
 „ la risquer en vue d'un vil intérêt mon-
 „ dain, qui n'est que de la boue? Car
 „ qu'est-ce que les biens de ce Monde,
 „ en comparaison des biens infinis qui
 „ nous sont réservés dans l'Eternité? ”

L'Hôte le regarda en souriant, prit un
 verre de bière, & but à la santé de l'E-
 ternité, ajoutant que quant à lui il tenoit
 pour le Temps. „ Comment, reprit A-
 „ D A M S, ne croyez-vous pas qu'il y a
 „ un autre Monde? Je le crois, répon-
 „ dit l'Hôte, je ne suis point athée. Et

„ VOUS.

„ vous croyez de plus que votre ame est
 „ immortelle, dit A D A M S ? Dieu me gar-
 „ de d'en douter, repliqua l'autre. Et
 „ le Paradis, & l'Enfer, dit le Minis-
 „ tre ? Oh, repartit le Cabaretier, ces
 „ choses ne doivent point être nommées
 „ hors de l'Eglise, c'est-là seulement qu'on
 „ y doit penser. Mais à quoi bon aller
 „ à l'Eglise, dit le Vicaire, si tout ce
 „ que vous y aprenez n'a aucune influen-
 „ ce sur votre conduite ? Je vais à l'Egli-
 „ se, répondit l'Hôte, pour dire mes priè-
 „ res, & me comporter pieusement.
 „ Et ne crois-tu rien de ce qu'on y
 „ dit ? J'en crois la plupart des cho-
 „ ses, Monsieur, répondit le Cabaretier.
 „ Et ne trembles-tu point, repartit le
 „ Ministre zélé, quand tu penses à une
 „ punition éternelle ? Pour ce qui est de
 „ cela, repliqua l'Hôte, je n'y ai jamais
 „ pensé un moment de ma vie. A quoi
 „ bon nous embarasser des choses qui sont
 „ si loin de nous ? Notre cruche est vui-
 „ de, je vai la remplir.”

Pendant qu'il descendoit à la cave, un
 carosse public s'arrêta à la porte. Le co-
 cher étant entré dans la maison, la Maî-
 tresse lui demanda quel monde il avoit
 dans sa voiture. „ Un tas de bégueules,

„ répondit-il, que j'ai envie de verser
 „ dans le premier borbier que je trou-
 „ verai. Vous ne les engagerez pas à
 „ boire un coup, je vous en donne ma
 „ parole. ADAMS lui demanda, s'il n'a-
 „ voit pas vu un jeune-homme à cheval.
 „ Oui, dit le cocher: une Demoiselle,
 „ qui est dans mon carosse, l'a dégagé
 „ lui & son cheval: sans l'orage il seroit
 „ déjà ici. Que le Seigneur le lui rende
 „ au centuple, repartit ADAMS.” Il
 s'avança en même tems vers le carosse,
 pour voir cette charitable personne. Mais
 quelle fut sa surprise, quand il reconnut
 Mademoiselle *Slipslop*. Celle de la De-
 moiselle fut bien moindre, parce que JO-
 SEPH lui avoit dit que Mr. ADAMS étoit
 en chemin & avoit pris les devans. Les
 politesses de part & d'autre étant finies, Ma-
 demoiselle *Slipslop* gronda l'hôtesse, pour ne
 lui avoir pas avoué d'abord que Mr. ADAMS
 étoit chez elle; mais elle avoit deman-
 dé un' Ecclésiastique, & la bonne femme
 avoit pris le Vicaire pour quelque Mar-
 chand Forain; d'autant plus qu'il y avoit
 une Foire près de-là, & qu'il étoit vêtu
 d'un surtout très large, de couleur grise,
 garni de boutons noirs, avec une courte
 perruque jadis brune, & que son chapeau
 n'a-

n'avoit plus que la moitié des bords, le reste étant rongé par le tems : *Tempus edax rerum.*

JOSEPH vint le joindre à la fin, & Mademoiselle *Slipslop* voulut absolument qu'il cédât le cheval au Vicaire, pour monter dans la voiture: mais il répondit qu'il étoit fort en état d'aller à cheval, & que d'ailleurs il favoit trop son devoir pour aller en carosse, pendant qu'une chetive monture porteroit sa Révérence. Mademoiselle *Slipslop* l'auroit emporté à la fin, si un Dame du carosse n'avoit terminé la dispute, en déclarant hautement qu'elle ne souffriroit pas un garçon de livrée dans la même voiture avec elle. Ainsi Mr. ADAMS fut obligé d'y prendre place, & JOSEPH continua sa route comme il l'avoit commencée.

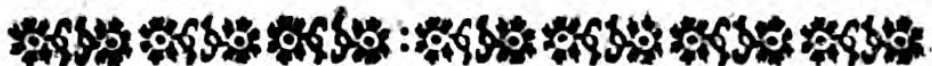
Le carosse étoit à peine en mouvement, que Mademoiselle *Slipslop* dit, en s'adressant au Ministre: „ Ah! Mr. A-
 „ DAMS, que de changement chez nous
 „ depuis la mort du Chevalier!” Oui,
 „ répondit ADAMS; je m'en suis bien
 „ douté, par quelques mots que JOSEPH
 „ a laissé échapper dans les entretiens que
 „ j'ai eus avec lui. Ah! dit-elle, qui
 „ l'auroit cru? Mais plus on est dans

„ le monde , & plus on voit arriver
 „ de choses. Que dans un petit nom-
 „ bre de lustres que j'ai parcourus, mes
 „ yeux ont vu de positions diverses dans
 „ la vie humaine, & de *réviviscitudes* ! Je
 „ suis faite aux *mutabilités* de la fortu-
 „ ne. Enfin, JOSEPH donc vous a don-
 „ né à entendre..... Pour ce qu'il m'a
 „ dit, répondit le Ministre, c'est autant
 „ d'enséveli; car avant que de me dire le
 „ moindre mot sur ces choses, il m'a fait
 „ promettre le secret. Je suis très mor-
 „ tifié d'entendre que Madame se condui-
 „ se si mal; je l'avois toujours crue bon-
 „ ne chrétienne, & je ne l'aurois jamais
 „ soupçonnée d'avoir de mauvais des-
 „ feins, sur-tout à l'égard d'un garçon son
 „ propre domestique. Ces choses-là ne
 „ sont pas des secrets pour moi, dit *Slip-*
 „ *slop*, & ne le seront même pour per-
 „ sonne dans quelque tems d'ici; car de-
 „ puis que ce garçon est parti, elle est
 „ comme une extravagante. Je la plains
 „ de tout mon cœur, répondit ADAMS.
 „ Dans le fond c'est une bonne Dame. Il
 „ est vrai que je l'ai souhaitée plus assidue
 „ à l'Office, cependant elle a fait beau-
 „ coup de bien dans la Paroisse. Ah!
 „ Mr. ADAMS, Mr. ADAMS, s'écria
 „ *Slip-*

„ *Slipslop*, on ne voit pas tout. Bien des
 „ choses ont été données sans ses ordres ;
 „ je vous ai entendu dire en chaire, qu'il
 „ ne faut jamais se vanter ; cependant je ne
 „ puis m'empêcher de dire, que si elle
 „ avoit tenu ses clés, les Pauvres se se-
 „ roient passés de bien des cordiaux que
 „ je leur ai donnés. Pour mon défunt
 „ Maître, c'étoit un très honnête-hom-
 „ me, un Seigneur tout rempli de bien-
 „ faisance, & dont le cœur étoit des plus
 „ munifiques, & des plus sensibles aux in-
 „ digences de son prochain. Il auroit fait
 „ un bien infini, si on lui avoit laissé la
 „ liberté de suivre son inclination ; mais
 „ il aimoit la tranquillité *apathique*. Que
 „ Dieu veuille avoir son ame ; je suis sûre
 „ qu'il est au Ciel, où il jouit d'un repos
 „ que certaines gens l'empêchoient de
 „ goûter ici-bas." Mr. ADAMS lui ré-
 „ pondit, qu'à moins que sa mémoire ne le
 „ trahît, elle avoit autrefois été d'un autre
 „ sentiment, puisqu'il croyoit l'avoir sou-
 „ vent entendue louer sa Maîtresse & blâmer
 „ son Maître. Je ne fais pas, repliqua-t-el-
 „ le, ce que j'ai pu penser autrefois ; mais
 „ à présent je fais bien que les choses sont
 „ telles que je viens de vous dire. Le mon-
 „ de verra bientôt qui s'est trompé. Pour

moi, je dis que rien n'est plus étonnant, que de voir certaines personnes assez hardies pour regarder le monde en face.

Elle & Mr. ADAMS continuèrent à s'entretenir de la sorte, jusqu'à ce que le carosse fût arrivé vis-à-vis un château situé à côté du grand-chemin. Une des Dames l'ayant remarqué, s'écria: „ Voi-
 „ là la demeure de l'infortunée *Léonore*,
 „ si l'on peut avec justice appeler infor-
 „ tunée une fille réellement coupable, &
 „ qui s'est attiré son malheur par la faute.”
 Ces mots furent plus que suffisans pour exciter la curiosité de Mr. ADAMS & de tous les autres, qui se joignirent à lui pour prier la Dame de leur conter l'histoire de cette *Léonore*. La Dame, qui étoit très polie, ne se fit point prier; mais leur ayant dit qu'elle souhaitoit que le plaisir de la narration se trouvât assez grand pour les récompenser de leur attention, elle commença ainsi son récit.



C H A P I T R E IV.

Histoire de LEONORE, ou la Coquette malheureuse.

Leonore est Demoiselle. Son père a du bien. Elle est grande & bien faite; & son air vif & spirituel répand un agrément sur toute sa personne. Cet air plaît davantage, comme vous savez, qu'une parfaite beauté peu animée; & ces personnes allument plus souvent des passions dangereuses, que celles qui sont régulièrement belles. Elle demouroit avec une tante, dans une petite ville du Nord d'Angleterre. Comme elle aimoit les plaisirs à l'excès, il ne se donnoit jamais de bal qu'elle ne s'y trouvât, & il n'y avoit point d'assemblée où elle ne parût: ce qui lui donnoit souvent occasion de satisfaire sa vanité, en jouissant des préférences que les hommes lui prodiguoient, au préjudice de toutes les autres femmes.

Parmi ceux qui lui adressèrent sérieusement leurs vœux, le jeune *Horace* se distingua si avantageusement de tous ses rivaux, qu'il eut lieu de se flater de son approbation.

bation. Si elle dançoit avec lui, on voyoit la joie briller dans ses yeux. A la promenade, si *Horace* étoit à ses côtés, elle ne se lassoit point de marcher. Enfin elle fit semblant d'ignorer à quoi les démarches des autres tendoient, tandis qu'elle écou-
toit *Horace* avec tant d'attention, que quel-
quefois elle sourioit à des propos où elle
n'auroit dû rien comprendre.

Ici Mr. ADAMS interrompit la Dame, en
lui disant: „ Je vous prie, Madame, dites-
„ nous qui étoit cet *Horace*. ” C'étoit un
Gentilhomme, répondit-elle, que ses parens
avoient destiné à la Robe, & il y avoit dé-
jà quelques années qu'il faisoit profession
de la Jurisprudence, en qualité d'Avocat.
Sa figure étoit des plus gracieuses, & son
air noble le distinguoit de tous ses pareils:
son air étoit grave sans être sévère, &
son esprit amusant mais un peu causti-
que. C'étoit son seul défaut, qu'il négli-
geoit de corriger. Il aimoit *Léonore* avec
une passion si respectueuse, qu'il fut le der-
nier à s'appercevoir du progrès qu'il a-
voit fait sur le cœur de sa Maîtresse. Tou-
te la ville les avoit mariés, avant qu'il
prît assez de confiance dans les marques
de bienveillance qu'il recevoit de *Léonore*,
pour lui faire une déclaration précise: sa
maxime

maxime étoit qu'on ne doit jamais parler sérieusement d'amour à une femme, qu'on n'ait fait assez de progrès sur son cœur, pour l'engager à souhaiter d'en venir à un éclaircissement.

Mais quelque modeste que soit un Amant, dont les craintes augmentent le prix de la moindre faveur qu'on fait à ses rivaux, & en même tems diminuent celles qu'il reçoit lui-même, la passion d'*Horace* ne pouvoit l'aveugler jusqu'à lui ôter l'espérance de réussir: car le penchant que *Léonore* avoit pour lui, étoit devenu aussi visible que son ardeur pour elle.

„ Jamais je n'ai vu (dit la Précieuse, qui
 „ avoit refusé à JOSEPH la permission
 „ d'entrer dans le carrosse) aucune de ces
 „ effrontées créatures venir à bonne fin;
 „ & rien ne peut me surprendre dans la
 „ suite de cette histoire.”

La Dame reprit le fil de son récit sans lui répondre. Un jour on étoit à la promenade en grande compagnie, & la conversation commençoit à s'animer, quand *Horace*, s'approchant de *Léonore*, lui dit à l'oreille, qu'il la prioit de se détacher de la compagnie pour quelques momens, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire de la dernière importance. „ La croyez-

„ VOUS.

„ vous d'une si grande importance, re-
 „ partit-elle en souriant ? J'espère, Ma-
 „ dame, lui répondit-il, que vous aurez
 „ la bonté de la croire de conséquence,
 „ puisque tout le bonheur de ma vie dé-
 „ pend de l'évènement.”

Léonore, qui devina facilement de quoi il vouloit l'entretenir, fit ses efforts pour remettre l'entretien à un autre jour ; mais *Horace*, qui s'étoit trop avancé pour ne pas profiter d'une démarche qui lui avoit abrégé la moitié du chemin, ne voulut aucune défaite, & la mena dans une allée médiocrement éloignée, où il y avoit peu de monde. *Horace* alors prit la main de *Léonore*, en la regardant tendrement ; & après un profond soupir, il lui dit d'une voix entrecoupée. „ Ah ! *Léonore*, faut-
 „ il que je vous explique sur quoi je fonde
 „ de toute ma félicité ? Se peut-il que
 „ quelque chose en vous mette un obsta-
 „ cle à mon bonheur, & que je ne puisse
 „ vivre si vous êtes obstinée à le garder ?
 „ Qu'est-ce que cette chose, demanda
 „ *Léonore* ? Vous devez être fort surpris-
 „ se, répondit-il, de ce que je trouve
 „ quelque chose en vous qui me déplaît.
 „ Cependant vous pouvez le deviner,
 „ puisque si les richesses du Monde entier
 „ étoient

„ étoient à moi , je les sacrifierois toutes
 „ pour vous l’ôter. Oui , il faut vous
 „ en défaire , afin de donner tout le res-
 „ te. *Léonore* peut-elle ignorer encore
 „ ce que c’est , ou ne veut-elle point
 „ m’entendre ? Faut-il m’expliquer plus
 „ clairement ? Hé bien , Madame , c’est
 „ c’est votre nom. En le quitant ,
 „ pour vous donner à moi , vous me
 „ rendrez le plus heureux de tous les
 „ hommes : mais si ce nom vous est trop
 „ cher pour le changer , ou si le mien
 „ vous paroît indigne de cet échange , je
 „ suis le plus infortuné de tous les hu-
 „ mains.” *Léonore* , qui l’écoutoit avec
 une émotion peinte sur son visage (tant
 sa rougeur la trahissoit) lui dit d’un ton
 qu’elle s’efforçoit de faire passer pour un
 ton de colère , que si elle avoit pu soup-
 çonner une pareille déclaration , elle se
 feroit bien gardée de s’éloigner de la
 compagnie. „ Vous m’avez tant surpri-
 „ se , ajouta-t-elle , & je suis si fort ef-
 „ frayée , que je vous prie de me recon-
 „ duire à l’endroit où nous devons re-
 „ trouver les autres. ” *Horace* , pres-
 qu’aussi tremblant qu’elle , obéit sans lui
 repliquer.

„ Quel imbécille , s’écria *Slipslop* ! Le
 „ pauvre

„ pauvre enfant ne connoissoit guères notre siècle. En vérité, Mademoiselle, dit ADAMS, je crois que vous avez raison. Pour moi, si j'avois été à sa place, j'aurois su à quoi m'en tenir, avant que de la ramener rejoindre la compagnie, aiant tant fait que de la tirer à l'écart." La Précieuse pria la Dame d'abrèger tous ces discours, qui selon elle bleissoient un peu la pudeur.

Hé bien, lui dit la Dame, je vai rendre mon récit le plus laconique que je pourrai. Après cette scène, *Horace & Léonore* se mirent ensemble sur ce qu'on appelle le bon pié. Le contrat étoit écrit, & les affaires réglées. Enfin il ne manquoit plus que la dernière cérémonie, pour mettre *Horace* au comble de ses vœux. Le jour étoit pris pour leurs nocces au bout d'environ quinze jours. Dans cet intervalle, l'Assemblée de la Province pour la Basse-Justice se tenoit dans une petite Ville, à vingt milles de celle où *Léonore* faisoit sa demeure. C'est la coutume des jeunes Avocats de se trouver à ces Assemblées, non par intérêt, mais pour se perfectionner dans la Jurisprudence, & quelquefois afin d'essayer leurs talens pour le Bareau. Ordinaire-

nairement le plus ancien Juge de paix, qui est Président né de ces sortes d'Assemblées, fait une espèce de Discours sur quelques-uns des Actes du Parlement, par manière d'instruction.

„ Vous vous trompez un peu, dit A-
 „ DAMS, & si vous voulez bien me le
 „ permettre, je vous remettrai dans le
 „ bon chemin. Je me suis trouvé à quel-
 „ qu'une de ces Assemblées, qui se font
 „ tous les trois mois, & qu'on appelle
 „ *Sessions*; & j'y ai remarqué qu'au-lieu
 „ que selon ce que vous venez de dire,
 „ les Juges instruisent les Avocats, ce
 „ sont réellement les Avocats qui instrui-
 „ sent les Juges.” Cela ne fait rien à no-
 tre histoire, reprit la Dame. *Horace* qui
 vouloit faire fortune dans sa profession, se
 rendit à cette Assemblée, afin de ne rien
 négliger de ce qu'il croyoit nécessaire à
 son avancement, dans la douce espéran-
 ce de placer avec le tems sa chère *Léono-*
re dans un rang digne d'elle.

L'après-midi du jour même qu'il par-
 tit, *Léonore* étant à sa fenêtre vit passer un
 carosse à six chevaux, qu'elle dit à une de
 ses amies, nommée *Flore*, être l'équipa-
 ge le plus leste & le plus magnifique
 qu'elle eût encore vu, ajoutant ces pa-
 roles

roles dignes de remarque: Ah! ma chère *Flore*, je suis amoureuse de cet équipage. Son amie ne fit pas attention dans le moment à cette faillie, mais l'évènement la rappella à son souvenir.

Le même soir il y eut bal. *Léonore* s'y rendit, mais dans l'intention de faire un sacrifice à son cher *Horace*, en se privant du plaisir de la danse, ne pouvant le partager avec lui. Que les Femmes n'ont-elles autant de fermeté pour garder les résolutions qu'elles font, qu'elles ont de courage pour les faire! Le Maître du carrosse vint au bal; ses habits étoient sur le ton de son équipage; tous les yeux furent pour lui; les Petits-Maîtres de la Province se virent éclipsés dès qu'il mit le pié dans la salle.

„ Madame , interrompit ADAMS,
 „ peut-on, sans être importun, vous de
 „ mander comment il étoit habillé? ”

A ce qu'on dit, répondit la Dame, il portoit un habit de velours cizelé, couleur de canelle, brodé en or, & doublé d'un fatin couleur de rose; sa veste étoit de drap d'argent, brodé aussi en or. Je ne puis vous détailler son ajustement, mais je sai qu'il étoit à la *Françoise*; car *Bel-lairmine* (c'étoit son nom) ne faisoit que d'arriver de *Paris*. Cette

Cette figure brillante n'attira pas plus l'attention de toutes les Femmes du bal, que *Léonore* n'attira la sienne. Dès qu'il eut jetté les yeux sur elle, il devint immobile, & seroit resté tel, si sa politesse ne l'avoit rappelé à lui-même. Cependant il n'avoit que trop fait, pour convaincre toute l'assemblée de sa passion naissante. Ce qui fit que chaque Dame se mit en devoir d'accepter les politesses de leurs anciens Amans; parce qu'elles voyoient qu'il n'y avoit rien à espérer pour elles du côté de *Bellairmine*, quoiqu'elles fissent tout ce qu'elles pussent pour empêcher qu'il ne s'attachât à *Léonore*. „ *Léonore* ne dansera pas ce soir, disoient-elles, son Amant n'est pas ici. N'est-il pas vrai, Mademoiselle, ajouta quelqu'un, ne en lui adressant la parole à elle-même, que nous serons privés du plaisir de vous voir danser? ” Elles portèrent enfin leur malice si loin, que de lui envoyer un homme qu'elle haïssoit, pour la prendre, afin que lui aiant refusé de danser, elle se mît dans la nécessité de refuser aussi *Bellairmine*; mais tous leurs projets furent inutiles.

Léonore jouit du plaisir de s'être attiré l'admiration de l'Etranger, & l'envie de toutes

toutes les autres Femmes. Quel triomphe pour elle ! Son cœur bondissoit de joie & de satisfaction à tel point, que sa tête se ressentit de son agitation jusqu'aux convulsions. Elle fit mine de vouloir parler à quelques personnes de sa connoissance, sans cependant leur dire un seul mot ; car ne pouvant ouvrir son cœur à qui que ce fût, en parlant de sa gloire, elle ne pouvoit se résoudre à se priver un instant de sa douce contemplation. Elle n'avoit jamais ressenti un bonheur si touchant : elle avoit souvent jouï des peines d'une seule femme ; mais de se voir l'objet de l'envie & des malédictions de toute une assemblée, étoit un comble de délices réservé pour cet heureux moment. Cette situation trop heureuse troubla son jugement, & lui fit faire mille sottises. Elle rioit, soupiroit, & rougissoit alternativement, sans sujet & sans précaution. Pour trancher le mot, son maintien étoit digne de l'égarément de son imagination, qui lui inspiroit le desir de se montrer insensible aux hommages de l'Etranger, mais en même tems de triompher de toutes les Dames en général qui étoient présentes, & de chacune d'elles en particulier.

Telle

Telle étoit la situation de son esprit, quand *Bellairmine*, qui venoit de s'instruire sur sa naissance, s'avança vers elle, & en la saluant respectueusement, lui demanda s'il pouvoit se flater qu'elle lui accorderoit l'honneur de danser une minute avec elle; ce que *Léonore* lui accorda sans hésiter. Elle continua à danser avec lui toute la nuit, & à goûter la plus parfaite félicité dont son ame fût capable.

A ces mots ADAMS fit un long gémissement; ce qui effraya toutes les Dames, & leur fit demander s'il se trouvoit mal. Il leur répondit, qu'il ne faisoit que gémir sur la folie de *Léonore*. Le bal finit vers les six heures du matin, continua la Dame. *Léonore* se mit au lit: mais le sommeil ne l'y suivit point, ou si elle s'affoupi, ce ne fut que pour rêver bals, équipages, & parties de plaisir, dont *Bellairmine* l'avoit entretenue pendant la nuit.

L'après-midi il lui rendit une visite dans son adorable équipage. Il étoit charmé d'elle, & s'étant informé du bien de son père, qui lui convenoit fort; car malgré la figure distinguée qu'il faisoit, il s'en falloit beaucoup qu'il ne ressemblât à *Crésus* ou à *Attale* du côté des richesses,

„ *Attale!* dit ADAMS en l'interrompant:

Tome I.

H

„ hé!

„ hé ! par quel hazard ce nom-là vous est-il connu ? ” La Dame ne répondit qu'en souriant, & continua. Il en fut si content, dit-elle, qu'il forma la résolution de la demander en mariage. Il s'adressa à elle-même, pour en obtenir la permission, d'une façon si pressante & si passionnée, qu'il réussit assez pour se faire dire, que s'il obtenoit le consentement de son père, il n'auroit plus d'obstacles à vaincre. C'étoit se donner à lui, à ce qu'elle croyoit ; car elle ne douta aucunement que son père ne se laissât attendrir en faveur du brillant équipage.

Ainsi, ce qu'*Horace* avoit eu tant de peine à gagner par une suite de larmes, de prières, & de soumissions, *Bellairmine*, Petit-Maître amphibie, moitié *François*, moitié *Anglois*, avec sa galanterie & son étourderie l'emporta dans un instant. Ce que la modestie avoit eu de la peine à élever dans l'espace d'un an, l'imprudence le détruisit de fond en comble en moins de vingt-quatre heures. Ici *ADAMS* réitéra ses gémissemens ; mais les Dames qui commençoient à le connoître, n'y prirent pas garde.

Depuis l'ouverture de l'assemblée de la veille, jusqu'à la fin de la visite de *Bellairmi-*

lairmine, *Léonore* n'avoit point porté ses réflexions jusqu'à *Horace*. Mais dès qu'il fut forti, *Horace* revint à son esprit, non pas, comme deux jours auparavant, orné de mille agrémens & doué de mille vertus: au contraire, son image ne lui paroissoit qu'un spectre importun. Elle souhaitoit que *Bellairmine* & son charmant carosse eussent paru à ses yeux, avant qu'elle se fût engagée avec *Horace*. „ Mais, „ reprit-elle, pourquoi donc souhaite- „ rois-je de l'avoir vu auparavant, & à „ quoi me sert-il de l'avoir vu? *Horace* „ est mon Amant, & presque mon E- „ poux. N'est-il pas aussi beau, & mê- „ me plus beau que *Bellairmine*? Mais „ *Bellairmine* est plus poli, & mieux éle- „ vé, on ne peut en disconvenir. Hièr „ cependant j'aimois *Horace* plus que „ moi-même, mais hièr mes yeux n'a- „ voient pas contemplé *Bellairmine*. Hé- „ las! le pauvre *Horace*, il m'aime; il „ mourra, si je l'abandonne. Mais *Bel- „ lairmine* ne peut-il pas mourir aussi de „ désespoir? *Horace* a eu mes premiers „ vœux. Est-ce la faute de *Bellairmine*? „ non, c'est son malheur. Car si je l'a- „ vois vu plutôt, je l'aurois préféré in- „ dubitablement. Ne m'a-t-il pas pré-
H 2 „ féré

„ féré à toutes mes compagnes , qui à
 „ l'envi cherchoient à le captiver ? *Ho-*
 „ *race* n'a jamais eu occasion de me faire
 „ un si illustre sacrifice ; peut-il m'offrir
 „ un équipage , ou aucun de ces agré-
 „ mens que *Bellairmine* met à mes piés ?
 „ Quelle différence pour moi que de me
 „ voir la femme d'un Avocat , ou celle
 „ d'un homme qui a autant de richesses
 „ que *Bellairmine* ! Si j'épouse *Horace* , je
 „ ne triompherai que d'une seule rivale.
 „ Si j'épouse *Bellairmine* , je causerai de
 „ l'envie à toutes mes connoissances.
 „ Quel ravissement ! Mais puis-je voir
 „ *Horace* sans remords ? Il a juré de ne
 „ point survivre à mon indifférence. Mais
 „ peut-être qu'il n'en mourra point. A-
 „ près tout , puis-je l'en empêcher s'il en
 „ a envie ? Dois-je me sacrifier à lui ?
 „ *Bellairmine* peut mourir aussi , s'il me
 „ perd. ” Elle étoit absorbée dans ces
 réflexions , quand deux Demoiselles de
 ses amies vinrent la prendre pour la me-
 ner à la promenade , & par ce moyen lui
 fournirent un moyen de suspendre un peu
 ses inquiétudes.

Le lendemain matin *Bellairmine* déjeu-
 na avec elle en présence de sa tante , à
 qui il fit une entière confiance de sa pas-
 sion.

sion. Dès qu'il fut forti, la bonne Da-
 me commença de la sorte, en s'adressant
 à sa nièce : „ Vous voyez, mon enfant,
 „ lui dit-elle, ce que la Fortune vous of-
 „ fre, & j'espère que vous êtes trop sa-
 „ ge pour refuser votre bonheur. Ne
 „ m'en parlez point, ma tante, je vous
 „ en conjure, lui répondit *Léonore*; vous
 „ savez les engagements que j'ai pris avec
 „ *Horace*. Belle affaire vraiment, re-
 „ pliqua la tante! mettez-vous à genoux,
 „ & rendez graces au Ciel, qui vous don-
 „ ne une si bonne raison de les rompre.
 „ Une femme raisonnable peut-elle ba-
 „ lancer entre avoir un bel & bon caros-
 „ se à six chevaux, & aller à pié toute
 „ sa vie? *Bellairmine* vous offre l'un, &
 „ *Horace* l'autre. Il est vrai, reprit *Léo-*
 „ *nore*; mais que dira le monde? il me
 „ condamnera. Le monde se range tou-
 „ jours du côté de la prudence, repartit
 „ la tante: il vous condamneroit, si vous
 „ vouliez sacrifier vos intérêts à quel-
 „ qu'autre considération. J'ai plus d'ex-
 „ périence que vous dans le monde, &
 „ votre ignorance se montre bien, en
 „ m'opposant un obstacle si frivole. Le
 „ monde est plus sage que vous ne le
 „ croyez; il y a longtems que j'y suis, &
 H 3 „ je

„ je n'ai encore rien vu qui méritât la pré-
 „ férence sur la richesse. Tous ceux que
 „ j'ai connus, qui se font mariés par d'au-
 „ tres motifs, s'en font bientôt repentis.
 „ D'ailleurs, si nous examinons les person-
 „ nes, pouvez-vous être assez folle pour
 „ préférer un Ecolier à peine échappé de
 „ l'Université, à un Seigneur comme *Bel-*
 „ *lairmine*, qui a voyagé par le Monde.
 „ Personne ne peut disputer à ce dernier
 „ le titre d'un Cavalier accompli, des plus
 „ accomplis même, & de très bel homme.
 „ Peut-être n'hésiterois-je point, reprit
 „ *Léonore*, si je savois comment me tirer
 „ d'affaire avec décence. Laissez-moi fai-
 „ re, répondit la tante : votre père n'a rien
 „ fu de tout ceci ; je croyois que le premier
 „ étoit votre fait, ignorant ce que la For-
 „ tune vous réservoir ; mais à présent je
 „ me charge de vous dégager. Je répon-
 „ drai si bien à votre premier Amant,
 „ qu'il vous laissera en repos." *Léonore*
 fut convaincue par la force de ce raison-
 nement, & *Bellairmine* soupant avec elle ce
 même soir, il fut conclu qu'il partiroit le
 lendemain, pour aller la demander à son
 père ; & de son côté elle lui promit de
 consommer le mariage à son retour.

Peu de tems après qu'un eut desservi,
 la

la tante se retira, & *Bellairmine* se voyant feul avec sa Maîtresse, lui tint ce discours :

„ Oui, Mademoiselle, lui dit-il, je vous
 „ jure que mon habit a été fait à *Paris*,
 „ & je défie le meilleur Tailleur d'*An-*
 „ *gleterre* de l'imiter. Il n'y a aucun d'eux
 „ qui sache couper. Remarquez la cou-
 „ pe de cette basque: un *Anglois* auroit-
 „ il jamais su la tourner avec tant de dé-
 „ licatesse? Et mes livrées, qu'en dites-
 „ vous, Mademoiselle? *Léonore* répondit
 „ qu'elles étoient fort belles. Tout cela
 „ est *Parisien*, s'écria-t-il: ma foi je ne
 „ confie que les surtoutots de mes gens aux
 „ *Anglois*, qui sont des ânes. Mes sur-
 „ toutots, je l'avoue, sont de *Londres*; il
 „ faut employer ses compatriotes autant
 „ qu'on le peut, principalement un hom-
 „ me comme moi, qui me fais gloire
 „ d'être du parti opposé à la Cour, jus-
 „ qu'à ce qu'on me donne une Charge,
 „ s'entend. Mais pour ce qui me regarde,
 „ je verrois toute l'Ile engloutie dans la
 „ mer, plutôt que de me couvrir d'un ha-
 „ bit qui y auroit été fait: & je suis per-
 „ suadé, Mademoiselle, que quand vous
 „ aurez vu *Paris*, votre goût sera de-
 „ même. Vous ne pouvez concevoir
 „ l'augmentation de beauté que vous

„ emprunterez des Modes *Françoises*. ”

Avec ces discours si à la mode ils confumoient le tems, lorsque la porte s'ouvrant tout d'un coup, *Horace* se présenta aux yeux de *Léonore*, & la mit dans un état plus facile à imaginer qu'à dépeindre.

„ Ah la pauvre fille ! s'écria Mademoiselle *Slipstap*, dans quel terrible contraste elle dut se trouver alors ! Point du tout, dit Mlle. *Prudotte* la précieuse, des créatures comme elle ne rougissent de rien. Elle avoit donc un front d'airain, ajouta *ADAMS*, une effronterie plus grande que celle de *Lais* ou de *Phryné* ? ” Si la familiarité d'*Horace* étonna *Bellairmine*, continua l'Historienne, l'aspect de ce dernier ne surprit pas moins *Horace*. *Léonore* parut fort embarrassée d'abord ; mais à la fin, appelant toute sa fermeté à son secours, elle demanda à ce dernier, pourquoi il venoit la voir à une heure si indue. Je vous aurois déjà, Mademoiselle, demandé pardon, lui dit-il, de la liberté que j'ai prise, si vous trouvant en compagnie, je ne me fusse rassuré sur la crainte que j'aurois dû avoir de troubler votre repos. En ce moment *Bellairmine* se leva, & fit un tour en dansant, pour accompagner un
air

air qu'il chantoit à voix basse. *Horace* profitant de cet intervalle s'approcha de *Léonore*, pour lui demander à l'oreille si ce Cavalier étoit son parent. Pas encore, répondit-elle en fouriant. Elle ajouta que la question étoit surprenante de sa part. La jalousie ne me l'a pas fait faire, Mademoiselle, lui dit *Horace*. „ La jalousie! s'écria-t-elle. Voilà qui est bon! „ de la jalousie de votre part! Il vous „ fiéroit bien de vous donner des airs de „ jaloux.” Ces mots surprirent *Horace*; mais avant de pouvoir y répondre, *Belairmine* revint en dansant dire à *Léonore*, qu'il craignoit de se rendre incommode, puisqu'il paroissoit qu'elle avoit à s'entretenir avec ce Monsieur? „ Je n'ai rien „ de particulier à lui dire, répondit-elle, „ ni à qui que ce soit, rien qui vous doive être caché.”

„ Vous me pardonnerez, Mademoiselle, lui dit *Horace*, si je prens la liberté de vous demander qui est ce Cavalier, qui doit, dites-vous, être instruit de nos secrets. Vous le saurez „ assez tôt, répondit *Léonore*; mais dites-nous, je vous prie, quels sont ces „ secrets qui sont entre vous & moi; je „ n'en connois point d'une si grande con-

„ séquence. Ah! Mademoiselle, s'écria
 „ *Horace*, vous ne voudriez pas assuré-
 „ ment que je prisse pour vrai ce que
 „ vous venez de dire. Il m'est fort in-
 „ différent, dit-elle, que vous le pre-
 „ niez pour vrai ou pour faux. J'ai au-
 „ tant de peine à comprendre votre vi-
 „ site, que vous à interpréter mes dis-
 „ cours. Un homme qui fait vivre, doit-
 „ il être importun de cette sorte? Car
 „ quoique mes gens vous aient dit que
 „ j'y étois, ils vous ont sans doute fait
 „ entendre que j'étois occupée. Made-
 „ moiselle, repliqua *Horace*, je ne me
 „ ferois jamais imaginé qu'une conversa-
 „ tion avec un Etranger (car tel est Mon-
 „ sieur à votre égard) fût une occupa-
 „ tion pour vous, & que dans cette oc-
 „ casion ma visite vous fût importune.
 „ Des personnes qui sont sur le pié où
 „ nous sommes ensemble, ne sont pas,
 „ ce me semble, obligées à tant de cé-
 „ rémonie. Vous rêvez sans doute, Mon-
 „ sieur, reprit *Léonore*, ou vous vou-
 „ driez me persuader que je rêve moi-
 „ même. J'ignore ces raisons, qui
 „ peuvent dispenser un homme qui ne
 „ m'est rien, des règles de la bienséan-
 „ ce. Quoi! interrompit *Horace*, est-il
 „ donc

„ donc vrai que *Léonore* me dit que je ne
 „ lui suis rien, après tout ce qui s'est pas-
 „ sé entre nous? Comment? vous osez
 „ m'insulter ainsi en présence de Mon-
 „ sieur, ajouta-t-elle en montrant *Bel-
 „ lairmine*? Qu'entens-je, dit ce dernier
 „ s'avancant vers *Horace*, & enfouant son
 „ chapeau? Est-il quelqu'un assez hardi
 „ pour insulter Mademoiselle devant moi?
 „ je suis son protecteur. Dites plutôt,
 „ Monsieur, que Mademoiselle vous pro-
 „ tège, repliqua *Horace*; mais soyez
 „ prudent, s'il vous plaît. A ces mots,
 „ *Horace* secoua un fouet qu'il tenoit à la
 „ main. Oh serviteur très humble, très
 „ humble serviteur, dit *Bellaïrmine*; je
 „ vous entens à présent.”

Comme il prononçoit ces mots, la tante,
 qu'on avoit avertie de la visite d'*Ho-
 race*, entra, & en peu de paroles elle lui
 fit entendre de quoi il étoit question, en
 lui faisant voir bien clairement, que rien
 n'étoit arrivé pendant son absence de trois
 jours, si ce n'est un changement total
 dans les inclinations de *Léonore*, qui se
 mit alors à pleurer, en lui demandant ce
 qu'elle avoit pu lui faire, pour l'engager
 à la traiter si indignement. *Horace* pria
 poliment *Bellaïrmine* de sortir avec lui;

mais les Dames l'en empêchèrent, en le tenant entre leurs bras. *Horace* sortit brusquement, & laissa son rival entre deux femmes, bien embarrassées pour trouver des moyens de pourvoir à sa sûreté. *Léonore* le croyoit en grand péril par sa propre imprudence; mais la tante la rassura, en lui disant qu'*Horace* n'étoit pas assez téméraire pour s'exposer contre un ennemi aussi redoutable que *Bellairmine*, & que de plus étant Avocat il auroit recours à un factum plutôt qu'à une épée.

A la fin elles conclurent de permettre à *Bellairmine* de se retirer chez lui, après qu'elles eurent de concert avec lui réglé le voyage qu'il devoit entreprendre le lendemain, & les après des nôces, afin que tout fût prêt pour la cérémonie à son retour.

Que le Sage a raison, lorsqu'il dit que la valeur ne git pas toujours dans celui qui a la contenance la plus assurée, & que souvent un homme grave & froid est plus prêt à mettre l'épée à la main, que celui qui paroît bien fier, & dont la mine guerrière se trouve encore relevée par le symbole de la bravoure, vulgairement appelé coquarde!

A six heures du matin *Léonore* fut tirée
des

des bras du sommeil , qui la régaloit en ce moment de la pleine jouissance d'un superbe équipage. Elle apprend à son réveil que *Bellairmine* avoit reçu d'*Horace* un grand coup d'épée au travers du corps ; qu'on l'avoit porté presqu'expirant dans une hôtellerie , où les Chirurgiens l'ayant visité avoient dit que sa blessure étoit mortelle. A ce triste récit elle saute en bas de son lit , s'arrachant les cheveux , se meurtrissant la gorge , & se livrant au plus affreux désespoir. Sa tante la voyant en cet état , fait de son mieux pour la consoler. „ Tandis qu'il respire encore , il „ ne faut pas se désespérer , ma chère „ nièce , lui dit-elle ; il peut en revenir. „ D'ailleurs vos cris ne peuvent le soula- „ ger , ils ne peuvent que vous exposer „ à rester fille plus longtems. Ainsi dans „ la situation où vous êtes , le seul parti „ que vous aiez à prendre , est d'oublier „ *Bellairmine* , & de vous réconcilier avec „ *Horace*. Ne m'en parlez point , s'écria „ *Léonore* : n'est-ce pas pour moi que *Bel- „ lairmine* a perdu la vie ? Ces perfides „ appas , ajouta-t-elle , en se regardant „ dans une glace , ces maudits yeux ont „ causé la perte du plus aimable homme „ du monde. Puis-je désormais souffrir

„ cet odieux visage ? (elle se miroit tou-
 „ jours) ne suis-je pas son assassins ? Ne
 „ pensez plus au passé , interrompit la
 „ tante , pensez seulement à vous récon-
 „ cilier avec *Horace* Et quelle apparen-
 „ ce , repliqua la défolée *Léonore* , qu'il
 „ veuille me pardonner ce tour cruel que
 „ je lui ai joué par vos maudits conseils ?
 „ Oui , c'est vous qui me les faites per-
 „ dre tous deux , puisque vous m'avez sé-
 „ duite malgré moi , pour me faire aban-
 „ donner le pauvre *Horace*. C'est vous ,
 „ ajouta-t-elle , en versant un torrent de
 „ larmes , qui m'avez forcée à ce hon-
 „ teux changement. Sans vous , *Bellair-*
 „ *mine* n'auroit jamais pu m'attendrir. Si
 „ vous ne l'aviez pas approuvé , j'aurois
 „ méprisé & son équipage & sa fortune.
 „ Votre malheureuse éloquence m'a per-
 „ due. Il n'est plus d'*Horace* pour moi.”

La pauvre tante, accablée de ce torrent
 de reproches, eut peine à rappeler ses
 sens. Mais à la fin s'étant mise en état
 de parler : „ Ma nièce , dit-elle , votre
 „ ingratitude ne me surprend point. Cel-
 „ les qui se mêlent de conseiller vos pa-
 „ reilles pour leur avantage, doivent s'at-
 „ tendre à se voir remercier de la sorte.
 „ Mais mon frère me rendra plus de jus-

„ tice ,

„ tice , & me saura gré d'avoir rompu
 „ votre mariage avec *Horace* , à quelque
 „ prix que ce soit. Cela n'est pas si ab-
 „ solument dans votre pouvoir que vous
 „ vous l'imaginez , reprit *Léonore*. D'ail-
 „ leurs il ne vous convient guères de
 „ l'entreprendre , après que vous avez
 „ reçu de lui tant de présens considéra-
 „ bles.” Il étoit vrai qu'*Horace* avoit fait
 un grand nombre de présens à la tante ;
 mais le matin que *Bellairmine* avoit déjeu-
 né avec elles , un diamant qu'il fit passer
 galamment de son doigt au sien , les avoit
 tous effacés.

La bile de la tante commençoit à s'é-
 mouvoir , quand un domestique vint pré-
 senter une lettre à la nièce , qui aiant ap-
 pris qu'elle étoit de *Bellairmine* , l'ouvrit
 avec transport , & y trouva ces mots.

CHARMANTE DEESSE,

„ La blessure que mon rival m'a faite,
 „ & dont j'appréhende que vous ne vous
 „ allarmiez , n'est pas à beaucoup près
 „ aussi dangereuse que celle que vos yeux
 „ brillans ont faite à mon cœur. C'est
 „ d'eux que j'attens mon destin. C'est eux
 „ seuls qui peuvent me faire périr. Mes
 „ Chi-

„ Chirugiens me font espérer que je se-
 „ rai bientôt en état de me présenter à
 „ votre toilette. Daigneriez-vous m'ac-
 „ corder une grace, que je n'oserois es-
 „ pérer? La privation du beau soleil de
 „ vos yeux est la douleur la plus sensible
 „ qu'ait à souffrir celui qui se dit avec le
 „ plus profond respect,

„ MADEMOISELLE,

„ *Votre obéissant & très absolu-*
 „ *ment dévoué*

„ BELLAIRMINE.

Cette lettre aiant convaincu *Léonore* que *Bellairmine* n'étoit pas si mal qu'on le di-
 soit, elle prit sur le champ son parti, qui
 fut de bannir toute idée d'*Horace*, & de
 se réconcilier avec sa tante, qui reçut ses
 excuses avec une générosité toute chré-
 tienne. Peut-être étoit-elle allarmée de
 ce que sa nièce lui avoit dit des présens;
 de crainte que si l'on venoit à publier
 qu'elle en avoit reçu, cela ne nuisît à une
 réputation qu'elle soutenoit avec des pei-
 nes infinies depuis un certain nombre
 d'années, fréquentant les Eglises deux fois
 par

par jour, & se composant le visage sur le modèle le plus sévère & le plus mortifié.

La passion que *Léonore* avoit pour *Belairmine* étant plus forte que jamais, elle proposa à sa tante de lui aller rendre une visite. Celle-ci eut trop de prudence pour consentir à cette démarche. „ Car, dit-elle, si quelque obstacle venoit par malheur à traverser votre mariage, cette visite feroit parler le monde. Toute fille doit agir de façon qu'on n'ait rien à lui reprocher en cas de rupture. ” *Léonore* lui répondit, que si cela arrivoit, tout lui seroit désormais indifférent, puisque son cœur étoit si entièrement à ce cher objet, qu'elle renonceroit au Genre-humain, si elle avoit le malheur de le perdre. Sa tante eut beau faire, elle prit la résolution de l'aller voir, & l'exécuta le même jour.

En cet endroit de l'histoire, le carosse s'arrêta pour le dîner, au grand regret de Mr. ADAMS, qui étoit plus curieux qu'affamé, & plus impatient de savoir le dénouement de cette intrigue, que de se mettre à table. Il avoua cependant qu'il avoit de la peine à souhaiter du bonheur à une fille aussi inconstante que *Léonore*.

CHA-



C H A P I T R E V.

Querelle arrivée dans l'Hôtellerie.

DES que les Voyageurs eurent mis pié à terre, Mr. ADAMS, selon sa coutume, s'achemina vers la cuisine, où il trouva JOSEPH assis près du feu, & occupé à se faire panser une jambe par l'hôtesse. Le cheval que Mr. ADAMS lui avoit prêté, & qui étoit à son Clerc, avoit si fort coutume de faire des gènesflexions, qu'on se feroit imaginé que c'étoit pour gagner son avoine, à l'exemple de son Maître, qui ne vivoit que de ce métier. Pour comble de malheur, il n'avertissoit point son Cavalier, qu'il surprenoit par ses révérences, quand il y pensoit le moins. Ce vice du cheval n'avoit point incommodé Mr. ADAMS, qui s'y étoit fait, & dont les piés touchoient presque à terre, desorte qu'il se tiroit d'affaire en se jettant en avant; alors il rouloit quelquefois une toise ou deux, & quand le cheval en avoit fait autant de son côté, ils se rejoignoient aussi bons amis qu'auparavant.

Jo-

JOSEPH, quoique bon Ecuyer, n'étant pas fait à cette espèce de manège, ne s'étoit pas tiré d'affaire à si bon marché ; car sa jambe s'étant trouvée une fois engagée sous sa roffe, il avoit reçu une contusion assez considérable, que la bonne femme Aubergiste frottoit d'esprit de vin camphré devant le feu, quand Mr. ADAMS entra dans la cuisine.

A peine eut-il fait son compliment de condoléance à JOSEPH, que l'hôte y entra aussi. Celui-ci, loin d'être de l'humeur pacifique d'*Houspille*, étoit maître absolu de sa maison & de tout ce qu'il y avoit, à l'exception de ses hôtes.

Ce brutal, qui proportionnoit ses politesses aux habits des Voyageurs, (depuis ces mots, *Que plaît-il à votre Grandeur, Mylord, jusqu'à patience, on va venir,*) voyant sa femme à genoux devant un garçon qui avoit un habit de livrée, s'écria sans compassion pour son état :

„ Que diable fais-tu-là, ma femme ? Que
 „ ne fais-tu plutôt attention à la compa-
 „ gnie qui est chez toi ? Va-t-en vite leur
 „ demander ce qu'ils veulent pour leur
 „ diner. Mon cœur, lui répondit la fem-
 „ me, ils ne peuvent rien avoir que ce
 „ qui est au feu, & qui sera bientôt prêt.
 „ Vous

„ Vous voyez que la jambe de ce jeune-
 „ homme est très maltraitée. ” En ache-
 vant ces mots, elle se remit à la bafiner
 de nouveau; mais la sonnette qui se fit
 entendre, mit l'hôte en colère. Il com-
 mença à maudire sa femme, & lui ordon-
 na de quitter JOSEPH, ajoutant que la
 jambe du garçon n'étoit pas si mal qu'on
 vouloit le lui faire accroire; & que s'il
 le vouloit, il enverroit chercher un Chi-
 rurgien pour la lui couper.

Mr. ADAMS, scandalisé de ce discours
 grossier, fit une enjambée à travers la
 cuisine, & faisant claquer ses doigts au-
 dessus de sa tête, (geste qui lui étoit or-
 dinaire, comme nous l'avons dit,) il se
 mit à parler assez haut pour être entendu.
 „ J'excommunierois, dit-il, ce coquin-
 „ là pour un denier; car je crois que le
 „ diable lui-même est plus charitable.”
 Ces paroles donnèrent lieu à un dialogue
 entre lui & l'hôte, où ils se piquèrent af-
 fez vivement. JOSEPH, s'adressant à
 l'hôte, le pria de ménager ses expressions
 en parlant à son Supérieur. A ce mot de
 Supérieur, l'hôte se mit à considérer
 ADAMS depuis la tête jusqu'aux piés d'un
 air dédaigneux; puis se tournant vers JO-
 SEPH, il lui dit d'un ton brutal, qu'il
 pou-





pouvoit sortir de chez lui sur les mêmes jambes qu'il y étoit entré. Ensuite il allongea le bras pour saisir ADAMS, qui ne lui en donna pas le tems ; car il lui appliqua sur le visage un coup de poing, qui le mit tout en sang. L'hôte ne voulant pas demeurer en reste avec un homme de la figure d'ADAMS, lui rendit la pareille de si bonne grace, que le nez du pauvre Ministre en prit un nouveau vermillon. Mais celui-ci redoubla ses coups avec tant de vigueur & de courage, qu'il força l'hôte accablé de tomber à ses piés d'une façon très précipitée & très violente.

La femme du battu, qui aimoit son mari plus qu'il ne le méritoit, le voyant étendu par terre tout ensanglanté, courut à son secours, ou plutôt à sa vengeance ; car elle le croyoit expirant pour le moins. Admirez les coups du fort. La première chose qui se trouva sous sa main, fut un chaudron rempli de sang de cochon : elle le saisit & le jeta si adroitement à la tête du Ministre, qu'il n'en perdit pas une seule goutte, desorte que de son visage il coula, le long de sa barbe, sur ses habits ; ce qui le rendit le plus effroyable objet qu'on puisse se figurer.

Ceci s'étoit passé à la vue de Mademoi-
selle

felle *Slipstop*, qui entra dans la cuisine à l'instant que le coup se fit. Cette fille, qui n'étoit ni douce, ni patiente, ne s'amusa point à faire des questious, (ce que l'exacte prudence auroit peut-être exigé en cette occasion) mais elle sauta sur l'hôtesse avec tant de vivacité, qu'avec sa coëffure elle lui arracha une poignée de cheveux d'une main, & de l'autre lui appliqua des soufflets avec une telle célérité, que l'autre femme qui n'entendoit pas si bien cet exercice qu'elle, qui l'avoit souvent pratiqué sur les Servantes de *Lady Booby*, commença à jeter les plus hauts cris, enforte que toute la maison en prit l'allarme. Car pendant que *Slipstop* lui tenoit le visage contre terre d'une main, elle redoubloit ses coups de l'autre, sans que *JOSEPH* ou le Ministre y missent obstacle; le premier étant hors d'état de se remuer, & l'autre occupé à se débarbouiller.

Le hazard voulut qu'outre les Dames qui étoient venues dans la voiture, les deux Procureurs qui avoient vu arrêter *JOSEPH* chez *Houspille* pour la nourriture du cheval, se trouvassent dans cette hôtellerie. C'étoient ceux-là même qui s'étoient arrêtés au cabaret pendant l'orage,

ge, & dont nous avons vu l'art de peindre si différemment le même personnage. De plus il s'y rencontra un jeune Mylord revenu d'*Italie* depuis peu. Toutes ces personnes entendant crier au meurtre dans la cuisine, s'y rendirent, & trouvèrent les combattans dans les attitudes que nous venons de décrire.

Il étoit alors facile de les séparer, les vainqueurs étant satisfaits de leur victoire, & les vaincus trop foibles pour songer à renouveler le combat. La principale figure de cette scène, qui attira les regards de tous les spectateurs, fut le pauvre ADAMS tout couvert de sang, qu'ils croyoient être celui de ses veines. Mais l'hôte en se relevant les tira de cette opinion, & maudissant sa femme de ce qu'elle avoit ainsi prodigué les ingrédiens des boudins, il ajouta ces paroles en s'adressant à elle-même. „ Tout alloit bien, „ Gaupe que tu es, si tu n'y avois fourré ton maudit nez. Mais il me semble que Mlle. t'a bien païé ; pas si bien pourtant que tu le mérites. ” La pauvre femme étoit effectivement la plus maltraitée ; car outre les coups qu'elle avoit reçus, & dont elle étoit toute meurtrie, *Slipstap* avec sa cornette tenoit en-
core

core la poignée de ses cheveux, qu'elle faisoit voltiger au vent, comme le trophée de sa victoire.

Le Mylord *Italien* pria les Dames (en s'adressant particulièrement à Mlle. *Pru-dotte*) de ne pas s'effrayer, puisqu'il n'étoit question que de quelques coups de poing, auxquels, à leur *grande disgraciâ*, disoit-il, la Nation *Anglaise* étoit *accostumata*. Pour moi, ajouta-t-il, qui viens en droiture d'*Italie*, cela me paroît tout extraordinaire, *tutto pazzo, tutto rabbia-to*: car les *Italiens* ne sont pas adonnés au *Cuffardo*; mais *bastanza*, dit-il, en regardant *ADAMS*. *Dio Bacco!* Voilà le spectre d'*Othello*.

Cesse de m'effrayer par tes cheveux sanglans,
Ami, je ne suis pas l'auteur de ta disgrâce.

Je ne vous accuse de rien, Monsieur, lui répondit *ADAMS*, qui ne comprenoit pas que c'étoient deux vers de Tragédie, que le Mylord venoit de réciter. Ah! ah! s'écria Mylord, vous voyez, Mesdames, que le *Signor* ensanglanté è *uomo del nullo senso*. *Damnata di me*, si j'ai jamais rien vu de semblable depuis que j'ai quité *Viterbe*.

L'un

L'un des Procureurs aiant appris de l'autre le sujet de la querelle, & de plus qu'ADAMS avoit donné le premier coup, dit à l'oreille de l'hôte, qu'il en reviendrait. „ J'en reviendrai! répondit l'hôte: Parbleu, Monsieur, je ne suis pas „ assez délicat pour mourir d'un coup de „ poing! Ce n'est pas comme cela que „ je l'entens, repliqua le Procureur. Je „ veux dire que vous en reviendrez avec „ un bon procès pour les dommages „ & intérêts, car assurément il n'y a „ pas d'honnête-homme qui souffre des „ coups sans s'en venger. Les Loix vous „ en offrent les moyens: d'ailleurs il vous „ a tiré du sang, & a gâté votre habit qui „ étoit fort bon.”

„ Je n'aime pas, continua le Procureur „ à me mêler de ces sortes d'affaires, „ mais vous pouvez m'appeller comme témoin: si je prête une fois serment, il „ faudra que je dise la vérité; je vous ai „ vu étendu par terre, & saignant du nez. „ Vous ferez comme il vous plaira; mais „ pour moi si j'étois à votre place, chaque „ goutte de sang me mettroit une once d'or „ dans la poche. Souvenez-vous que je ne „ vous conseille pas de procéder; mais si „ vos Juges sont tous Chrétiens, on vous
Tome I. I „ accor-

„ accordera de terribles intérêts, qui ruïne-
 „ ront votre partie. Hélas! Maître, répon-
 „ dit l'hôte, en se gratant la tête, je n'ai
 „ point fait de procès, je vous suis o-
 „ bligé. J'en ai assez vu dans notre Pa-
 „ roisse, où deux de mes voisins ont tant
 „ procédé pour une chetive querelle, que
 „ l'un est mort en prison, & l'autre à
 „ l'hôpital. ” En achevant ces paroles
 il lui tourna le dos, pour s'informer de ses
 boudins; & sans le respect de la compa-
 gnie, sur-tout de Mylord, sa femme au-
 roit payé la peine de les avoir répandus,
 quoique ce malheur ne fût arrivé que pour
 le défendre.

Pendant qu'un des Procureurs s'étoit
 entretenu avec l'hôte, comme nous ve-
 nons de dire, l'autre jouoit le même rô-
 le auprès ADAMS, en lui conseillant d'in-
 tenter un bon procès à l'Aubergiste. Car,
 „ dit-il, selon la lettre de la Loi, l'insulte
 „ de la femme est attribuée au mari, puis-
 „ que le mari & la femme ne font qu'une
 „ seule personne; & par conséquent il
 „ sera condamné à une réparation très
 „ considérable, y aiant tant de sang ré-
 „ pandu. ” Mr. ADAMS répondit, que
 s'il étoit vrai que le mari & la femme ne
 fussent qu'un seul corps, il avoit lui-même
 inful-

insulté la femme, puisqu'il étoit contraint
 d'avouer qu'il avoit frappé son mari le
 premier, dont il se repentoit de tout son
 cœur. „ Je suis fâché de cela, reprit le
 „ Procureur : vous aviez tort de le faire,
 „ & vous l'avez encore plus de l'avouer ;
 „ parce qu'il n'y a aucun témoin contre
 „ vous, personne ne l'ayant vu que le
 „ boiteux qui est-là près du feu, & qui é-
 „ tant de vos amis n'en dira que ce qui est
 „ à votre avantage. Comment, Monsieur,
 „ vous me prenez donc pour un scélé-
 „ rat ! interrompit ADAMS tout en colè-
 „ re. Il n'y a qu'un coquin qui puisse
 „ chercher à se venger par des voies in-
 „ dignes, & cela de sang froid. Si ma per-
 „ sonne & mon ordre vous étoient con-
 „ nus, je croirois que vous chercheriez
 „ à faire insulte à tous deux. ” A ce
 mot d'ordre le Praticien le regarda avec at-
 tention, pour découvrir à travers le sang
 dont il étoit couvert, quelque marque
 d'Ordre de Chevalerie. Mais ne pouvant
 le démêler, il le quitta, en lui disant que
 chacun savoit ses affaires.

Tout étant tranquilisé, la compagnie se
 sépara : les Praticiens se complimentèrent
 réciproquement sur la bonne action qu'ils
 venoient de faire en réconciliant ADAMS

& l'hôte. Mylord s'en fut de son côté, en disant, *Andiamo, andiamo, tutto è in pace.*

Le cocher commençoit à s'impatiser du retardement des Voyageurs, dont la dispute s'étoit renouvelée par le refus obstiné que faisoit Mlle. *Prudotte*, de souffrir un domestique à livrée dans une voiture avec elle; car les autres voyant que la jambe de JOSEPH étoit fort enflée, eurent compassion de lui, & voulurent l'empêcher de monter à cheval; il y eut même une Demoiselle, petite-fille d'un ancien Pair du Royaume, qui appuya fortement cet avis. Mr. ADAMS supplioit instamment pour obtenir cette grace. La Demoiselle *Slipslop* crioit à pleine tête, mais c'étoit peine perdue. Mlle. *Prudotte* disoit que plutôt que de se deshonorer en voyageant à côté d'un domestique, elle resteroit sur le grand-chemin, en attendant que quelque chartier passât pour lui donner place dans sa charette; ajoutant que si le cocher l'exigeoit, elle payeroit la place vacante; mais que pour y voir un domestique à côté d'elle, elle ne pouvoit le supporter. „ Je ne crois pas, dit „ Mlle. *Slipslop*, qu'aucune personne ait „ droit d'empêcher une autre de prendre „ pla-

„ place dans une voiture publique. Je suis
 „ trop peu accoutumée à ces sortes de voi-
 „ tures, reprit la Demoiselle *Prudotte*, pour
 „ en savoir les règles. Cela se peut, re-
 „ partit Mlle. *Slipslop* : il y a de très honnê-
 „ tes-gens qui s'en servent pourtant, & mê-
 „ me des personnes qui ne voudroient pas
 „ faire comparaison avec certains gens.
 „ Je crois aussi, reprit Mlle. *Prudotte*,
 „ qu'il y a des personnes qui lâchent la
 „ bride à leur langue, en parlant à leurs
 „ Supérieurs d'une façon peu convenable;
 „ mais pour ce qui est de moi, ajouta-t-
 „ elle, je suis peu faite à l'entretien des do-
 „ mestiques. Mlle. *Slipslop*, dont la bile se
 „ mettoit en mouvement, repartit que cer-
 „ tains gens n'avoient point de domesti-
 „ ques avec qui s'entretenir; que pour elle,
 „ la maison où elle demeuroit en étoit si
 „ remplie, qu'elle en avoit plus sous ses or-
 „ dres, que les petites Demoiselles de
 „ fraîche date. L'autre lui repliqua qu'el-
 „ le ne croyoit pas que sa Maîtresse la
 „ louât beaucoup de son discours, & qu'el-
 „ le prendroit soin de l'en instruire, afin
 „ qu'elle apprît à respecter ses Supérieu-
 „ res. Mes Supérieures! Et qui sont-el-
 „ les donc, s'écria *Slipslop*? Moi je le
 „ suis, repartit la Dlle. *Prudotte*, & je

„ me plaindrai de vos insolences, je vous
 „ en répons. A la bonne heure, lui dit
 „ *Slipstop*; mais sachez que Lady ma Ma-
 „ tresse est une grande Dame de la haute
 „ Noblesse, que des Demoiselles, comme
 „ celles que nous connoissons, qui voya-
 „ gent dans les voitures publiques, n'ap-
 „ prochent qu'aux grandes Fêtes.

„ Ce dialogue se faisoit à la portière du
 „ carosse, quand un personnage étant en-
 „ tré dans la cour, s'adressa à Mademoi-
 „ selle *Prudotte*, & lui dit: „ Ma chère fil-
 „ le, comment te portes-tu? Oh mon
 „ papa, répondit celle-ci, que je suis
 „ charmée que vous m'aiez rejoint! Et
 „ moi aussi, reprit l'homme; car un de
 „ nos carosses étant ici près, vous pouvez
 „ y prendre une place vuide, à moins que
 „ vous n'aimiez mieux celui où vous êtes.
 „ Pouvez-vous me croire le goût si dépra-
 „ vé, lui dit-elle? Allez, Mademoiselle, se
 „ tournant vers *Slipstop*, vous pouvez met-
 „ tre à présent votre drolle auprès de
 „ vous.” A ces mots, elle prit son père
 „ par la main, & entra dans une salle
 „ avec lui.

Mr. ADAMS, toujours aiguillonné par
 la curiosité, qui lui étoit naturelle, s'ap-
 procha du cocher, & lui demanda à l'o-
 reil-

reille , qui étoit ce Monsieur: „ Vous
 „ avez raison , répondit celui-ci, c'est
 „ vraiment un Monsieur aujourd'hui, &
 „ qui se fait suivre par un laquais, tant
 „ les tems sont changés depuis que lui &
 „ moi nous nous sommes vus pour la pré-
 „ mière fois. Tenez, continua-t-il, tel que
 „ vous le voyez, il n'étoit que postillon chez
 „ un très bon Gentilhomme, à qui mon
 „ père servoit de cocher en même tems;
 „ mais celui-ci est devenu Intendant de
 „ la Maison, & il fait à présent le gros
 „ dos." ADAMS fit alors claquer ses
 „ doigts, & s'écria: „ En vérité j'aurois
 „ bien deviné que cette précieuse n'étoit
 „ au fond qu'une gredine."

Le Ministre s'empressa de faire part
 d'une si bonne nouvelle à Mademoiselle
Slipslop, mais elle ne fut point reçue avec
 tout le plaisir qu'il s'étoit imaginé. Car
 cette prudente Soubrette, qui avoit mépri-
 sé la colère de Mademoiselle *Prudotte* tant
 qu'elle l'avoit cru fille de Condition, dès
 qu'elle eut appris que ses parens étoient
 domestiques dans de bonnes maisons, com-
 mença à craindre son pouvoir auprès de
 sa Maîtresse; & se repentant d'avoir pouf-
 sé la querelle si loin, elle méditoit sur les
 moyens de se réconcilier avant que de

sortir de l'hôtellerie, quand tout d'un coup la scène qui s'étoit passée à *Londres*, se présentant à sa mémoire, elle méprisa son ennemie, comme incapable de lui nuire auprès de *Lady Booby*.

Tout étant arrangé, & le carosse prêt à partir, une des Dames se mit à crier, „ Arrête cocher, arrête. J'ai oublié ma „ tabatière, & moi mes gands, s'écria „ un autre. Moi mon manchon, dit le „ troisième. Et moi mes galoches, dit „ *Slipshop*." Il fallut retrouver tout cela: le cocher jura, le postillon renia, mais il fallut en passer par-là.

Aussi-tôt que le carosse fut sorti de l'hôtellerie, les Dames se jettèrent toutes à la fois sur le caractère de Mademoiselle *Prudotte*. L'une déclara à la compagnie, que pour elle elle s'étoit bien doutée que c'étoit quelque petite *Grisette*. Une autre dit qu'elle en avoit la mine. Une troisième ajouta qu'elle la soupçonnoit de ne pas valoir grand'chose, par ses airs de Prude. Avez-vous remarqué, Mademoiselle, continua celle-ci, (en s'adressant à la Dame qui avoit conté les aventures de *Léonore*) ses grimaces à chaque mot que vous avez eu la bonté de nous dire? La quatrième se mit de la partie,

tie, en disant,, Madame, ces créatures
 ,, trouvent toujours à redire à tout. Mais
 ,, pour moi, je ne fais pas où elle a pu
 ,, être élevée. Il est vrai que je n'ai
 ,, guères de commerce avec les petites-
 ,, gens, & que c'est peut-être leur usage
 ,, de s'opposer aux prières de toute une
 ,, compagnie. Cela me paroît si étrange,
 ,, que je le croirois à peine, si mes yeux
 ,, n'en avoient été les témoins. Hélas!
 ,, ajouta Mademoiselle *Slipslop*, tant de
 ,, dureté pour un si joli garçon! Il faut
 ,, qu'elle soit destituée de toute humanité.
 ,, Je crois pour moi, qu'elle est plus *Tur-*
 ,, *que* que *Chrétienne*; car si elle avoit une
 ,, goutte de sang Chrétien dans les veines,
 ,, la voix d'un jeune-homme comme ce-
 ,, lui-là l'auroit touchée. Il est vrai qu'il y a
 ,, des objets vieux, cassés & dégoûtans,
 ,, qui font mal au cœur: je ne me ferois
 ,, pas tant scandalisée, si elle avoit refu-
 ,, sé quelqu'un de ceux-ci: je suis aussi
 ,, délicate qu'elle là-dessus: je n'aime point
 ,, à voir un vieux cadavre à côté de moi;
 ,, mais pour toi, JOSEPH, c'est autre
 ,, chose. Lève donc la tête, mon gar-
 ,, çon. Celle qui n'a pas de sentimens
 ,, humains pour toi, n'est qu'une *Mussul-*
 ,, *mane* ou une *Jansinistre*: je la soutien-
 ,, drai.

„ drai telle par-tout. ” Ce discours imprudent mit JOSEPH très mal à son aise, aussi-bien que les Dames, qui jugeant que la Demoiselle *Slipslop* s'étoit un peu trop desaltérée dans l'hôtellerie, commencèrent à en appréhender les suites. Pour les prévenir, une d'elles pria la Dame d'achever l'histoire de *Léonore*. „ Oui, „ je vous en conjure, Madame, dit „ *Slipslop* : accordez-nous l'honneur de „ la castrophe de cette belle histoire, digne des galantes archives de *Cupidon*, „ que vous avez commencée ce matin. ” La Dame, qui avoit beaucoup de complaisance, y consentit, & reprit son récit où elle l'avoit interrompu.



C H A P I T R E VI.

Suite de l'Histoire de LEONORE.

LÉONORE, aiant franchi les bornes que la modestie & la bienséance prescrivent à notre sexe, se laissa emporter à tout ce que sa passion lui dictoit. Ses visites chez *Bellairmine* devinrent plus fréquentes, & plus longues que celles de son

son Chirurgien ; en un mot , elle lui ser-
voit de Garde , faisant ses bouillons , &
s'acquittant des autres devoirs de cet em-
ploi. Sa tante perdit ses peines en vou-
lant la détourner de ses soins imprudens ,
elle ne fortoit presque plus de chez lui.
Les Dames de la ville ne manquèrent
pas d'en médire , elle devint la matière
de tous leurs entretiens. En prenant leur
thé , elles enchérissoient les unes sur les
autres. *Lidamire* se distingua par la ri-
gueur de ses jugemens. Cette Dame , par
un extérieur composé , & par une assi-
duïté scrupuleuse aux Eglises trois fois par
jour , avoit si bien mis en déroute tous les
espions que ses ennemies attachèrent à ses
pas , que personne n'osoit se heurter con-
tre un édifice aussi bien établi qu'étoit la ré-
putation de cette Dame , dont la vertu exem-
plaire , malgré la régularité de ses mœurs &
sa sévérité à l'égard des autres , lui avoit
attiré tant d'envie , que la calomnie ne l'é-
pargnoit point. Il est vrai que c'étoit
autant de coups tirés en l'air , dont nul
ne l'avoit atteint. Peut-être étoit-elle re-
devable aux Ecclésiastiques (les seuls hom-
mes qui eussent entrée chez elle) de ce
rare bonheur : aussi étoit-ce sur deux ou
trois de ces Messieurs , que la médifan-

ce s'étoit efforcée de mordre si injustement.

Pas si injustement peut-être, interrompit *Slipslop*; les Ecclésiastiques sont hommes aussi-bien que les autres.

La délicatesse de l'austère & vertueuse *Lidamire* se trouva si offensée des libertés que *Léonore* se donnoit, que cette pieuse femme disoit hautement, qu'elle deshonoroit son sexe. Que pour elle, il lui étoit impossible de comprendre comment une femme qui se piquoit d'avoir de l'honneur, pouvoit parler à une créature comme *Léonore*; ajoutant que pour elle sa résolution étoit prise là-dessus; qu'elle ne danseroit plus aux bals où l'autre se trouveroit, crainte de prendre de l'infection.

Mais pour revenir à mon sujet, dès que *Bellairmine* fut guéri (& il le fut au bout d'un mois) il partit pour aller chez le père de *Léonore*, lui proposer le mariage, & régler les articles du contrat. Quelques jours avant l'arrivée de *Bellairmine*, le Vieillard avoit reçu une lettre anonyme, que voici. Elle n'étoit assurément ni de *Léonore*, ni de sa tante; cependant elle étoit d'un caractère de femme, & contenoit ces mots.

MON-

MONSIEUR,

„ C'est à regret que je me vois forcée
 „ de vous mander, que votre fille *Léonore*
 „ *nore* a fait une des plus indignes basses-
 „ fes & des plus insignes folies, dont une
 „ fille soit capable. Elle s'étoit engagée
 „ avec un jeune Cavalier, qu'elle a quitté
 „ pour se donner à un autre, qui quoi-
 „ qu'il l'emporte par la figure, n'a pour-
 „ tant pas plus de bien que le premier.
 „ Elle a joué un tour de coquette fieffée.
 „ Vous pouvez prendre là-dessus les me-
 „ sures que vous croirez les plus conve-
 „ nables. Pour moi, j'ai fait ce que je
 „ crois être de mon devoir, aiant, quoi-
 „ que je vous sois inconnue, beaucoup
 „ de respect pour votre famille.

Le Vieillard ne se mit point en peine de répondre à cette lettre, à laquelle même il ne fit attention, que quand *Bellairmine* arriva chez lui. Il étoit de ces pères qui ne regardent leurs enfans, même les légitimes, que comme les malheureuses suites des fottes ardeurs de leur jeunesse, & dont ils tâchent de se rendre quittes au meilleur marché qu'ils peuvent. Il passoit dans le monde pour ce qu'on nomme or-

dinairement un bon père de famille, étant assez disposé à voler & à ruiner, s'il eût pu, tout le Genre-humain, afin d'accumuler des richesses, qu'on croyoit destinées à l'élevation de ses enfans. Cependant il n'en étoit rien; il n'amassoit que pour lui seul, & regardoit ses enfans comme des rivaux, qui attendoient son trépas pour jouir de l'objet de toutes ses affections, qu'il eût bien voulu pouvoir emporter avec lui: desorte que ces mêmes enfans, pour s'assurer sa succession, n'avoient d'autres garants que les Loix du Royaume. Du reste il n'aimoit assez aucune personne, pour faire un testament en sa faveur.

Quand *Bellairmine* se présenta à ce tendre père, sa personne, son équipage, son rang & son bien, eurent l'avantage de lui plaire infiniment. Le croyant un très bon parti pour sa fille, il l'accepta pour gendre sans se faire prier. Tout alloit le mieux du monde, si *Bellairmine*, qui croyoit la route applanie par le consentement qu'il venoit de recevoir, ne se fût avisé de parler de la dot. A ce mot, le Vieillard changea tout-à-coup de visage, & lui dit d'un ton brusque, qu'il ne marieroit jamais sa fille par voie de vente, ni d'achat;

chat; mais que s'il aimoit *Léonore*, il n'a-
 voit qu'à la prendre. „ Après ma mort,
 „ dit-il, vous trouverez sa dot dans mon
 „ coffre-fort & dans mon porte-feuille.
 „ J'ai vu tant d'exemples de l'ingratitude
 „ des enfans à l'égard de leurs pères fol-
 „ lement généreux, que j'ai fait vœu de
 „ ne me pas défaisir d'un schelling de mon
 „ vivant. *Salomon* a dit que celui qui é-
 „ pargne les verges, gâte l'enfant. Il au-
 „ roit dû ajouter, que celui qui épargne la
 „ bourse, le sauve." De-là il se jetta dans
 une longue digression sur l'extravagance
 des jeunes-gens. Ensuite il parla de che-
 vaux pour détourner la conversation, &
 vanta beaucoup ceux de Mylord *Bellair-
 mine*.

Notre Petit-Maître, qui en tout autre
 tems auroit été charmé de continuer une
 conversation si intéressante pour lui, s'en-
 nuyant pour lors de cet entretien, le fit
 tourner sur le chapitre de la fortune, &
 dit au père: „ Monsieur, j'estime infini-
 „ ment votre charmante fille, je la pren-
 „ drois avec une moindre dot que toute
 „ autre. Mais ma tendresse pour elle
 „ m'oblige d'avoir égard à nos communs
 „ intérêts; car je mourrois de douleur, si
 „ j'avois l'honneur d'être son mari, de la
 „ voir

„ voir réduite à un équipage moins magnifique que celui que j'ai à présent.
 „ Six chevaux sont absolument nécessaires. Quatre suffiroient , répondit le Vieillard. Quatre, quatre, on s'en contentera. Il continua à parler de chevaux, ensuite du luxe, puis il revint aux chevaux, changeant à chaque instant de sujet, pour tâcher d'éluder les argumens du jeune Seigneur, qui à son tour faisoit tous ses efforts pour le faire toujours revenir à la dot. Mais voyant qu'il perdoit ses peines, cet Amant tendre & passionné déclara à la fin, que *Léonore* lui étoit mille fois plus chère que sa vie, qu'il lui sacrifieroit tout ce qu'il avoit de plus précieux, qu'il l'adoroit, que rien ne pouvoit le rendre heureux que sa main... mais qu'il lui étoit impossible de l'épouser sans dot. Le père répondit qu'il étoit très fâché de voir que sa fille perdoit en lui un parti si avantageux pour elle, mais que quelque bonne volonté qu'il pût avoir, il étoit dans une impuissance totale de faire les moindres avances : qu'il avoit fait de grandes dépenses pour des entreprises dont il ne retireroit rien de longtems, quoiqu'avec espérance d'en tirer beaucoup dans la suite.
 „ Peut-être, ajouta-t-il, que je pourrai
 „ être

„ être en état de donner quelque chose au
 „ premier enfant dont ma fille accouchera ;
 „ cependant je ne veux m'engager
 „ à rien , car je ne voudrois pas man-
 „ quer à ma parole pour toutes les filles
 „ du monde.”

Enfin, Mesdames, pour ne vous point fatiguer de détails inutiles, *Bellairmine* essaya tous les raisonnemens dont il put s'aviser, & les voyant sans effet, il prit congé du Vieillard, pour s'en retourner, non pas auprès de *Léonore*, mais chez lui, d'où il lui écrivit, & peu de jours après il partit pour *Paris*, où il arriva très heureusement, pour y faire les délices de la *France* & la gloire de l'*Angleterre*.

Voici la lettre dont il chargea un de ses gens, pour être remise à *Léonore*. Une copie m'en étant tombée entre les mains, je l'ai lue plusieurs fois, à cause de la ridicule singularité du stile, & je crois que je me la rappellerai.

„ Je suis fâché, Mademoiselle, d'a-
 „ voir l'honneur de vous dire que je ne
 „ suis pas l'heureux mortel destiné à vo-
 „ tre main divine. Monsieur votre père
 „ me l'a dit avec une politesse, qu'on ne
 „ rencontre que rarement en-deçà de *Pa-*
 „ ris

„ ris. Vous devinerez peut-être de quelle
 „ manière il m'a refusé. Ah Dieux! qui
 „ l'eût dit? Vous sentez bien, Mademoi-
 „ selle, que je suis incapable de vous
 „ rendre cette funeste réponse de vive
 „ voix. Je vai me garantir des suites
 „ cruelles de cette aventure, par un vo-
 „ yage à *Paris*. Je me flate que nous
 „ vous y verrons quelque jour. Jusqu'à
 „ ce bienheureux moment, le vent de
 „ *France* ne peut manquer d'être le plus
 „ brulant qui souffle dans l'Univers, puis-
 „ qu'il sera composé de mes soupirs. A-
 „ dieu ma Princesse, & mon amour,

BELL AIRMINE.

Je n'entreprendrai point, Mesdames,
 de vous dépeindre la situation de la triste
Léonore, à la lecture de cette lettre. C'est
 un tableau si rempli d'horreur, que je
 souffrirois en le voulant tracer, & vous
 en le regardant. Elle abandonna aussi-tôt
 la province où elle avoit demeuré jusqu'a-
 lors, & où elle étoit par-tout montrée au
 doigt. Elle fait aujourd'hui sa résidence
 au château que je vous ai fait remarquer
 en commençant son histoire. Elle y traîne
 une vie triste & languissante, plus digne
 de

de pitié que de censure, si nous faisons réflexion que les artifices de sa tante ont autant contribué à la rendre blâmable, que la légèreté de son esprit & de son sexe. On nous reprochera toujours injustement cette légèreté, tant qu'on bornera notre éducation à des amusemens frivoles, plus propres à nourrir, ou même à faire naître des dispositions vicieuses, qu'à corriger celles que nous puisons, également comme les hommes, dans la source corrompue de la Nature humaine.

„ Si je la plains, dit une jeune Demoiselle de la compagnie, c'est de la perte
 „ d'*Horace*; car pour celle qu'elle a fait
 „ de *Bellairmine*, je ne puis comprendre
 „ que cela puisse être compté parmi ses
 „ infortunes.”

„ Il faut avouer, dit Mademoiselle
 „ *Slipslop*, que ce beau Monsieur *Bellair-*
 „ *mine*, puisque *Bellairmine* y a, étoit un
 „ peu traître dans la modification de sa
 „ tendresse. Cependant je plains Made-
 „ moiselle *Léonore*, d'avoir eu deux A-
 „ mans, sans pouvoir attraper un seul
 „ mari; mais qu'est devenu Monsieur
 „ *Araffe*?

Vous voulez dire *Horace*, répondit la Dame. Il garde le célibat jusqu'à présent,
 &

& par son assiduité & son application à l'étude de la Jurisprudence, il a su acquérir un bien considérable. On remarque qu'il n'entend jamais prononcer le nom de *Léonore* sans soupirer, & qu'il est si modéré à son égard, que personne ne lui a encore entendu dire un mot desobligeant en parlant d'elle.



C H A P I T R E VII.

Ce qui arrive à Mr. ADAMS, éloigné du Coche.

LA Dame aiant achevé son récit, & reçu les remerciemens de la compagnie, JOSEPH s'écria tout d'un coup :
 „ Qu'on ne me croie jamais, si je ne vois
 „ pas tout-là-bas notre Vicaire, Mr. A-
 „ DAMS, sans son cheval. Oui c'est lui-
 „ même, dit *Slipstop*; il faut bien qu'il ait
 „ laissé son cheval à l'auberge." Elle l'a-
 voit deviné: notre Ministre distrait étoit si enchanté de voir JOSEPH tranquille dans le carosse, qu'il ne songea point à la pauvre bête qui étoit dans l'écurie. Se sentant leste & de bon courage, il se mit
 fans

fans réflexion en chemin, armé d'un bâton de pommier sauvage, dont il favoit la vertu mieux qu'homme au monde. Il avoit toujours devancé le carosse, redoublant ou relâchant le pas, selon les occasions, si habilement, que la voiture se trouvoit toujours à un quart de mille derrière lui.

Mademoiselle *Slipslop* pria le cocher d'avancer, pour le rejoindre. Il fit de son mieux ; mais le Ministre hâtoit ses pas, à mesure que l'autre hâtoit ses chevaux, criant d'un air gai : „ Oui, oui, „ rattrapez-moi, si vous le pouvez.” Le cocher répondoit en jurant, qu'il tenteroit plutôt d'attrapper un levrier. Enfin donnant quelques douzaines de bonnes malédictions au pauvre Ministre, il parla ainsi à ses chevaux : „ Allons tout doucement, mes amis.” Il dit, & les chevaux obéirent.

Lecteur, laissons la pesante voiture avancer lentement, & hâtons-nous d'atteindre le rapide Vicaire, qui marche toujours sans se donner la peine de regarder derrière lui. Il avoit déjà laissé le carosse trois milles en arrière, lorsque voyant devant lui un chemin, où il étoit presque impossible, pour une créature douée
de

de sens-commun , de s'égarer. Lui qui possédoit un talent tout extraordinaire pour mettre ces sortes d'impossibilités en pratique , prit un tout autre chemin que celui qu'il devoit prendre. Enfin , au bout de trois autres milles , étant parvenu au pié d'une montagne, il grimpa jusqu'au sommet, pour découvrir le carosse. Ne le voyant point, il tira son cher *Æschile*, & s'affit dans la résolution de l'attendre patiemment.

Il n'avoit pas lu deux pages , quand un coup de fusil , qui partit assez près de son oreille , le fit tressaillir : il tourna la tête & vit un Chasseur , qui avoit l'air d'un Gentilhomme , prêt à ramasser un perdreau qu'il venoit de tuer.

Il se lève aussitôt , & présente au Chasseur une figure , qui auroit excité des éclats de rire dans bien des personnes. Sa robe qui s'étoit détachée , lui tomboit jusqu'à la moitié de la jambe , sous son large surtout qui formoit un second étage. L'envie de rire que put avoir le Chasseur, céda à la surprise que lui causa la rencontre inopinée d'un personnage si extraordinaire dans un endroit si écarté.

ADAMS dit au Gentilhomme , en s'avançant vers lui , qu'il présumoit qu'il avoit

voit fait une bonne chasse. L'autre ne faisant point de réponse à ce compliment, parce qu'il étoit occupé à recharger son fusil : „ Je vois , Monsieur , continua „ ADAMS , que vous venez de tuer un „ perdreau. ” Ensuite il se tut , jusqu'à ce que le fusil fût remis en état. Alors il fit remarquer au Chasseur que la soirée étoit belle. Le Gentilhomme , qui au premier coup d'œil s'étoit laissé prévenir d'une assez chetive opinion du personnage , lui voyant un Livre à la main , avec le diminutif d'un vêtement Ecclésiastique , commença à changer d'idée sur son compte , & pour faire une petite avance de politesse , il lui dit : „ Je crois que Monsieur n'est pas de ce pays-ci. ” ADAMS répondit qu'il étoit voyageur , & que la vue dont on jouissoit sur cette hauteur , & le beau tems qu'il faisoit , l'avoient tenté de s'asseoir pour s'y amuser à la lecture. „ Il faut que je me repose aussi , repliqua „ le Chasseur , car je suis dehors depuis „ midi. Peut-être que le gibier n'est pas „ abondant dans ce pays , dit Mr. ADAMS , „ Non , répondit le Chasseur ; les soldats „ qui sont cantonnés aux environs , l'ont „ beaucoup détruit. Cela ne me sur- „ prend point , repliqua ADAMS , c'est „ leur

„ leur métier de tirer. Oui sur du gibier, repartit l'autre; mais je ne vois pas qu'ils fassent grand mal à nos ennemis. L'affaire de *Cartagène* me déplaît fort: si je m'y étois trouvé, j'aurois fait tout autrement. Morbleu, qu'est-ce que la vie d'un homme, quand la patrie en a besoin! Quiconque n'est pas prêt à se sacrifier pour le bien de la patrie, mérite la corde! morbleu oui, il mérite d'être pendu!" Il prononça ces mots d'un ton si fier & d'une contenance si martiale, qu'il auroit effrayé un Capitaine de la Bourgeoisie de *Londres* à la tête de sa Compagnie.

Mr. ADAMS, qui n'étoit pas susceptible de peur, lui répondit d'un ton ferme, qu'il louoit son zèle, mais que ses jurmens le scandalisoient; & il le pria de s'en corriger, ajoutant qu'un homme pouvoit être brave comme un *Achille* sans le secours des imprécations. Il étoit pourtant si charmé de ce discours, qu'il dit au Gentilhomme, qu'il voudroit faire un voyage de deux cens milles en si bonne compagnie. Il ajouta qu'il étoit difficile de trouver des personnes qui pensassent si noblement, & que s'il lui plaísoit de s'asseoir, il seroit ravi de s'entretenir avec lui, afin de

de lui faire voir qu'il y avoit des Ecclésiastiques (vrais *Anglicans* s'entend) qui étoient prêts à se sacrifier pour la Patrie, s'ils y étoient appelés.

Le Gentilhomme accepta la proposition, & s'étant placé à côté d'ADAMS, celui-ci commença une dissertation que nous placerons dans un Chapitre à part, comme la plus curieuse non seulement de ce Livre, mais peut-être l'unique qui se trouve de cette espèce dans tous les Livres du Monde.



C H A P I T R E VIII.

Discours de Mr. ADAMS sur l'Amour de la Patrie.

„ JE proteste, Monsieur, dit Mr. A-
 „ DAMS au Gentilhomme, que je
 „ suis au comble de la joie d'avoir
 „ rencontré un homme de votre carac-
 „ tère. Quoique je ne sois qu'un pauvre
 „ Ministre, je puis dire que je suis hon-
 „ nête-homme, & incapable de faire une
 „ mauvaise action, dût-elle me procurer
 „ un Evêché. Il n'a jamais été en mon
 Tome I. K „ pou-

„ pouvoir de faire ce grand sacrifice. Ce-
 „ pendant j'ai souffert pour ma conscien-
 „ ce ; car j'ai eu des parens (excusez-
 „ moi si je le dis) qui ont fait quelque
 „ figure dans le Monde, sur-tout un ne-
 „ veu, Marchand & Echevin du Bourg
 „ où il faisoit sa résidence. Il étoit bon
 „ garçon, mon élève, & qui plus est,
 „ jamais il ne s'opposa à mes sentimens.
 „ J'avoue que vous pouvez être choqué
 „ de me voir tant de gloire, & de m'en-
 „ tendre dire que j'ai été autrefois assez
 „ homme d'importance, pour pouvoir
 „ gouverner l'Echevin d'un Bourg. Le
 „ Recteur, dont j'étois Vicaire, m'en-
 „ voya chercher la veille d'une Election,
 „ & me dit tout net, que si je prétendois
 „ être continué dans mon emploi, il fal-
 „ loit engager mon neveu à donner sa
 „ voix au Colonel *Delcour*, de qui j'en-
 „ tendois parler pour la première fois. Je
 „ répondis au Curé, que je ne pouvois
 „ disposer de la voix de mon neveu (Dieu
 „ me pardonne ce mensonge) mais que
 „ j'étois persuadé qu'il étoit trop honnête-
 „ homme, pour ne la point donner selon
 „ sa conscience ; que pour moi je serois
 „ très fâché de l'engager à agir par aucun
 „ autre principe. Il me dit que des dé-
 „ faites

„ faites étoient hors de faison ; qu'il é-
 „ toit bien informé que j'avois déjà parlé
 „ en faveur de Mr. *Papillon* mon voisin.
 „ Il disoit vrai ; car c'étoit dans un tems
 „ que l'Eglise se trouvoit en très grand
 „ péril , & que tous les honnêtes-gens
 „ craignoient que je ne sai quoi n'arrivât.
 „ Je lui dis alors hardiment , que puis-
 „ qu'il croyoit que j'avois donné ma pa-
 „ role , c'étoit m'insulter que de me la
 „ demander contre. Enfin mon neveu
 „ persévéra dans sa résolution , & moi
 „ aussi , desorte que je perdis mon Vica-
 „ riat ; car Mr. *Papillon* fut choisi par
 „ son moyen. Mais le croirez-vous ,
 „ Monsieur ? Ce Mr. *Papillon* ne se don-
 „ na jamais la peine de dire un mot pour
 „ l'Eglise ; *Ne verbum quidem, ut ita di-*
 „ *cam.* Deux ans après on lui donna une
 „ Charge , & il est resté à *Londres* depuis ,
 „ où , à ce qu'on m'a dit , (mais Dieu
 „ me garde de le croire) il n'a jamais en-
 „ tré dans une Eglise. Je demeurai long-
 „ tems sans aucun Bénéfice ni Emploi , &
 „ si réduit , que je vécus un mois entier
 „ des profits d'une Oraison funèbre , que
 „ je prononçai au défaut d'un de mes
 „ Confrères qui étoit malade. Mais cela
 „ ne se dit qu'en passant. Enfin *Papillon*
 „ étant

„ étant placé, le Colonel se remit encore
 „ une fois sur les rangs. Et qui croyez-
 „ vous qui devint son Solliciteur? Ce fut
 „ Mr. *Papillon*: oui, ce même *Papillon*,
 „ qui m'avoit dit autrefois, que le Colo-
 „ nel étoit ennemi juré & de l'Eglise &
 „ de l'Etat, eut la hardiesse de parler pour
 „ lui à mon neveu, & le Colonel lui-mê-
 „ me m'offrit à moi, de me faire Aumô-
 „ nier de son Régiment. Je méprisai ses
 „ offres en faveur du Chevalier *Boncoeur*,
 „ qui protestoit qu'il sacrifieroit tout aux
 „ intérêts de la Patrie, & je crois qu'il
 „ l'auroit fait, à l'exception de la chasse,
 „ qu'il aimoit avec tant d'excès, que dans
 „ cinq ans il ne fut que deux fois à *Lon-*
 „ *dres*; & on m'a assuré que dans ces vo-
 „ yages il n'entra qu'une fois au Parle-
 „ ment. Il étoit cependant un digne hom-
 „ me, & le meilleur ami que j'eusse ja-
 „ mais eu; car il me fit rendre mon Vi-
 „ cariat par le moyen de l'Evêque, &
 „ me donna de sa poche huit pièces pour
 „ m'acheter une robe & meubler ma mai-
 „ son, & fut toujours mon protecteur
 „ tant qu'il vécut; ce qui ne fut pas long-
 „ tems. Sa mort me procura de nouvel-
 „ les connoissances. Le Chevalier *Booby*
 „ aiant acheté les terres du défunt, se
 „ mit

„ mit aussi à briguer sa place au Parle-
 „ ment. C'étoit un jeune Seigneur, re-
 „ venu depuis peu de ses voyages dans
 „ les pays d'Outre-mer. Il parloit si bien
 „ des affaires que je n'entens point, que
 „ j'étois ravi d'admiration en l'écoutant ;
 „ deforte que si j'avois eu mille voix à
 „ donner, il les auroit toutes eues. Je
 „ mis mon neveu dans ses intérêts ; il
 „ fut élu ; & à dire le vrai, c'étoit un
 „ grand homme pour la Patrie, car il ha-
 „ ranguoit des heures entières, & très
 „ bien, dit-on. Mais par malheur, le
 „ Parlement ne se trouva jamais de son
 „ sentiment. *Non omnia possumus omnes.*
 „ Il me promit un Bénéfice, le pauvre
 „ homme ; & je crois qu'il me l'auroit
 „ donné, si par malheur Madame ne l'a-
 „ voit auparavant promis à son insu. Je
 „ n'ai su cela que depuis. Le pauvre Che-
 „ valier avoit tant d'affaire sur les bras,
 „ que je ne pouvois jamais parvenir à lui
 „ parler ; mais je crois que Lady en étoit
 „ cause, parce qu'elle ne croyoit pas mes
 „ habits assez beaux pour paroître à sa
 „ table. Je dois pourtant rendre justice
 „ à la mémoire du Chevalier, en vous
 „ disant que sa cuisine & sa cave me fu-
 „ rent toujours ouvertes. Bien des Di-



„ manches après l'Office, j'ai trouvé chez
 „ lui de la bière, qui me remettoit de mon
 „ épuisement, car il faut que je prêche
 „ dans quatre Eglises. Depuis que mon
 „ neveu est mort, la Communauté est
 „ tombée dans d'autres mains, & moi je
 „ suis déchu de mon crédit, ne pouvant
 „ rendre les services importans que je
 „ rendois autrefois. Je n'ai pas de talens,
 „ pour les employer utilement au bien
 „ de mon cher Pays. Mais de celui à qui
 „ rien n'est donné, rien n'est requis. Ce-
 „ pendant dans des momens critiques, tel
 „ qu'aux approches d'une nouvelle Elec-
 „ tion, j'entrelarde mes Sermons de quel-
 „ ques maximes par-ci par-là, qui ne font
 „ point inutiles, & qui font plaisir à Lady
 „ & à bien d'autres honnêtes-gens du
 „ canton, qui m'ont tous promis de faire
 „ donner l'Ordination à mon fils, âgé de
 „ vingt-cinq ans, qui est un prodige d'éru-
 „ dition, & de mœurs irréprochables. Cepen-
 „ dant, faute d'avoir passé quelque tems
 „ dans l'Université, l'Evêque refuse de lui
 „ donner les Ordres. On doit avoir grand
 „ soin de connoître ceux à qui l'on confie
 „ le sacré Ministère; mais j'ose me flater
 „ que s'il est admis au Sanctuaire, il est
 „ incapable de rien faire qui puisse des-
 „ „ honorer

„ honorer son Ordre, & qu'au contraire
 „ il servira bien Dieu & sa Patrie selon
 „ sa capacité, comme je lui en ai donné
 „ l'exemple, jusqu'à perdre sa vie, s'il
 „ le faut, pour l'un & pour l'autre. Je
 „ l'ai élevé dans ces sentimens; ainsi j'ai
 „ fait mon devoir, & n'en répondrai
 „ point, s'il vient par malheur à man-
 „ quer au sien.



CHAPITRE IX.

*Discours du Gentilhomme sur la Bravoure.
 Combat d'ADAMS contre un Scélérat.*

LE Gentilhomme loua extrêmement
 les sentimens de Mr. ADAMS, &
 lui dit qu'il espéroit que son fils suivroit
 ses traces; ajoutant que s'il n'étoit pas prêt
 à mourir pour sa Patrie, il ne méritoit
 pas de vivre. „ Pour moi, dit-il, je ne
 „ ferois aucun scrupule de bruler la cer-
 „ velle à un lâche, qui refuseroit de mou-
 „ rir pour sa Patrie. Monsieur, conti-
 „ nua-t-il, j'ai un neveu Officier, que je
 „ viens de deshériter, parce qu'il a refu-
 „ sé de suivre notre Amiral *Vernon* dans
 K 4 „ son

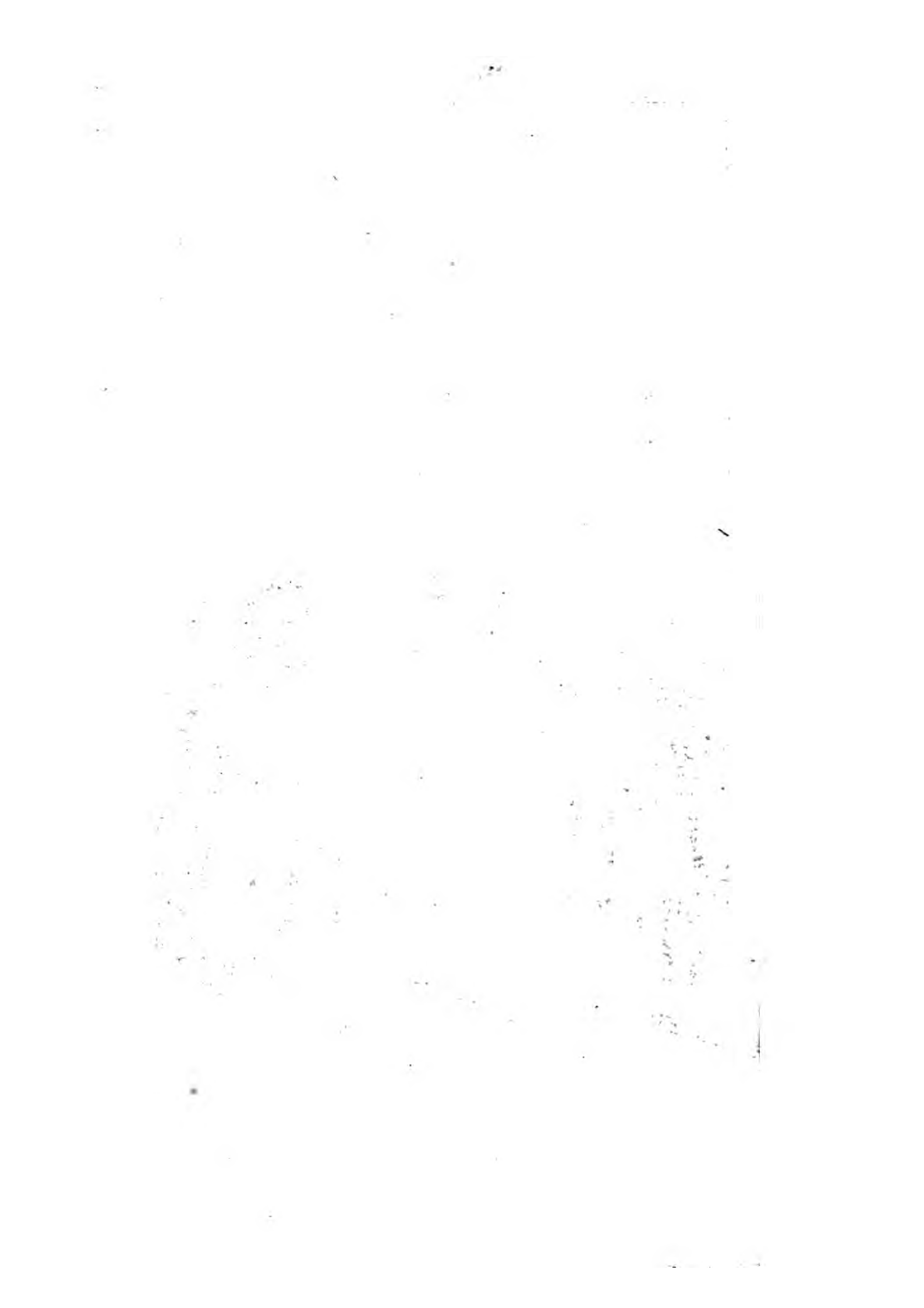
„ son expédition aux *Indes Occidentales*.
 „ Il se dit amoureux , mais je le crois
 „ poltron. Ventrebleu ! je voudrois qu'on
 „ étranglât tous les lâches ; oui je les
 „ verrois tous étranglés avec plaisir. C'est
 „ être trop cruel , Monsieur , répondit
 „ ADAMS. Les hommes ne se font pas faits
 „ eux-mêmes. Et quand on est timide ,
 „ on est moins blâmable que digne de
 „ compassion. D'ailleurs le tems & la
 „ raison guériront peut-être votre neveu ,
 „ puisque tout le monde convient que le
 „ même homme peut être courageux
 „ dans un tems , & ne l'être point du
 „ tout dans un autre. *Homère* , qui a si
 „ bien connu & si fidèlement copié la
 „ Nature , nous l'exprime par ces mots.

Paris combat , quand Hector se retire.

„ Nous avons dans une Histoire bien
 „ plus moderne un exemple mémora-
 „ ble de ces vicissitudes. Cet exemple
 „ n'est pas plus éloigné de nous que l'an
 „ 705. de la Fondation de Rome. Le
 „ grand *Pompée* , qui avoit gagné tant de
 „ batailles , triomphé si souvent , & dont
 „ la valeur a été célébrée par tant d'Au-
 „ teurs de l'Antiquité , particulièrement
 „ par *Cicéron* & *Patercule* ; ce même Pom-
 „ pée



S



„ *péc* à *Pharfale* abandonna le champ de
 „ bataille , avant que la victoire se fût
 „ déclarée pour son rival , afin de se re-
 „ tirer comme un lâche dans sa tente , où
 „ il se laissa accabler par son defefpoir , &
 „ céda une victoire qui pouvoit être en-
 „ core disputée , & dont l'empire du
 „ Monde étoit le prix. Je ne fuis pas
 „ fort instruit de ce qui s'est passé dans
 „ ces derniers tems , c'est-à dire depuis
 „ douze fiècles ; mais ceux qui en ont
 „ lu les Histoires , vous fourniront fans
 „ doute d'autres exemples de la même
 „ nature.” Il acheva fon discours , en
 „ faifant sentir au Gentilhomme qu'il s'étoit
 „ trop pressé de condamner fon neveu , &
 „ le priant d'y réfléchir encore , avant que
 „ de se déterminer à fon exhéredation. Le
 „ Gentilhomme repliqua avec chaleur , fai-
 „ fant toujours l'éloge de la bravoure , com-
 „ me si elle étoit l'unique qualité néceffaire
 „ à l'homme , & mit la valeur au-deffus de
 „ toutes les vertus Morales & Chrétiennes.

La nuit qui approchoit , engagea le
 „ Gentilhomme à demander à notre Voya-
 „ geur , où il se propofoit de coucher. Ce-
 „ lui-ci lui répondit , qu'il attendoit le ca-
 „ roffe public. „ Le caroffe , s'écria le
 „ Gentilhomme ! Toutes les voitures

„ publiques font passées il y a bien du
 „ tems. Vous pouvez voir d'ici la der-
 „ nière , qui est déjà bien loin devant
 „ nous. Cela étant je vous quite, répon-
 „ dit A D A M S , je m'en vai les suivre.
 „ Vous aurez de la peine à les rejoindre ,
 „ dit le Gentilhomme. D'ailleurs, com-
 „ me vous n'êtes pas de ce pays , vous
 „ pouvez vous perdre en marchant la
 „ nuit sur ces dunes ; voici le jour qui
 „ tombe, & vous vous égarerez infail-
 „ liblement ; desorte qu'après avoir mar-
 „ ché toute la nuit, vous serez moins a-
 „ vancé qu'à présent. Si vous voulez
 „ m'accompagner jusques chez moi , je
 „ vous donnerai un payfan qui vous
 „ conduira pour six sols, & par ce mo-
 „ yen vous regagnerez bien les pas que
 „ vous aurez fait de plus pour venir chez
 „ moi. ”

A D A M S aiant accepté l'offre , ils se mirent en marche , & pendant le chemin le Gentilhomme l'entretint toujours de la bravoure & du mépris de la vie , jusqu'à ce que la nuit étant tout-à-fait venue , ils arrivèrent près d'un bosquet, d'où tout à coup ils entendirent une voix de femme , qui faisoit des cris affreux. A D A M S , par un premier mouvement in-
 déli-

délibéré, se mit en devoir d'arracher le fusil des mains de son compagnon. „ Que
 „ voulez-vous faire, lui dit le Gentil-
 „ homme? Je veux, repartit ADAMS,
 „ courir au secours d'une malheureuse
 „ qu'on assassine. Seriez-vous si impru-
 „ dent, reprit le Gentilhomme? Mon
 „ fusil n'est chargé que de menu plomb,
 „ & les voleurs ne vont jamais sans pis-
 „ tolets chargés à bales. Ils ont de plus
 „ des sabres & des bayonnettes: diable!
 „ la partie ne seroit pas égale. Allons,
 „ ceci ne nous regarde point. Croyez-moi,
 „ passons notre chemin, & ne nous fai-
 „ sons point une mauvaise affaire. Il ne
 „ faut jamais chercher le péril. ”

Les cris augmentant, le brave ADAMS, sans daigner répondre, empoigna son bâton, & s'enfonça dans les broussailles du côté d'où venoient les cris, tandis que l'éloquent panégyriste de la bravoure fuyoit de toute sa force vers sa Gentilhommière. Le Vicaire intrépride, en arrivant où son bon cœur & son courage l'avoient attiré, trouva une jeune fille qui se débattoit entre les bras d'un homme, qui la tenoit par terre presque vaincue. La pénétration d'ADAMS ne lui fut pas nécessaire, pour démêler les causes de la

querelle. Du premier coup d'œil, il jugea laquelle des deux personnes avoit tort, desorte que la fille n'avoit pas besoin d'implorer le secours de son bras. Car le levant à l'instant même, il donna du bâton qu'il portoit, un coup si furieux sur la tête de l'agresseur, qu'il lui eût fait sauter la cervelle, si la Nature ne lui eût donné un crâne beaucoup plus dur, qu'au commun des hommes.

Comme un coq, qui en voit un autre s'approcher de lui dans le moment qu'il courtise sa poule, la quite pour chasser son rival; de-même le ravisseur sentant le bois rebondir de dessus sa tête, quitta la fille pour se jeter sur l'homme. Il n'avoit d'autres armes que celles que la nature lui avoit données, mais il savoit s'en servir merveilleusement; car fermant le poing, il le poussa avec tant de roideur contre le corps d'ADAMS, vers l'endroit où le cœur est situé, qu'il le fit chanceler. Celui-ci jetta son bâton, & fermant à son tour son poing énorme, il porta un coup pareil à son adversaire. Celui-ci le para de la main gauche, & au même instant il darda sa tête contre la poitrine d'ADAMS. Car nos Héros *Anglois* se servent souvent de leur propre tête, à peu près

près comme les Anciens se servoient de béliers, pour renverser des portes, ébranler des murailles, ou abattre des tours. ADAMS frappé de ce terrible coup tomba à la renverse. Alors son rival méprisant les loix des armes, qui défendent d'opprimer un ennemi vaincu, se jette sur lui, le tenant d'une main, & de l'autre travaillant sur son corps, jusqu'à ce que ses forces commençant à s'épuiser, il le quita, en disant, selon l'expression des Spadassins, *son affaire est faite.*

Mais ADAMS n'étoit pas si délicat. Il soutenoit des coups aussi-bien qu'aucun Maître dans ce genre d'escrime, & il ne faisoit le mort que comme *Etéocle*, à dessein de surprendre son ennemi. En effet quand il le vit, comme un autre *Polinice*, contempler sa victoire, il se leva brusquement, & se jetta avec tant de fureur sur son adversaire, qu'il le terrassa, mais autant par adresse que par force. Alors lui imprimant son genou sur sa poitrine: „ c'est „ mon tour à présent, s'écria-t-il ”: puis il se mit à lui décharger de si affreux coups de son formidable poing, que *Cacus* ne fut jamais plus rudement battu par le redoutable fils d'*Amphitryon*. Il lui assena sur-tout sur le front un coup qui lui fit

perdre connoissance ; enforte que le bon ADAMS fut fâché d'avoir donné ce coup-là de trop ; car il n'avoit pas l'ame meurtrière.

Cependant le vainqueur se leva, & appelant à haute voix la fille. „ Vierge, „ dit-il, vous pouvez paroître. Vous „ êtes tirée des mains de votre infame „ oppresseur ; j'ai bien peur qu'il ne soit „ étendu mort à mes piés. Que Dieu „ me le pardonne, je ne l'ai fait que pour „ défendre l'innocence. ” La pauvre fille, qui ne s'étoit relevée qu'avec peine, tant elle étoit fatiguée, avoit regardé le combat en tremblant. Voyant son défenseur victorieux, elle s'avança vers lui d'un pas mal assuré, ne sachant s'il étoit plus honnête-homme que l'autre. Cependant ses craintes se dissipèrent, lorsqu'elle l'entendit parler si honnêtement.

Ils étoient debout près du vaincu, qu'ADAMS souhaitoit voir remuer, bien plus que ne le desiroit la fille, quand il lui vint à l'esprit de lui demander, par quel malheur elle se trouvoit la nuit dans ce désert. Elle répondit, que son dessein étant d'aller à *Londres*, elle avoit fait rencontre de l'homme dont il venoit de la délivrer : Que cet homme lui avoit dit qu'il alloit le même chemin, & qu'il s'offrit de
l'ac-

l'accompagner : Qu'elle avoit accepté son offre, ne pensant à rien moins qu'à une telle méchanceté. „ Il m'a dit tantôt, „ ajouta-t-elle, qu'il y avoit près d'ici une „ auberge, où nous trouverions à nous „ loger, & qu'il m'y mèneroit par un „ chemin moins long que la route ordi- „ naire. Je ne le soupçonnois d'aucun „ mauvais dessein, parce qu'il me parloit „ très honnêtement. Je me suis recom- „ mandée à Dieu, & l'ai suivi, croyant „ à chaque instant être près de l'auberge. „ Mais tout d'un coup, quand il s'est vu „ dans ce bosquet, il m'a arrêtée, & m'em- „ brassant avec insolence, il m'a fait des „ propositions que j'aurois honte de vous „ répéter : enfin voyant que je repoussois „ ses caresses, & que je refusois tout ce „ qu'il me demandoit, le scélérat m'a fai- „ sie, & il s'efforçoit d'exécuter ses mé- „ chans desseins, quand le bon Dieu vous „ a envoyé à mon secours.”

ADAMS la loua de ce qu'elle disoit s'être recommandée à Dieu, & lui dit., Je ne dou- „ te point, fille vraiment sage, que celui en „ qui vous vous êtes confiée, ne m'ait a- „ mené comme par la main pour vous se- „ courir. J'aurois bien souhaité vous avoir „ délivrée, sans que je fusse l'homicide de

„ ce

” ce misérable. Mais la volonté de Dieu
 ” soit faite , j’espère que sa miséricorde me
 ” pardonnera en l’autre Monde. Je comp-
 ” te sur votre témoignage pour me jus-
 ” tifier daas celui-ci.” A ces mots il se
 tut , pour délibérer s’il se retireroit , ou
 s’il se remettroit entre les mains de la Jus-
 tice. Mais cette méditation fut interrom-
 pue , de la façon qu’on verra dans le Cha-
 pitre suivant.



C H A P I T R E X.

*Suites fâcheuses du Combat. Mr. ADAMS
 reconnoit celle qui a délivrée du danger
 du Bosquet.*

LE silence d’ADAMS, les ombres de
 la nuit , & l’éloignement de toute es-
 pérance de secours , conspirèrent à effra-
 yer la pauvre fille , qui commençoit à
 craindre un ennemi aussi dangereux dans
 la personne de son libérateur , que dans cel-
 le du ravisseur. Car il faisoit trop noir pour
 distinguer l’âge de Mr. ADAMS , & pour
 lire sur son visage le caractère de vertu &
 de sagesse que la Nature y avoit gravé.
 Elle

Elle le soupçonne donc de l'avoir servie, comme plusieurs honnêtes-gens font leur Patrie, qu'ils tirent des mains des oppresseurs pour l'opprimer eux-mêmes : mais ses craintes étoient mal fondées. ADAMS étoit planté sur ses piés, les yeux attachés sur son ennemi étendu, & l'esprit absorbé dans des réflexions très sérieuses, pesant murement en lui-même le pour & contre des deux partis entre lesquels il balançoit, & qui paroissoient l'un & l'autre également dangereux ; desorte qu'il auroit passé peut-être plusieurs heures sur la place à rêver profondément, si tout-à-coup il n'eût apperçu une lumière. Cette vue le réveilla. Il se mit à crier : Holà, à moi, Passant à moi, holà ! Il eut le plaisir d'entendre, non seulement qu'on lui répondoit, mais de voir aussi que la lumière approchoit. Ceux qu'il entendoit, chantoient, rioient, ou sifflaient, chacun selon sa fantaisie ; ce qui renouvela la frayeur de la fille. „ Courage, „ pucelle, lui dit ADAMS, confie-toi en „ celui qui t'a protégée jusqu'à cette heure. Il n'abandonne jamais l'innocence. ” Enfin la lumière vint, & leur aida à connoître que ceux qu'ils voyoient approcher, n'étoient qu'une bande de jeunes gens qui

ve-

venoient au bosquet *éclairer l'oiseau.*

Lecteur, qui peut-être n'avez jamais voyagé, je crains que cette chasse ne vous soit inconnue: il faut donc que je vous l'explique. On commence par tendre les filets: ensuite, quand la nuit est venue, on bat les buissons, tandis que d'autres se tiennent avec la lanterne derrière les filets où les oiseaux se jettent, tout étourdis par le bruit, & éblouis par une lueur à laquelle ils ne sont point accoutumés, & qu'ils suivent cependant; car tout oiseau dont on interromp le sommeil, vole vers la lumière.

A D A M S raconta à cette troupe ce qui lui étoit arrivé, & les pria instamment de porter la lumière au visage de celui qu'ils voyoient couché par terre. „ Hélas! dit-il, j'ai peur de l'avoir frappé jusqu'à la mort. ” Mais sa crainte étoit vaine; car le drolle, quoiqu'étourdi du coup qu'A D A M S lui avoit donné, étoit revenu à lui en un instant; mais sachant qu'il étoit le moins fort, il faisoit semblant d'être mort, & écoutoit l'entretien de la fille & d'A D A M S, très impatient de les voir partir, afin de se retirer aussi, n'espérant plus de réussir dans ses amours. D'ailleurs sa passion s'étoit fort rallentie, par les remèdes qu'A D A M S lui avoit

avoit appliqués. Le coquin , qui avoit un esprit assez méchant pour mettre tous les évènements à profit, crut qu'il étoit tems de ressusciter. Il se leva donc tout à coup, en criant: „ Non, non, perfide assassin, je ne suis pas encore mort, „ quoique toi & ta P... aiez eu raison „ de le croire, après avoir exercé tant „ de cruautés sur un honnête-homme „ qui ne vous avoit jamais fait aucun tort! „ Ah, Messieurs (ajouta-t-il, en s'adressant aux autres) foyez les bien venus; „ vous sauvez la vie à un pauvre voyageur, que ce scélérat & cette coquine „ avoient dessein de voler & d'assassiner; „ car après m'avoir entraîné hors du „ grand-chemin, ils se sont jettés sur „ moi, & m'ont traité comme vous voyez.”

ADAMS se mit en devoir de répondre. Mais un jeune-homme lui coupa la parole, en disant: „ Parbleu menons-les tous „ trois chez le Juge de paix!” La fille se mit à pleurer. ADAMS éleva la voix, mais tout fut inutile. On le saisit à quatre, & le porte-lanterne lui aiant approché la lumière du visage, ils se mirent tous à jurer, que la corde étoit écrite sur sa phisionomie. Un Clerc de Procureur ajouta qu'il

qu'il l'avoit déjà vu juger une fois. Pour la fille on l'avoit décoiffée, & son nez qui saignoit, les empêcha de distinguer si elle étoit belle ou laide. Comme elle trembloit, on prit cela pour un indice de son crime. On les fouilla tous deux, pour chercher l'argent que le complaignant prétendoit avoir perdu; & trouvant une bourse dans la poche de la fille avec de l'or, qu'il reclama effrontément, comme lui aiant été volé, on les regarda comme atteints & convaincus de brigandage.

Cette rencontre étant plus lucrative, à ce qu'ils croyoient, que leur chasse aux flambeaux, ils la quittèrent sans regret, pour traîner ces prétendus coupables devant le Juge de paix. Mais aiant appris qu'ADAMS étoit un homme redoutable, ils lui lièrent les mains derrière le dos, puis cachèrent leurs filets, & ensuite se mirent en marche, les deux coupables précédés de celui qui portoit la lanterne. ADAMS non seulement se soumit à son sort, mais eut la force durant le chemin de consoler sa compagne.

Le Clerc de Procureur les amusoit, en leur disant que cette aventure étoit fort heureuse, puisqu'ils avoient droit à la ré-
com-

compense de quatre-vingt piéces, qu'on accorde à ceux qui arrêtent les voleurs. Ce discours fit naître une contestation entre eux, sur la part que chacun pouvoit reclamer. L'un disoit que la meilleure part lui appartenoit, parce que c'étoit lui qui avoit mis le premier la main sur les voleurs. Un autre alléguoit que lui-même avoit plus de droit que tout autre, parce qu'en portant la lumière au visage du blessé, il avoit donné lieu à la découverte. Le Clerc demanda pour lui quatre cinquièmes de la somme, parce que c'étoit lui qui avoit proposé de les fouiller & de les mener devant le Juge; ajoutant que même à la rigueur, le tout lui étoit dû. Enfin ils conclurent de remettre la discussion de leurs prétentions à un tems plus convenable, quoiqu'ils semblaient convenir unanimement que la moitié étoit due au Clerc. Pendant la contestation un voleur alerte & vigilant, à la place du pauvre ADAMS, se seroit dispensé d'aller chez le Juge, en se sauvant; car la nuit étoit fort obscure. Mais ADAMS aima mieux se fier à son innocence qu'à ses jambes; & d'ailleurs il ne vouloit pas abandonner celle dont il avoit garanti la pudeur, & dont la cause étoit mêlée avec la sienne. Ainsi,

sans

fans songer à la fuite qui étoit très facile, ou à la révolte qui étoit impraticable (étant gardés par six hommes, sans compter l'infame Accusateur qui les accompagnoit) il marcha d'un pas assuré, fans le moindre murmure, du côté que ses Gardes jugèrent à propos de le conduire.

Comme il faisoit des prières chrétiennes le long du chemin, JOSEPH lui revint dans l'esprit, & dans le premier mouvement il le nomma en soupirant; ce que la jeune fille aiant entendu, elle s'écria avec émotion: „ Cette voix m'est connue. Ne seriez-vous point par hasard „ Mr. ABRAHAM ADAMS? En vérité, „ Mademoiselle, répondit-il, c'est-là mon „ nom. Il y a aussi quelque chose dans „ votre voix, qui me fait croire que ce „ n'est pas la première fois que je l'entens. Ah Monsieur, reprit-elle, auriez-vous sitôt oublié la pauvre *Fanny*? „ Comment *Fanny*! dit ADAMS: je ne „ vous ai pas oubliée, mon enfant; mais „ par quel hasard vous ai-je trouvée ici? „ Je vous ai déjà dit Monsieur, répondit-elle, que j'allois à *Londres*; mais vous „ avez nommé JOSEPH ANDREWS: „ dites-moi, je vous prie, ce qu'il est de-

„ devenu. Je l'ai laissé cet après-midi
 „ dans la voiture publique, repliqua A-
 „ DAMS : il s'en va à notre village pour
 „ vous voir. Oh que non ! vous vous
 „ moquez de moi, Monsieur, reprit-el-
 „ le ; pourquoi iroit-il-là pour moi ? Pour-
 „ quoi me faites-vous cette question, de-
 „ manda ADAMS ? Je crois, *Fanny*, que
 „ vous n'êtes point inconstante ; je vous
 „ assure qu'il mérite que vous pensiez au-
 „ trement. Hé ! Monsieur, répondit-el-
 „ le, JOSEPH ne m'est rien ; c'est seu-
 „ lement un garçon que je connois. J'en
 „ suis fâché, repliqua ADAMS : une fil-
 „ le ne doit point se faire honte d'une
 „ inclination légitime. Oh, *Fanny*, vous
 „ dissimulez vos sentimens, ou vous a-
 „ vez changé. ”

Alors il lui conta tout ce qui étoit arri-
 vé à l'hôtellerie, ce qui la fit soupirer
 malgré elle. Quoiqu'elle eût envie de cacher
 son amour, tout autre que Mr. ADAMS
 s'en seroit apperçu aux questions qu'elle
 ne cessoit de lui faire, d'un air trop em-
 pressé pour la soupçonner d'indifférence.
 Mais il se mettoit peu en peine de péné-
 trer ce qu'on ne lui disoit pas ouverte-
 ment. Elle avoit appris cependant le mal-
 heur de JOSEPH dans le village, par le

mo-

moyen du domestique de ce Mylord, qui s'arrêta dans l'auberge du tems qu'il étoit encore dans son lit; & à l'instant elle avoit pris la résolution de l'aller trouver. En conséquence elle avoit quité une vache qu'elle tiroit; & aiant alors pris un paquet de hardes sous son bras avec tout ce qu'elle avoit d'argent, elle étoit partie sans communiquer son dessein à personne, pour aller trouver celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Quoique sa passion fût délicate & pure, elle vouloit la cacher. Cette timidité naturelle doit augmenter sans doute l'estime du beau-sexe.



C H A P I T R E X I.

Ce qui arrive à Mr. ADAMS & à FANNY devant le Juge de Paix.

LEurs importuns compagnons de voyage dispuoient si vivement en chemin sur le sujet dont nous avons parlé, qu'ils n'eurent ni le tems ni la curiosité d'écouter ce que *Fanny* & *ADAMS* se disoient. Enfin ils arrivèrent chez le Juge, & se firent annoncer comme des gens qui
lui

lui amenoient deux voleurs qu'ils venoient d'arrêter. Le Juge, qui avoit chassé le renard toute la journée, étoit à table; ainsi il ordonna de mettre les prisonniers dans l'écurie, où ils furent conduits par ses domestiques & par tous les gens du village, que la curiosité de voir des voleurs avoit attirée à leur suite: comme si un fripon étoit une rareté, ou que son visage fût fait autrement que les visages que nous voyons tous les jours.

Le Juge aiant assez bu & mangé, dit à ses amis qui mangeoient avec lui, qu'il étoit persuadé que l'interrogatoire des voleurs amuseroit. Aussi-tôt il ordonna qu'on les allât chercher. Ils étoient à peine entrés dans la salle, qu'il leur parla ainsi:

„ Les voleurs de grand-chemin se font
 „ tant multipliés depuis quelque tems, que
 „ les gens ne peuvent dormir en sûreté
 „ dans leur lit. Mais pour vous deux,
 „ je répondrois que vous ne ferez plus
 „ de vols, car j'aurai soin que vous ser-
 „ viez d'exemple à vos pareils.” Son Sé-
 crétaire l'interrompit, pour lui dire qu'il feroit à propos d'écrire l'interrogatoire & les dépositions des témoins. „ Ecrivez
 „ donc, repartit le Juge, tandis que j'al-
 „ lume ma pipe.”

Pendant que le Secrétaire étoit occupé à écrire la plainte du scélérat qui se disoit volé, le Juge s'amusoit à cajoler la pauvre fille, qui lui paroissoit jolie, malgré la cruelle situation où elle se trouvoit, & la tristesse dont elle étoit accablée. Le Secrétaire aiant enfin achevé d'écrire tout ce qui concernoit le fait du prétendu vol, avec toutes les circonstances de la capture, il montra son procès-verbal au Juge, qui le signa sans le lire, prit ensuite le serment des témoins, & donna ordre d'écrouer les prisonniers.

ADAMS entendant parler d'écrou, lui dit modestement : „ Vous ne voudriez „ pas, Monsieur, me condamner sans „ m'entendre ? Ce seroit une injustice „ criante, contraire à l'administration de „ la Police en *Angleterre*. On n'a que „ faire de vous entendre ici, répondit le „ le Juge brutal ; vous parlerez quand „ on vous fera votre procès pour vous „ pendre. Eh, Monsieur, repartit A- „ DAMS, n'est-ce rien pour un homme „ innocent de languir plusieurs mois dans „ une prison ? Je vous supplie de m'é- „ couter avant que de signer l'ordre. A „ quoi bon vous écouter, repliqua le Ju- „ ge, puisqu'on a écrit les dépositions ? „ Vous

„ Vous êtes bien impertinent de me te-
 „ nir si longtems. Allons, dépêchons-nous
 „ de l'envoyer en prison.”

Le Secrétaire prit la parole pour dire
 que parmi les choses suspectes qu'on avoit
 trouvées sur le voleur, tel qu'un canif,
 on avoit aussi trouvé un Livre écrit en
 chiffres. „ Oui-dà! dit le Juge; cet hom-
 „ me-ci est peut-être plus qu'un voleur
 „ ordinaire. Il pourroit bien avoir tra-
 „ mé quelque conspiration contre le Gou-
 „ vernement. Voyons le Livre.” Alors
 le Manuscrit Grec d'*Eschyle*, que le docte
 ADAMS avoit transcrit de sa propre main,
 parut. Le Juge après l'avoir regardé,
 branla la tête, & demanda ce que signi-
 fioient ces chiffres. „ Des chiffres! dit
 „ ADAMS, c'est un Manuscrit d'*Eschyle*.
 „ Que dites-vous, s'écria le Juge. D'*Es-*
 „ *chyle*, répéta ADAMS. Que veut-il di-
 „ re avec son *Chyle*, demanda le Magis-
 „ trat? Il dit *Eschyle*, reprit le Secrétaire:
 „ c'est un nom propre étranger. Bon!
 „ c'est un nom supposé, s'écria le Juge.
 „ Cependant un de la compagnie dit que
 „ ce chiffre ressembloit à du Grec. Du
 „ Grec, repartit le Juge! cela ne se peut,
 „ il est écrit à la main. Je ne dis pas
 „ positivement que cela est, reprit l'au-

„ tre ; car il y a bien du tems que je n'en
 „ ai vu ; mais voici une personne qui dé-
 „ cidera la question.”

C'étoit le Recteur de la Paroisse, qui venoit rendre visite à Mr. le Juge de paix. Celui-ci prit le Manuscrit, & quand son nez & sa physionomie furent ornés, l'un d'une large paire de lunettes, & l'autre d'une stupide gravité, il se mit à l'examiner. „ Il est vrai, dit-il, que
 „ ce Manuscrit est en Langue *Grecque* ;
 „ c'est même un monument très curieux
 „ de la vénérable Antiquité, que ce co-
 „ quin-là aura dérobé à quelques-uns de
 „ mes respectables Confrères, avec la ro-
 „ be dont cet impie est actuellement re-
 „ vêtu. Que vouloit-il donc dire avec son
 „ *Eschyle*, demanda le Juge ? Mon Dieu !
 „ comment voulez-vous qu'il entende ce
 „ Livre, dit le Recteur avec un souris
 „ suffisant ? *Eschyle*, continua-t-il, c'est
 „ un des anciens Pères de l'Eglise. Je
 „ connois un Seigneur, qui donneroit tou-
 „ te chose au monde pour cette Pièce de
 „ l'Antiquité. Oui, il est par demandes
 „ & par réponses (ajouta-t-il, en voyant
 „ les noms des Acteurs.) C'est le com-
 „ mencement d'un Catéchisme *Grec*. Com-
 „ ment vous appelez-vous, demanda le
 Juge

„ Juge en s'adressant à ADAMS ? Comme
 „ il ne répondoit point, c'est *Eschyle* qu'il
 „ s'appelle, repartit un plaisant. Eh
 „ bien, dit le Juge, écrouez *Eschyle* ;
 „ je t'apprendrai à te moquer de moi, a-
 „ vec ton faux nom.”

.. Cependant une personne de la compa-
 gnie aiant regardé fixement le pauvre A-
 DAMS, lui demanda s'il n'avoit pas con-
 nu autrefois le Chevalier *Booby*. ADAMS
 l'aiant reconnu à cette question, s'écria
 tout transporté de joie : „ Ah, Monsieur,
 „ est-ce vous ? J'espère que vous répon-
 „ drez de mon innocence à Monsieur le
 „ Juge. Je puis répondre, dit cette per-
 „ sonne, que je suis très surpris de vous
 „ voir en cet état. Monsieur (ajouta-t-
 „ il en s'adressant au Magistrat) je vous
 „ assure que Mr. ADAMS que voilà, est
 „ Prêtre, & de plus un très honnête-hom-
 „ me ; pour moi je suis persuadé de son
 „ innocence, & je vous prie d'examiner
 „ encore une fois cette affaire. En ce cas,
 „ répondit le Juge, puisque vous dites qu'il
 „ est Prêtre, je n'ordonne point qu'il aille
 „ en prison, j'y enverrai la fille seulement ;
 „ pour l'homme, vous m'en répondrez.
 „ Allons, mon Secrétaire, regardez dans
 „ le Livre, & voyez comme il faut faire

„ pour accepter une caution. Vite, dé-
 „ pêchez-vous ; après cela vous écrirez
 „ ce qu'il faut pour écrouer la fille. Mon-
 „ sieur, dit A D A M S , je vous assure qu'el-
 „ le est aussi innocente que moi. Il peut
 „ y avoir quelque mal-entendu ici, dit la
 „ personne qui avoit reconnu A D A M S :
 „ écoutons ce qu'en dira Monsieur le Mi-
 „ nistre. Volontiers, répondit le Juge ;
 „ mais avant qu'il commence, faites-lui
 „ boire un coup pour le rafraîchir : je
 „ fai rendre à un Ecclésiastique ce qui
 „ lui est dû, aussi-bien qu'un autre. Je
 „ ne suis pas de ces Magistrats violens &
 „ étourdis. Personne ne peut m'accuser
 „ d'avoir jamais mis un homme de bonne
 „ famille en prison, depuis que je suis en
 „ place.

Alors Mr. A D A M S commença son ré-
 cit, qui quoique très circonstancié, ne
 fut interrompu que par quelques *Ouida* de
 la part du Magistrat, qui de tems en tems
 le prioit de répéter ce qu'il croyoit le plus
 essentiel. Le récit étant terminé, le Ju-
 ge qui prenoit tout ce qu'A D A M S venoit
 de dire pour paroles d'Évangile, depuis
 que le Gentilhomme son ami avoit fait
 l'éloge du Ministre, malgré la déposition
 des témoins affirmée par serment, se mit
 à

à traiter ceux-ci de malheureux faussaires. On appella alors le principal accusateur & complaignant, pour l'interroger lui-même. Mais le coquin voyant que l'affaire tournoit autrement qu'il ne s'étoit flaté, avoit pris le parti de s'esquiver; ce qui mit le Magistrat si fort en colère, qu'il étoit sur le point de faire éclater son courroux sur les auteurs de cette capture imprudente. Il jura que s'ils ne lui amenoient l'accusateur dans deux jours, il leur feroit donner caution de comparoître. Ils promirent de faire de leur mieux pour lui obéir, & ils furent renvoyés. En même tems le Juge voulut que Mr. ADAMS se mît à table pour boire avec eux, & le docte Recteur lui rendit son Manuscrit. Le modeste ADAMS le reçut en silence, ne voulant point trahir l'ignorance d'un Confrère. Pour *Fanny*, elle fut remise, à sa propre prière, entre les mains d'une servante de la maison, qui eut soin de lui rendre tous les petits services dont elle avoit besoin.

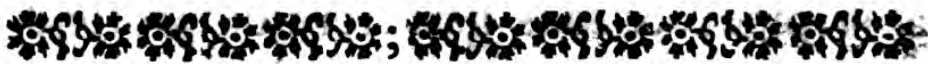
Pendant qu'on étoit encore à table, on entendit un grand bruit dans la cour, où les gens qui avoient arrêté ADAMS & *Fanny*, se régaloient selon la coutume de quelques verres de bière aux dépens du Ju-

ge de paix. Il s'étoit élevé une querelle entre eux. Le Juge fortoit pour y mettre ordre, ce qui ne fut pas difficile, tant on favoit respecter sa personne. A son retour, la compagnie fut curieuse d'apprendre le sujet de la querelle. Il leur dit que c'étoit sur une question qui s'étoit élevée parmi eux, pour savoir, en cas qu'ADAMS eût été coupable, à qui d'entre eux la plus grosse partie de la somme qu'on donne à ceux qui arrêtent les voleurs, eût appartenu. Cela fit rire tout le monde, à l'exception d'ADAMS, qui tirant sa pipe de sa bouche, dit que rien ne lui faisoit plus de peine, que de voir régner cet esprit de discorde parmi les hommes. „ Je me souviens, dit-il, d'une „ affaire assez semblable arrivée dans une „ des Paroisses dont je suis Vicaire. La „ place de Clerc étoit vacante, & c'est „ de moi qu'elle dépend. De trois jeunes-gens qui se trouvèrent en concurrence pour l'obtenir, je choisis celui „ qui en étoit le plus capable, c'est-à-dire le jeune-homme qui favoit le mieux „ entonner les Pseaumes. Il étoit à „ peine en possession de sa charge, que „ les deux autres se mirent en tête de „ s'entre-disputer l'excellence de leurs ta- „ lens;

„ lens; chacun voulant être celui que
 „ j'aurois choisi, en cas qu'il n'y eût eu
 „ qu'eux deux sur les rangs. Cette dis-
 „ pute alla si loin, que la discordance du
 „ chant rendit tous les Paroissiens distraits,
 „ en sorte qu'ils ne savoient plus où ils en
 „ étoient. Je fus obligé de leur impo-
 „ ser silence.” Mais l'esprit de chican-
 ne subsistoit encore; & ne pouvant se
 terminer par les assauts du chant, on en
 vint aux coups. On se battit plusieurs
 fois à la façon des *Anglois*; & comme ils
 étoient à peu près d'égale force, la guerre
 auroit duré longtems, si la mort du Clerc
 en place, me donnant occasion de le rem-
 placer par l'un des deux que je lui substi-
 tuai, n'eût mis fin à la querelle. ADAMS,
 après ce narré, s'appliqua sérieusement
 à sa pipe, & tous gardèrent un profond
 silence pendant quelque tems. Alors no-
 tre Juge de paix le rompit, pour faire son
 propre panégyrique, se louant sur-tout de
 la justesse de son discernement dans cette
 dernière affaire.

Il fut interrompu par Mr. ADAMS,
 qui se mit à le contredire au sujet des Loix
 qui regardent les emprisonnemens. A-
 DAMS soutenoit que le Juge avoit dû l'en-
 voyer en prison, & le Juge au contraire

prétendoit qu'il n'avoit pas dû le faire. Ils étoient tous deux fort attachés à leur opinion; ce qui auroit pu faire naître une querelle, si *Fanny* n'eût envoyé prier Mr. ADAMS de lui venir parler. C'étoit pour lui dire qu'elle venoit d'apprendre, qu'un domestique de la maison alloit à la ville, & devoit descendre dans l'hôtellerie où logeoit JOSEPH & le carosse public. ADAMS la voyant bien résolue de partir (quoiqu'elle dissimulât la cause de son impatience, en prétextant qu'elle ne pouvoit rester plus longtems dans une maison où on l'avoit présumée coupable) il prit le parti de s'en aller avec elle, après avoir dit adieu à Monsieur le Juge de paix, & à la compagnie.



C H A P I T R E XII.

Rencontre singulière.

ADAMS, *Fanny*, & leur Guide, partirent à deux heures du matin, au clair de la Lune qui venoit de se lever. Ils n'avoient pas fait plus d'un mille, quand la pluie les obligea de se mettre à couvert dans un cabaret, qui se trouva sur le chemin,

min, & où ADAMS aiant fait faire une rôtie à la bière, se mit à fumer fort tranquillement, sans songer au passé. *Fanny* s'étant placée auprès du feu aussi-bien que lui, elle attiroit les yeux de tous ceux qui étoient dans la maison. Elle étoit dans sa dix-neuvième année, grande & bien faite; ce n'étoit point de ces poupées, qui semblent n'avoir été formées que pour orner une salle d'anatomie. Sa gorge, d'une blancheur ravissante, s'élevoit avec une juste proportion, & ses hanches étoient si bien placées, qu'un panier n'eût fait qu'en cacher la perfection. Ses bras paroissoient beaux & bien arrondis, quoiqu'un peu rouges, à cause de ses occupations ordinaires; mais si le hazard faisoit lever sa manche ou son mouchoir, on voyoit une peau que le plus beau coloris du *Titien* n'imitoit que foiblement. Ses cheveux naturellement frisés, d'un châtain clair, tomboient, les Dimanches, en grosses boucles sur son cou, selon la mode du pays. Deux sourcils bien garnis, & formant deux demi-cercles, ornoient son front ouvert & uni; ses yeux vifs & perçans étoient presque noirs; son nez étoit un peu Romain, sa bouche vermeille, & ses lèvres appetissantes, quoique la lèvre in-

férieure, à ce que l'on disoit, fût un peu trop grosse; ses dents, d'une blancheur qui surpassoit l'ivoire, n'étoient pas non plus rangées dans un ordre parfait. Elle avoit une fraîcheur, que nos Dames ne peuvent créer à leur toilette. Sa physionomie, composée de douceur & de majesté, annonçoit à la fois la sensibilité de son cœur & l'innocence de ses mœurs. Son souris avoit quelque chose de si enchanteur, qu'on ne pouvoit lui refuser des hommages; & malgré son humble timidité, son air noble & distingué surprenoit tous ceux qui la voyoient.

Cette charmante fille étoit assise près du feu, quand elle entendit la chambre voisine retentir du doux son d'une voix mélodieuse, qui attira toute son attention. Cette voix chantoit les deux Menuëts suivans, l'un tendre & galant, l'autre tout-à-fait comique:

Aimables yeux, charmans objets de mes alarmes,
 Aimables yeux,
 Recevez mes tristes adieux
 Pour noyer leurs charmes;
 Je n'ai que des larmes
 Pour noyer &c.
 Ruiffeaux descendez des Cieux
 Aimables yeux &c.

Dans

DE JOSEPH ANDREWS. 253

Dans les lieux les plus sombres,
Près des noires ombres,
Dans les lieux &c.
Je veux étouffer mes feux.
Aimables yeux &c.

Cloris ma chère,
D'un affligé, d'un malheureux.
Quelle rivière
Eteindra les feux ?
Ah ! si je pouvois m'en laver
Comme un cochon dans un borbier !
Ou sous la gouttière
M'en nettoyer.

ADAMS réfléchissoit profondément sur un passage d'*Eschyle* qu'il avoit à la main, sans faire attention à cette voix, lorsqu'ayant par hazard levé les yeux sur *Fanny*, il la vit changer de couleur. „ Qu'avez-vous „ ma fille , dit-il ? vous êtes bien pâle. „ Je suis pâle, Monsieur , répondit-elle ? „ Ah mon Dieu !” En disant ces mots elle tomba évanouïe. ADAMS se lève à l'instant avec tant de précipitation, qu'il jette, sans y penser, son *Eschyle* au feu, & crie au secours d'un air si empessé, qu'il voit bientôt autour de lui tous ceux qui se trouvoient dans la maison. Le chan-

teur accourut lui-même. Mais, cher Lecteur, quand ce rossignol, qui n'étoit autre que JOSEPH ANDREWS, vit sa chère *Fanny* dans ce triste état, ton imagination est-elle assez vive pour te représenter l'émotion de son cœur? Si elle ne l'est pas, quite cette pensée, pour contempler l'excès de son bonheur. Il la prend entre ses bras, & il a bientôt la consolation de la voir revenir à la vie, ouvrir les yeux, les tourner vers lui, & s'écrier avec une voix que la tendresse seule peut former, JOSEPH, est-ce vous? ... Est-ce vous, ma chère *Fanny*, s'écria JOSEPH à son tour, en la serrant dans ses bras, & la baisant avec transport, sans se mettre en peine de ceux qui étoient présens à cette délicieuse reconnoissance.

Le Ministre ADAMS fut fort sensible à ce doux spectacle, & partagea la joie des deux Amans. Mais hélas! à peine commençoit-il à goûter un plaisir si pur, que ses yeux furent frappés du triste sort de son fidèle compagnon de voyage, de son cher *Eschyle*, que des flammes dévorantes achevoient de réduire en cendres.

Fanny, revenue de son évanouissement, modéra ses transports; & faisant réflexion sur ce qu'elle avoit fait & souffert en pré-
sen-

fence de tant de témoins , elle rougit. Pouffant doucement JOSEPH , elle le pria de la laisser tranquille , sans lui permettre de l'embrasser davantage. Alors voyant Mademoiselle *Slipslop* , elle la salua , & se mit en devoir d'avancer vers elle ; mais cette orgueilleuse fille lui tourna le dos , & se retira dans une autre chambre d'un air très irrité.



CHAPITRE XIII.

Des Gens de quelque chose & des Gens de rien. Jalouſie & colère de Mademoiselle SLIPSLOP.

LE Lecteur eſt ſurpris ſans doute de ce que Mademoiselle *Slipslop* , qui avoit demeuré quelques années dans la même maiſon avec *Fanny* , l'eût ſi-tôt oubliée. La vérité eſt qu'elle la reconnut très bien. Ainſi nous étant fait un devoir de ſuivre la nature & la vraisemblance dans tout le cours de cette hiſtoire , nous expliquerons les raiſons qu'elle eut de méconnoître *Fanny* , pour faire ſentir que non ſeulement ſon procédé étoit ſelon l'uſage
en

en pareil cas , mais même qu'elle ne pouvoit faire autrement , fans s'exposer à la censure des personnes judicieuses.

Qu'on sache donc que le Genre-humain est divisé en deux classes ; savoir , en Gens de quelque chose , & en Gens de rien. Comme par des Gens de quelque chose je ne prétens point parler de ceux qui étant d'une taille extraordinaire , ont couté plus d'étoffe à la Nature , ni de ceux qui ont des talens au-dessus des autres ; aussi par des Gens de rien , on ne doit pas supposer que j'entende le contraire. *Gens de quelque chose* , ne veut dire que des Gens d'une certaine façon. Ce mot , par l'usage & le tems , a perdu sa signification originaires : puisque , si je ne me trompe , *Gens d'une certaine façon* , veut dire aujourd'hui des personnes de naissance , des personnes douées de qualités qui les distinguent avantageusement du commun des hommes : au lieu qu'autrefois on ne désignoit par ce mot qu'un homme qui s'habilloit à la mode ; ce qui est encore une des significations de ce terme. Le monde étant ainsi partagé en *Gens d'une certaine façon* , & *Gens qui ne sont point d'une certaine façon* , il y a une barrière entre eux qui les sépare de société & d'intérêts. Une des classes

ses n'ose frayer publiquement avec l'autre, de peur de faire naître des soupçons, quoiqu'il y ait souvent de l'amitié entre les particuliers. Il est difficile de déterminer, auxquels des deux partis l'avantage est demeuré; car si d'un côté les Gens d'une certaine façon se sont approprié plusieurs places importantes, telles que la Cour, l'Opéra, le Bal, &c. les Antagonistes se sont emparés aussi du Cirque Royal aux Ours, des Guinguettes, des Foires, &c. Deux places néanmoins sont communes d'un consentement mutuel. Ce sont l'Eglise & la Comédie, mais ils s'y rangent bien différemment. A l'Eglise, les Gens d'une certaine façon sont élevés au dessus des autres. A la Comédie, ces mêmes personnes se trouvent sous les piés de leurs adversaires. La raison du contraste m'est inconnue. Qu'il suffise donc de dire que loin de se traiter de frères, selon le langage de l'Evangile, ils se regardent à peine comme des animaux d'une même espèce. Les épithètes de gens inconnus, de brutes, de canailles, de misérables, &c. en font foi.

Lady *Booby*, qui se servoit souvent de ces expressions, les avoit apprises à *Slip-slop*, qui crut en devoir faire usage à son tour.

tour. Peut-être avoit-elle raison ; car les extrémités des deux classes, c'est-à-dire, la queue de la première, & la tête de l'autre, changent souvent de parti, étant d'une classe dans un pays, & d'une autre dans un lieu différent. A l'égard du tems de ce changement, il n'y a qu'à dépeindre l'emblème de la Dépendance sous la figure d'une espèce d'Echelle. Par exemple, le postillon, ou quelque autre petit garçon, dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décroter le laquais ; celui-ci rend le devoir à Monsieur le valet de chambre ; le valet de chambre habille son Maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à Mylord ; Mylord se dépêche pour être au lever du Ministre, & le Ministre pour se rendre auprès du Prince. De tous ces échellons, les deux premiers sont les plus éloignés l'un de l'autre. Desorte qu'un Philosophe ne trouveroit plus d'embarras que dans le choix de l'heure ; savoir, s'il vaut mieux être l'homme de conséquence à six heures du matin, qu'à deux heures après midi. Cependant on ne trouvera qu'à peine deux de ces personnes, qui croient pouvoir se familiariser avec leur inférieur, sans un excès d'hu-

d'humilité; & s'il la porte un peu au-delà des bornes, il s'imagine se dégrader.

J'espère, Lecteur, que vous me pardonnerez cette digression, que j'ai cru nécessaire pour justifier les grands sentimens de Mlle. *Slipslop*, & lui ôter le ridicule que *des gens de rien*, qui ne connoissent point *les gens d'une certaine façon*, pourroient trouver dans son caractère. Mais nous autres qui sommes faits à leurs manières, nous savons bien que ces gens-là nous connoissent un jour, & le lendemain oublient qu'ils nous ont vu. La raison de ce procédé est difficile à démêler, à moins que de s'en tenir à ce que j'en ai dit. S'il est vrai, comme on a dit, que les Dieux ne firent les hommes que pour se moquer d'eux, je suis persuadé que nous ne répondons jamais mieux à ce qu'ils veulent de nous, que sur cet article.

Pour revenir à notre histoire, ADAMS qui n'entendoit rien à tout cela, croyant que Mlle. *Slipslop* manquoit de mémoire, se mit à crier: „ Mlle. ! Mlle. ! c'est une „ de vos anciennes connoissances : voyez „ comme elle est embellie, depuis qu'elle „ est sortie de chez Lady *Booby*. J'ai „ quelque idée de l'avoir vue, répondit „ Mlle. *Slipslop* avec un air de grandeur ; „ mais

„ mais il m'est bien impossible de me sou-
 „ venir de tous les domestiques inférieurs
 „ qui ont servi chez nous. ADAMS lui
 „ demanda par quel hasard elle se trou-
 „ voit-là. C'est, lui répondit-elle, qu'une
 „ chaise m'étant venu prendre, j'ai eu
 „ compassion de JOSEPH & l'ai mené
 „ avec moi. L'impétueux souffle de l'o-
 „ rage nous a fait arrêter ici : mais je
 „ m'en vai droit au terme sans délai ; car
 „ Madame ne tardera pas à me suivre,
 „ & il faut que j'arrange la maison." En-
 „ suite elle dit à Mr. ADAMS, qu'elle é-
 „ toit fort surprise de ce qu'il avoit non seu-
 „ lement oublié son cheval, mais encore
 „ plus de le voir égaré avec une fille qui
 „ avoit l'air de ne rien valoir. „ Je vous
 „ assure, Mlle. répondit ADAMS, qu'il
 „ n'y a pas au monde une fille plus hon-
 „ nête. Je voudrois de tout mon cœur,
 „ oui je le voudrois, toute paysanne
 „ qu'elle est, que les grandes Dames
 „ fussent comme elle." Alors il lui ra-
 „ conta par quel accident il l'avoit rencon-
 „ trée ; mais quand il vint à l'article du ra-
 „ visseur dont il l'avoit délivrée : „ Vous
 „ êtes, interrompit *Slipslop*, plus propre
 „ à être Grenadier que Ministre ; ce n'est
 „ jamais l'affaire de vos pareils de frap-
 „ per ;

„ per ; au contraire vous auriez dû vous
 „ mettre en prière , pour implorer le se-
 „ cours d'en-haut pour la sauver de ses
 „ mains.” ADAMS lui répondit , qu'il
 n'étoit point honteux de ce qu'il a-
 voit fait. Tant pis , repartit-elle ; la bra-
 voure ne doit pas être *le Caractéristique*
Sacerdotal.

Le dialogue se feroit échauffé , si JO-
 SEPH ne fût entré pour demander la per-
 mission de présenter *Fanny* à Mlle. *Slip-*
slop ; ce qu'elle lui refusa , ajoutant qu'el-
 le auroit mieux aimé mettre un démon
 près d'elle dans la chaise , que lui , si elle
 eût conçu le moindre soupçon que cette
 fille l'attendoit en chemin. „ Eh pour
 „ vous , Mr. ADAMS , ajouta-t-elle ,
 „ vous jouez-là un joli rôle. Oh ! vous
 „ mourrez Evêque sur ma parole.” Il lui
 fit une révérence de son mieux , en lui
 disant : „ Mlle. je vous suis redevable de
 „ ce que vous m'honorez de cette révé-
 „ rendissime épithète , que je ferai mon
 „ possible de mériter par tous les moyens
 „ qui conviennent à un honnête-homme.
 „ Oui , oui , reprit-elle , des moyens très
 „ honnêtes , en mettant un garçon & une
 „ fille ensemble.”

ADAMS alloit lui répondre de la bon-
 ne

ne forte, si le postillon n'étoit venu avertir que l'orage étoit cessé, & qu'il falloit profiter de la Lune. Alors Mlle. *Slipslop* envoya chercher JOSEPH (qui étoit assis dehors à côté de *Fanny*) pour le mener avec elle. Mais il répondit positivement, qu'il ne partiroit point sans cette fille: ce qui mit Mlle. *Slipslop* si fort en colère, qu'elle jura d'informer Lady de toute cette affaire; & je ne doute point, dit-elle, qu'elle ne prenne soin de chasser bientôt toute cette canaille de la Paroisse. Elle continua sa harangue remplie d'invectives, en tirant sur les Ecclésiastiques d'une manière trop indécente pour le répéter. A la fin, ne pouvant vaincre la résolution de JOSEPH, elle remonta toute furieuse dans la chaise, en jettant un coup d'œil sur *Fanny*, aussi foudroyant que celui que *Thémiste* jette sur *Ino* dans la Tragédie, & partit. A dire le vrai, la rencontre de *Fanny* avoit renversé tous ses projets. Car dès le moment qu'elle avoit tiré JOSEPH du carrosse, elle avoit formé un certain projet, qu'il est aussi aisé d'accomplir dans un cabaret que dans un palais. Ainsi, selon les apparences, la pudeur de *Fanny* ne fut pas la seule que Mr. ADAMS sauva cette nuit.

Dès que la chaise se fut éloignée avec

Slip-

Slipshod, le Ministre, JOSEPH & *Fanny* se mirent tous ensemble près du feu, où ils eurent une conversation innocente & aimable. Mais comme le Lecteur pourroit s'ennuyer à la lire, nous passerons au lendemain, après avoir remarqué qu'ils ne se couchèrent pas. ADAMS aiant fumé trois pipes, s'endormit dans un fauteuil, laissant les Amans en liberté. Pour eux, leurs yeux étoient trop agréablement occupés, pour permettre au Dieu du Sommeil d'en approcher ses pavots. Les plaisirs innocens dont ils jouïrent, ne sont connus qu'aux vrais Amans. Pour les autres, euffai-je autant de langues qu'*Argus* eut d'yeux, je les leur peindrois vainement; ils ne pourroient les comprendre.

Qu'il suffise donc que je dise, qu'après mille prières réitérées, *Fanny* se donna à son cher JOSEPH, & que se laissant aller dans ses bras, après un soupir qui l'embauma d'une odeur plus douce que celle qu'on respire des parfums les plus exquis, elle lui dit, sa bouche collée contre la sienne: „ Ah! JOSEPH, tu m'as gagnée, je suis à toi.” JOSEPH se jeta à ses genoux pour lui en rendre graces, & l'aïant embrassée avec un transport presque réciproque, il éveilla le Ministre
pour

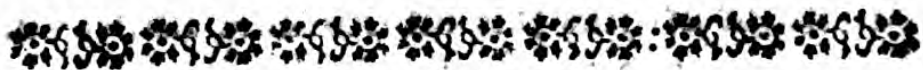
pour le prier de les marier sur le champ. ADAMS le reprimanda de cet emportement. „ Je ne ferai rien, dit-il, contre „ les règles de l'Eglise; je n'ai point de „ dispenses, & je ne vous conseille pas „ d'en demander: l'Eglise a présentement „ une forme qu'on doit observer; il faut „ publier les bans, à quoi tout bon Chrétien doit se soumettre. C'est à l'omission de cette cérémonie, que j'attribue „ les misères qui sont les suites ordinaires „ des mariages de nos Grands; car tous „ ceux qui sont joints ensemble autrement que Dieu l'a ordonné, ne sont „ point en Dieu, & leur union est illicite.”

Fanny se mit du côté de Mr. ADAMS, & dit en rougissant à JOSEPH, qu'elle ne consentoit point à cette démarche, & qu'il avoit eu tort de la faire. Mr. ADAMS la loua de sa résolution, & JOSEPH fut forcé d'attendre patiemment la publication des trois bans; mais il obtint la permission en présence du Ministre, de les faire publier le Dimanche d'ensuite.

Le Soleil étoit déjà avancé, lorsque JOSEPH sentant sa jambe presque guérie, proposa de partir; mais comme ils étoient prêts à se mettre en chemin, ils

ils furent arrêtés par un obstacle imprévu. L'écot montoit à sept schellings, somme très modique, si l'on fait réflexion à la quantité de bière qu'ADAMS avoit avalée. Ainsi il n'y avoit aucune objection à faire contre le mémoire, mais il se trouva peu de moyens pour l'acquiter. Le coquin qui s'étoit saisi de la bourse de *Fanny*, l'avoit emportée ; desorte que pour payer les sept schellings, il ne se trouva entre eux que six sols, qui n'en faisoient que la quatorzième partie. Ils restèrent immobiles à cette vue, s'entreregardant sans pouvoir prononcer une syllabe. A la fin ADAMS s'en fut trouver l'hôtesse, pour lui demander s'il n'y avoit pas un Ministre dans le village. Aiant appris qu'il y avoit un Vicaire, il retourna à sa compagnie, en criant, *Eureka ! Eureka !* Ces mots ne faisant qu'augmenter leur étonnement, faute de les entendre, il leur parla plus clairement. Vous n'avez que faire de vous chagriner, leur dit-il ; j'ai un confrère ici qui payera notre écot ; je m'en vai chez lui chercher de l'argent, & je viendrai vous rejoindre.

* Mots Grecs qui veulent dire, *j'ai trouvé, j'ai trouvé.*



C H A P I T R E X I V .

*Entrevue de Mr. ADAMS & du Vicaire
TRULLIBER.*

ADAMS, en arrivant chez le Vicaire *Trulliber*, le trouva en veste, un sceau à la main, & un tablier devant lui, qui venoit de présenter un déjeuné à ses pourceaux. Ministre seulement le Dimanche, le reste de la semaine il étoit Laboureur, faisant valoir, non seulement quelques arpens de terre à lui, mais affermant ceux de plusieurs autres. Sa femme prenoit soin du laitage, & portoit son beurre au marché en personne ; desorte que les cochons faisoient l'occupation principale du Ministre, qui les soignoit & les conduisoit lui-même aux Foires ; ce qui ne laissoit pas de l'exposer aux brocards de son canton. Pour sa figure, elle ressembloit à ces animaux, étant fort gros & d'une malpropreté digne de son emploi. Sa voix étoit rauque, & ses manières brusques, quoiqu'affectées ; ce qui lui donnoit l'air & non la légèreté d'un oison.

Ce rustique Docteur, aiant appris qu'on
de-

demandoit à lui parler , mit bas le tablier , & se fourra dans une vieille & crasseuse robe de chambre , qui lui servoit chez lui d'habit de cérémonie. Sa femme , qui lui avoit annoncé l'arrivée de Mr. ADAMS , lui avoit dit qu'elle croyoit que c'étoit un homme qui venoit voir les cochons. Cette nouvelle lui paroissoit trop intéressante pour ne pas se hâter. Il salua Mr. ADAMS , & l'ayant examiné depuis la tête jusqu'aux piés , il ne douta pas de ce que sa femme lui avoit dit. „ Soyez „ le bienvenu , lui dit-il ; car aussi-bien „ j'attens un de mes chalands cet après- „ midi. Ils sont tous beaux & gras. ADAMS lui répondit , qu'il ne le connoissoit apparemment point. Pardonnez-moi , interrompit *Trulliber* , je me souviens de vous avoir vu à la Foire , nous avons fait des négoce ensemble plus d'une fois. Je me rappelle bien votre visage. Allons , je ne dirai plus rien que vous ne les aiez vus ; mais je ne vous ai jamais vendu de lard comme celui-ci.

Alors prenant ADAMS par le bras , il l'entraîna dans l'étable , qui étoit à côté de la salle , & le poussant dedans : „ Tâtez , tâtez , dit-il , je veux absolument

„ que vous les tâtiez”. ADAMS, dont la complaisance naturelle valoit bien celle qu'on acquiert par l'usage du monde, voyant qu'il falloit en passer par-là pour avoir la permission de s'expliquer, se mit en devoir d'obéir ; mais se mêlant d'un métier qu'il n'entendoit point, il en paya la folle enchère. Car un fort gros cochon qu'il prit par la queue, s'élançant tout d'un coup vers le fond de l'étable, entraîna ADAMS, & le fit trébucher le nez dans la fange. *Trulliber*, au lieu de le relever, éclata de rire en criant, „ Comment, camarade, est-ce que tu ne fais pas manier un cochon à ton âge ?” Alors il se mit en devoir de lui montrer comme il falloit faire. Mais ADAMS, qui croyoit avoir poussé sa complaisance assez loin, s'étant relevé, se retira de l'étable, en disant, *nihil habeo cum porcis*. „ Je suis votre Confrère, & non pas Marchand de cochons. Je suis fâché de m'être trompé, répondit *Trulliber* ; mais c'est la faute de ma femme, c'est une imbécille qui fait toujours quelque sottise. Alors il le pria de rentrer pour se nettoyer, en attendant qu'il eût fermé l'étable, lui promettant qu'ensuite il iroit le joindre. ADAMS demanda la permission de

de faire secher son surtout & son chapeau, ce qui lui fut accordé. Madame *Trulliber* vouloit lui présenter une éguière & un bassin pour se laver ; mais le Ministre lui dit de se tenir tranquille, qu'on iroit bien au puits sans elle. Pendant qu'ADAMS étoit à se laver, *Trulliber* qui n'avoit pas grande opinion de lui, ferma la porte de la salle ; & le mena ensuite dans la cuisine, en lui disant qu'un coup à boire ne nuiroit à personne. Mais il dit à l'oreille de sa femme, qu'elle eût à tirer de la plus mauvaise bière de la cave. Après un moment de silence, ADAMS lui dit : „ Sans „ doute vous vous êtes apperçu, Mon- „ sieur, que je suis Ecclésiastique. Oui, „ répondit *Trulliber*, je vois que vous a- „ vez-là une espèce de robe : je n'ose „ pourtant dire tout-à-fait que c'en est „ une. A dire vrai, reprit ADAMS, el- „ le n'est pas des meilleures : j'eus le mal- „ heur de la déchirer il y a dix ans, en „ passant par-dessus une haïe.” Madame *Trulliber* étant de retour de la cave, dit à son mari : „ Mon maître, ce Mon- „ sieur-là est voyageur, je crois ; n'au- „ roit-il pas envie de manger ? Tai-toi, „ bête, dit *Trulliber*, depuis quand as- „ tu vu des Messieurs voyager à pié ?

„ Vous n'avez point de cheval, je pen-
 „ se, continua-t-il, en parlant à A D A M S,
 „ puisque vous êtes sans bottes. Pardon-
 „ nez-moi, répondit Mr. A D A M S, j'en
 „ ai un que j'ai laissé derrière. J'en suis
 „ bien aise, reprit *Trulliber*, car je n'ai-
 „ me point à voir les Ministres à pié. Il
 „ ne convient pas de déroger à sa di-
 „ gnité.”

Il continua à faire l'éloge du Sacerdo-
 ce, jusqu'à ce que sa femme eût apporté
 un potage pour leur déjeuner. Alors il
 dit à Mr. A D A M S: „ Je ne sai, mon a-
 „ mi, pourquoi vous êtes venu chez
 „ moi; mais puisque vous y êtes, si vous
 „ avez faim, vous pouvez manger.”
 A D A M S accepta l'invitation, & les deux
 Ministres se mirent à table, tandis que
 Madame *Trulliber* se tenoit debout derriè-
 re la chaise de son mari; parce qu'il l'a-
 voit accoutumée à cela toutes les fois que
 quelqu'un de dehors étoit à table avec lui.
 La bonne femme étoit extasiée dès qu'il
 ouvroit la bouche, tant elle respectoit
 son ministère. Elle lui étoit soumise sans
 réserve, comme *Sara* à *Abraham*. Dans
 les commencemens elle s'étoit révoltée;
 mais il l'avoit si bien réduite, par la crain-
 te qu'il lui inspiroit d'une chose, & l'in-
 clination



↑

clination que la nature lui avoit donnée pour une autre, dont il favoit faire usage en tems & lieu, qu'elle persévéroit dans une soumission constante & invariable depuis un certain nombre d'années. Son mari, qui ne laissoit échapper aucune occasion de faire parade de sa supériorité, voyant qu'elle s'apprétoit à présenter à boire à Mr. ADAMS, lui arracha le vase des mains, & avala la bière qu'il contenoit, en disant, c'est moi qui ai demandé à boire.

Le déjeuner fini, ADAMS crut qu'il étoit tems de s'expliquer; ce qu'il fit à peu près en ces termes: „ Monsieur, „ dit-il, je crois qu'il est à propos de vous „ dire ce qui m'a amené chez vous. Je „ voyage avec un garçon & une fille mes „ Paroissiens, pour me rendre chez moi. „ Nous nous sommes arrêtés chez des „ gens qui exercent la profession d'Aubergiste dans ce village, & qui m'ont adressé à vous. Quoique je ne sois que „ Vicaire, interrompit *Trulliber*, je puis „ me vanter qu'il fait aussi bon chez moi „ que chez Monsieur le Recteur, ou chez „ aucun de ses Confrères à dix milles à „ la ronde. J'en achetterois bien trois ou „ quatre, argent comptant. Monsieur,

M 4

„ reprit

„ reprit ADAMS, je suis ravi d'entendre
 „ que vous soyez si à votre aise. Pour
 „ moi & ma compagnie, nous avons été
 „ dépouillés de notre argent par plusieurs
 „ accidens imprévus ; desorte que nous
 „ ne pouvons payer notre écot, quoiqu'il
 „ ne monte qu'à sept schellings. Je vous
 „ prie donc de me les prêter, avec en-
 „ core autant, que je vous rendrai si je
 „ le puis. Si au contraire cela n'étoit pas
 „ dans la suite en mon pouvoir, je suis
 „ persuadé que vous me le pardonneriez,
 „ & que vous ajouteriez avec joie cette
 „ somme, aux trésors que vous avez en-
 „ voyé devant vous au Ciel, par vos œu-
 „ vres charitables.

Figurez-vous tout ce qu'il vous plaira
 de plus surprenant, vous n'aurez qu'une
 idée médiocre de l'étonnement dont *Trul-
 liber* fut saisi à la fin de ce discours. Il
 tournoit ses yeux rudes & hagards sur sa
 femme, de-là il les promenoit à terre,
 puis il les levoit au Ciel. A la fin il rom-
 pit le silence, & adressant la parole à
 ADAMS. „ Je sai, Monsieur, lui dit-
 „ il, aussi-bien qu'un autre, où je dois
 „ placer mon trésor. Si je ne suis pas si
 „ bien que plusieurs autres, Dieu merci
 „ je suis content; cela vaut bien les ri-
 „ chesses;

„ chesses ; & celui qui possède ce conten-
 „ tement , n'a rien à demander. Etre
 „ satisfait avec peu , est plus que la pos-
 „ session du Monde ne peut donner , puis-
 „ qu'on pourroit posséder toute chose sans
 „ être satisfait. Augmenter mon trésor ,
 „ dites-vous ! Que me font tous les tré-
 „ sors du Monde ? Les richesses ne font
 „ rien à un homme qui a placé l'Évangi-
 „ le dans son cœur ; c'est l'Écriture , qui
 „ est le vrai & unique trésor d'un Chré-
 „ tien. A ces mots , la joie d'ADAMS
 „ éclata par ses larmes. Hà ! mon frère
 „ (s'écria-t-il , en prenant *Trulliber* par la
 „ main) que béni soit le jour que je suis
 „ venu chez vous ! j'aurois fait cent mil-
 „ les pour communiquer avec un hom-
 „ me tel que vous , & je vous promets
 „ de vous rendre encore une visite dans
 „ peu de tems : mais mes amis s'ennu-
 „ yent de mon absence ; donnez-moi
 „ promptement l'argent , afin que j'aie
 „ les rejoindre. ”

Alors *Trulliber* lançant sur lui un regard
 terrible , se mit à crier à haute voix :
 „ Est-ce que tu prétens me voler ? ”
 La femme entendant son mari tenir ce
 langage , se jeta aux piés de Mr. ADAMS
 „ Ah ! mon cher Monsieur , ne volez

„ point mon Maître , nous ne sommes
 „ que de pauvres gens. Lève-toi, folle,
 „ interrompit son mari, & éloigne-toi de
 „ ma présence. Crois-tu qu'il risquerait
 „ sa vie? Non, c'est un gueux & non pas
 „ un voleur. Je demande votre assistance
 „ à-la-vérité, dit ADAMS, mais je ne suis
 „ rien moins qu'un voleur. Si mon Clerc,
 „ étoit ici, dit *Trulliber*, je te ferois ar-
 „ rêter, afin de te faire payer ton impu-
 „ dence. Quatorze schellings ! Tu es
 „ Ministre comme cette femme ; ou si
 „ tu l'es, tu mérites qu'on t'arrache ta
 „ robe, puisque tu as la hardiesse de cou-
 „ rir le pays comme un vagabond. Je par-
 „ donne vos soupçons, repliqua ADAMS.
 „ Mais supposé que je ne sois pas Minis-
 „ tre, suis-je moins votre frère ? N'êtes-
 „ vous pas obligé, comme Chrétien, &
 „ encore plus comme Ecclesiastique, de
 „ m'assister dans mes besoins ?”

„ Quoi tu prétens me prêcher, reprit
 „ *Trulliber* ! Voilà un homme bien impu-
 „ dent, s'écria la femme, de se mêler
 „ d'instruire mon Maître. Silence, fem-
 „ me, continua *Trulliber*, & pour toi,
 „ quoi que tu sois, sache que je ne veux
 „ rien apprendre, ni de toi, ni de tes pa-
 „ reils. Je sai un peu trop bien ce que
 „ c'est

„ c'est que la charité, pour donner à des
 „ vagabonds. Ah que c'est bien dit, a-
 „ jouta la femme ! Les Loix nous font
 „ tant payer pour les Pauvres, qu'il ne
 „ nous reste rien à donner, si nous en a-
 „ vions la volonté. Te tairas tu, lui dit
 „ son mari, fans me rompre la tête de tes
 „ sottises ? Et puis se tournant du côté
 „ d'ADAMS: Pour toi, tu peux t'en al-
 „ ler, car je ne te donnerai pas une obole.
 „ Je suis fâché, répondit ADAMS, que
 „ vous soyez instruit des règles de la cha-
 „ rité, puisque vous les pratiquez si mal ;
 „ & il faut que je vous dise, que si vous
 „ vous appuyez sur votre science pour
 „ votre justification, vous vous trompez,
 „ quoique vous aiez la foi, à moins que
 „ d'y joindre les bonnes œuvres. Com-
 „ ment impie que tu es, s'écria *Trulliber*,
 „ tu blasphèmes contre la foi devant moi !
 „ Sors de chez moi, malheureux ! je ne
 „ veux point de société avec un hérétique,
 „ avec un scélérat qui ose mal parler de
 „ la Foi & des Saintes Ecritures. C'est
 „ vous-même qui les rejettez, repartit
 „ ADAMS, si je dois juger de votre cœur
 „ par vos œuvres. Car leurs préceptes
 „ sont si clairs, & les récompenses atta-
 „ chées à leur exacte observation sont si

„ grandes, qu'il est impossible qu'un hom-
 „ me qui les croit d'une foi vive, puisse
 „ desobéir. Or il n'y a aucun devoir plus
 „ positivement prescrit, que la charité
 „ envers nos frères. Quiconque est sans
 „ charité, j'ose prononcer contre lui qu'il
 „ n'est point Chrétien.

„ Je ne te conseille pas, répondit *Trul-*
 „ *liber*, de dire que je ne suis point Chré-
 „ tien; car je ne le souffrirai pas, & je
 „ te vauz bien, je crois." Il étoit trop
 gros pour se battre. Cependant, comme
 il avoit été autrefois grand escrimeur au
 coup de poing, il en fit la démonstration;
 mais sa femme se mit entre deux, & ex-
 horta son mari à se souvenir de son rang,
 & à se montrer bon Chrétien, en pre-
 nant patience jusqu'à ce qu'il eût obtenu
 une prise de corps contre ce passant, pour
 l'avoir insulté chez lui. „ Vous ne pou-
 „ vez le battre, lui dit-elle, sans vous a-
 „ baisser; mais vous pouvez procéder
 „ faintement, & le faire mettre pour tou-
 „ te sa vie dans un cul de basse-fosse. ”
 Pour *ADAMS*, comme il étoit bien réso-
 lu de ne pas frapper le premier coup, il
 écouta patiemment le discours de *Mada-*
me Trulliber: ensuite il dit à son mari,
 qu'il étoit au desespoir de voir qu'on ad-
 mettoit

mettoit des gens comme lui au Ministère, & se retira sans cérémonie.



CHAPITRE XV.

Avanture occasionnée par un nouveau trait de distraction de Mr. ADAMS.

MOnsieur ADAMS à son retour à l'auberge, trouva JOSEPH & *Fanny* assis auprès du feu, qui loin de s'ennuyer de son absence, n'avoient pas seulement pensé une seule fois à lui. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé; ce qui les mit dans un grand embarras, leur départ leur paroissant impossible. Cependant JOSEPH proposa d'en parler à l'hôtesse, & de la prier de leur faire crédit. *Fanny* lui représenta qu'elle n'en espéroit rien, parce que cette femme avoit l'air fort intéressé. Mais on fut surpris bien agréablement, quand on l'entendit répondre, qu'elle le vouloit bien; ce qu'elle confirma par une profonde révérence, en leur souhaitant un bon voyage. Cependant pour justifier le discernement de *Fanny*, il est nécessaire de dire ce qui engagea cette hôtesse

à agir avec tant d'honnêteté. ADAMS, avant de sortir, avoit sans dessein trompé JOSEPH & *Fanny*, en leur disant qu'il alloit voir son frère; expression qu'ils entendirent à la lettre; & prenant celui qui n'étoit que son frère par le ministère, pour son frère par la naissance, ils avoient à leur tour trompé innocemment l'hôtesse, quand elle les questionna sur le compte de Mr. ADAMS. *Trulliber*, tout mauffade, tout crasseux qu'il étoit par ses dehors pieux, par sa gravité, & par la façon austère dont il vivoit, joint à l'opinion qu'on s'étoit fait de sa richesse, s'étoit acquis une autorité si absolue dans sa Paroisse, que personne n'osoit l'offenser; desorte qu'il n'est pas extraordinaire que l'hôtesse se fût rendue si traitable à l'égard d'ADAMS, qu'elle croyoit frère de celui de qui elle dépendoit absolument, puisqu'un seul mot il auroit pu l'empêcher de jamais vendre une pinte de bière dans la Paroisse.

Ils étoient sur le point de partir, quand ADAMS se souvint qu'il avoit laissé son furtout & son chapeau chez *Trulliber*. Comme il ne se sentoit aucune envie d'y retourner, l'hôtesse elle-même s'offrit de les aller chercher. Cet expédient eut des
sui-

suites bien fâcheuses ; car il fut cause que l'hôteſſe ſe détrompa de l'idée qu'elle avoit priſe d'ADAMS , que *Trulliber* maltraita extrêmement de paroles , ſur-tout quand cette femme lui dit qu'elle le croyoit ſon parent.

A ſon retour elle changea donc de note. „ Les gens devroient rougir , dit-elle , de ſe dire en voyageant ce qu'ils ne ſont point. On paye bien des impôts , & il faut encore que je paye mon monde : ainſi je ne puis ni ne veux faire de crédit à perſonne , fût-ce à mon père. L'argent eſt trop rare à l'heure qu'il eſt , & j'ai un payement à faire , ainſi il faut me ſatisfaire avant que de fortir d'ici. ”

ADAMS étoit fort embarrasſé ; mais connoiſſant la confiance que ſes propres Paroiſſiens avoient en lui , & jugeant des autres par eux & par lui-même , (car il n'eût pas refusé de faire plaisir à l'homme qui lui auroit été le moins connu) il reprit courage , & fortit pour faire le tour de la Paroiſſe , perſuadé qu'il trouveroit quelqu'homme charitable pour le tirer d'embarras. Sa recherche fut inutile : il revint en lamentant la dépravation du ſiècle , voyant que dans un pays Chrétien ,
un

un homme pouvoit mourir de faim, au milieu de ses frères comblés de richesses.

Pendant son absence l'hôtesse faisoit sentinelle près de JOSEPH & de *Fanny*, qu'elle regardoit comme les gages de ce qui lui étoit dû; & elle ne les entretenoit que des vertus du Vicaire *Trulliber*. Car sa réputation étoit effectivement très bonne; il passoit même pour être charitable, parce que quoi qu'il ne donnât rien à personne, il avoit le mot de *charité* toujours à la bouche.

ADAMS étant de retour les poches toujours vuides, la tempête s'accrut considérablement; l'hôtesse jura que s'il prétendoit sortir sans payer, elle feroit courir après lui, avec un ordre du Juge de paix pour le mener en prison.

Platon, ou *Aristote*, ou quelque'autre (peu importe le nom) a dit quelque part dans un Livre, que quand la prudence la plus consommée a manqué son coup, le hazard vient rajuster les affaires par les voies les moins apparentes. Virgile exprime la même idée.

Turne, quod optanti Divûm promittere nemo:
 § *Auderet*, volvenda dies en attulit ultro.*

* *Æneid. L. IX.*

Le

Le hazard venoit de conduire à cette même hôtellerie un vieux Tambour *Irlandois* qu'on avoit réformé, & qui se promenoit de village en village, avec une boutique portative, pour tâcher de gagner sa vie dans sa vieillesse. Ce bon *Hibernois* aiant entendu les menaces de l'hôtesse, tira Mr. ADAMS à part, pour lui demander quelle étoit la somme pour laquelle il étoit en peine. Quand il l'eut appris, il lui dit qu'il étoit très fâché qu'elle fût trop forte pour sa bourse, ne possédant que six schellings & six sols; mais que si ce peu pouvoit leur être utile, il le leur prêteroit de bon cœur. ADAMS fut de joie à cette nouvelle, & s'écria: „ Ce „ la est suffisant, car j'ai justement les six „ sols qui manquent. ” Ainsi ces pauvres gens, qui avoient tenté vainement de fléchir les riches dans leur propre pays, furent tirés d'affaire par un Etranger, qui ne possédoit justement que ce qu'il falloit pour faire cette action charitable.

Que mon Lecteur fasse les réflexions qui lui sembleront les plus justes sur cet incident; pour moi il me suffit de lui dire qu'ADAMS & sa compagnie, aiant remercié mille fois leur libérateur, & après
lui

lui avoir dit où il pourroit les retrouver pour être remboursé, sortirent du cabaret sans faire aucune politesse à l'hôtesse, qui de son côté les laissa aller, bien aise d'avoir été payée.



C H A P I T R E X V I.

Avanture où Mr. ADAMS fait voir plus de droiture & de simplicité, que d'expérience & de finesse.

NOS Voyageurs aiant marché près de deux milles après avoir quité l'hôtellerie (qu'ils auroient pu prendre pour un palais enchanté avec bien plus de raison que *Don Quichotte* n'eut de se tromper à l'égard de certaines hôtelleries, si l'on considère la grande difficulté qu'ils eurent d'en sortir) arrivèrent dans un village où ils apperçurent une auberge, & sur la porte un Gentilhomme qui fumoit. Mr. ADAMS s'adressa à lui, pour s'informer du chemin qu'il devoit suivre. La réponse fut rendue en termes si honnêtes, & d'un air si gracieux & si prévenant, que le cœur du Ministre, toujours prêt

prêt à recevoir des impressions favorables à son prochain, s'épancha en questions sur différentes matières. Il s'informa du nom du village, & de celui du Seigneur à qui appartenoit le château qui se trouvoit vis-à-vis de lui. Le Gentilhomme répondit à toutes ces questions avec beaucoup de politesse, & dit que le château étoit à lui-même. Ensuite il continua de la sorte : „ Je juge par votre habit, Monsieur, que vous êtes dans les Ordres ; „ & comme vous voyagez à pié, un verre de bière ne peut que vous faire du bien : celle de mon hôte est la meilleure qu'il y ait dans ce canton. Qu'en pensez-vous ? boirons-nous un coup ? „ Son tabac est excellent. Vous vous reposerez en fumant une pipe avec moi. ” L'offre étoit très agréable pour ADAMS, qui n'avoit bu de la journée que quelques coups de mauvaise bière chez *Trulliber*, laquelle ressembloit assez à la boisson qu'il donnoit à ses cochons. Ainsi, après avoir rendu grâces au Cavalier, il accepta l'invitation, & faisant signe à JOSEPH & à *Fanny* de le suivre, il entra dans la maison où la table étoit mise. On mit devant eux un grand fromage & une cruche de bière, qui ne dé-

démentoit en aucune façon celui qui en avoit fait l'éloge. Nos Voyageurs se mirent à dévorer, non pas à manger, tant leur appétit se trouvoit aiguisé. Je doute qu'à la meilleure auberge de *Londres* on eût vu depuis très longtems trois personnes faire mieux leur devoir.

Ce Gentilhomme parut enchanté des manières franches & de la bonne humeur de Mr. ADAMS, sur-tout de la façon aisée & familière dont il vivoit avec JOSEPH & *Fanny*, qu'il appelloit souvent ses enfans, quoiqu'il se fût déjà expliqué à l'égard de ce terme, en disant qu'ils n'étoient que ses Paroissiens. Cette douceur envers ces jeunes-gens sembloit faire un plaisir infini au Gentilhomme, particulièrement quand Mr. ADAMS lui dit, que tous ceux qui se trouvoient sous sa conduite pouvoient le regarder comme leur père; puisqu'il étoit prêt à les servir en cette qualité, par-tout où ils auroient besoin de lui. Le Seigneur le prit alors par la main: „ Oui, Monsieur, lui dit-il, voilà les vraies maximes d'un Pasteur Chrétien: plût au Ciel que tous vos Confrères fussent dans les mêmes sentimens! Je suis fâché de le dire; mais le Recteur de cette Paroisse, loin de re-
„ gar-

„ garder ses pauvres Paroissiens comme
 „ ses enfans, semble à peine les croire
 „ pétris du même limon que lui. Il ne
 „ parle qu'à ceux qui sont riches, les au-
 „ tres ne peuvent s'attirer seulement un
 „ coup de tête. Je ne puis que rire les
 „ Dimanches, de le voir plus fièr qu'un
 „ Pâon, passer entre deux lignes de ses
 „ Paroissiens rangés en haie, qui ont
 „ beau se courber jusqu'à terre pour le
 „ saluer: il ne les regarde, que comme
 „ le *Grand-Turc* fait ses esclaves. Si l'or-
 „ gueil est odieux dans les Laïques, qu'il
 „ est méprisâble dans le Clergé! Si ce vi-
 „ ce infernal nous paroît insupportable
 „ sous le Diadème, de quel terme nous
 „ servirons-nous pour exprimer l'hor-
 „ reur qu'il nous inspire, lorsqu'il se ni-
 „ che sous un Surplis? ”

„ Vous avez sans doute raison, Mon-
 „ sieur, répondit ADAMS; mais je crois
 „ que de tels exemples sont rares. Ceux
 „ du Clergé que j'ai l'honneur de connoî-
 „ tre, pensent très différemment; & de
 „ plus, vous m'avouerez que le peu de
 „ respect que les Laïques ont pour eux,
 „ les empêche de montrer un dehors aussi
 „ humble que peut-être ils souhaiteroient
 „ avoir, si la corruption du siècle ne leur

„ en

„ en ôtoit la liberté. Ce que vous dites
 „ n'est que trop vrai, reprit le Seigneur.
 „ Je vois que vous êtes homme d'esprit,
 „ & je m'estime heureux d'avoir fait con-
 „ noissance avec vous. Peut-être que cet-
 „ te rencontre vous sera utile pour la sui-
 „ te, pour le présent je ne puis rien di-
 „ re. Mais le Recteur d'ici est vieux &
 „ infirme, c'est moi de qui son Bénéfice
 „ dépend. Allons Docteur, touchez-là:
 „ la Paroisse est à vous, dès qu'il sera
 „ mort." Mr. ADAMS lui dit qu'il étoit
 confus de ne pouvoir répondre à cette
 générosité, qu'il n'avoit ni méritée ni es-
 pérée. „ C'est une bagatelle, repliqua
 „ le Seigneur, qui mérite à peine d'être
 „ acceptée. Quoique le Bénéfice soit de
 „ six mille livres de rente un peu plus,
 „ je voudrois pouvoir en tripler le reve-
 „ nu pour l'amour de vous."

ADAMS, qui ne pouvoit plus parler,
 versoit des larmes de gratitude, en faisant
 courbettes sur courbettes, quand l'autre
 s'avisa de lui demander, s'il étoit marié,
 ou s'il avoit des enfans outre ceux qu'il
 venoit de nommer tels dans le sens d'E-
 vangile. „ J'ai une femme & six en-
 „ fans à votre service, Monsieur, répon-
 „ dit ADAMS. Tant pis, reprit le Sei-
 „ gneur:

„ gneur: fans cet embarras je vous au-
 „ rois logé au château, & vous m'auriez
 „ servi d'Aumônier. N'importe, j'ai une
 „ maison dans le village que je vous don-
 „ nerai. Votre femme s'entend-elle en
 „ laiterie. Je ne puis vous l'assurer, ré-
 „ pondit ADAMS. J'en suis fâché, con-
 „ tinua l'autre; car je vous aurois donné
 „ une demie douzaines de vaches & des
 „ pâturages pour les nourrir. Ah! Mon-
 „ sieur, s'écria le pauvre Ministre tout
 „ en extase, vous êtes trop généreux,
 „ oui en vérité trop. Point du tout, re-
 „ partit le Gentilhomme; je n'estime l'ar-
 „ gent qu'autant qu'il me procure le plai-
 „ sir de faire du bien, & je n'ai encore
 „ vu personne que je sois plus porté à ser-
 „ vir que vous.”

A ces mots, il lui secoua la main à la mode des *Anglois*, & lui dit qu'il y avoit assez de place au château, pour le loger lui & ses deux enfans spirituels. Le bon Ministre, qui avoit oublié qu'ils étoient fans un sou, le pria de permettre qu'ils logeassent dans la maison où ils étoient, fans l'incommoder au château. Le Seigneur ne vouloit point d'excuse. Aiant demandé jusqu'où ils alloient, & l'aiant appris, il dit que c'étoit trop loin pour
 con-

continuer le voyage à pié; qu'il leur prêteroit des chevaux & un domestique pour les conduire; ou que s'ils vouloient lui faire le plaisir d'attendre deux jours chez lui, il les renverroit chez eux dans un bon carosse à six chevaux.

ADAMS se tournant du côté de JOSEPH, lui dit: „ Voici un grand bon-
 „ heur pour vous, car je crains que vo-
 „ tre jambe ne soit trop mal pour mar-
 „ cher demain.” Ensuite s'adressant au bon Seigneur: „ Que bénis soient, dit-il,
 „ l'heure & le moment qui m'ont intro-
 „ duit près d'un homme charitable tel
 „ que vous! Oui, vous êtes un Chrétien
 „ de la primitive Eglise, & l'honneur de
 „ la Patrie. J'aurois été jusqu'à la Ter-
 „ re-Sainte pour vous voir, si votre ca-
 „ ractère m'eût été connu; car les avan-
 „ tages que vous me faites ne me plai-
 „ sent que médiocrement, si je les com-
 „ pare à la joie que me cause la bonté de
 „ votre cœur. Quel trésor vous vous amaf-
 „ sez dans le Ciel! Ainsi, Monsieur,
 „ nous acceptons vos offres généreuses,
 „ tant de votre maison pour cette nuit,
 „ que de vos chevaux pour nous condui-
 „ re demain jusqu'à notre domicile.”

Il se mit tout de suite à chercher son cha-
 cha-

chapeau, en quoi il fut imité par JOSEPH. *Fanny* se leva, & tout fut prêt pour le départ. Monsieur le Gentilhomme, après avoir rêvé quelques momens, leur dit :

„ Ah que je suis malheureux ! j'avois oublié que ma Gouvernante étoit allée à une lieue d'ici, où elle couchera. Elle emporte toujours avec elle les clés des appartemens. Je ferois bien acheter les ferrures ; mais je ne pourrois vous donner des lits, parce qu'elle a aussi les clés du linge. Je suis charmé de m'en être souvenu, avant que vous vous foyez donné la peine de marcher jusques-là. D'ailleurs vous serez mieux ici, que vous ne croyez. Notre hôte, vous avez des lits sans doute pour ces gens ? Oui Mylord, répondit le Maître de la maison, & des lits où des Mylords pourroient coucher sans honte. „ Je suis si outré de cet accident, ajouta le Mylord, que je ne souffrirai plus qu'on m'emporte mes clés. Ne vous chagrinez point, Monsieur, interrompit ADAMS ; nous sommes fort bien ici, & la grâce que vous nous faites, en nous prêtant vos chevaux, est si grande, que nous ne pouvons exprimer notre reconnoissance. „ Oh ! pour

Tome I. N „ les

„ les chevaux , j'en suis le maître ;
 „ dit le Mylord. A quelle heure par-
 „ tirez-vous ? ” Enfin , après bien des
 révérences de part & d'autre , on con-
 clut de partir le lendemain à sept heu-
 res du matin. On s'embrassa , on se fer-
 ra réciproquement la main avec des pro-
 testations d'une amitié éternelle. Le My-
 lord prit congé d'eux , pour s'en retour-
 ner chez lui. A D A M S & sa compagnie se
 remirent à table , & ensuite se retirèrent
 dans les chambres qu'on leur avoit prépa-
 rées , où ils dormirent fort bien.

Le matin venu , Mr. A D A M S sauta en
 bas du lit , & aiant éveillé J O S E P H , ils
 disputèrent assez longtems au sujet de
Fanny , que ce dernier vouloit mener en
 croupe derrière lui , au-lieu qu'A D A M S
 destinoit le domestique du Mylord pour
 servir d'Ecuyer à cette Belle. J O S E P H
 foutenoit que c'étoit à lui d'en avoir soin ;
 mais le Ministre déclara qu'il ne la lui con-
 feroit point , parce qu'il étoit encore trop
 foible pour pouvoir la soutenir à cheval.

Cette dispute commençoit à s'échauf-
 fer , quand elle fut interrompue par un
 laquais de leur bon ami , qui venoit leur
 annoncer le desespoir de son Maître , qui
 ne pouvoit , disoit-il , leur envoyer ses
 che-

chevaux, parce que son palfrenier les avoit tous purgés à son infu.

Cette nouvelle mit fin à la dispute, en pétrifiant, pour ainsi dire, les disputans. A la fin Mr. ADAMS s'écria: „ Admi-
 „ rons le malheur de ce bon Seigneur; en
 „ bonne foi j'en suis plus touché pour lui
 „ que pour moi. Que ses bontés sont
 „ mal récompensées par ses domestiques!
 „ L'un lui emporte les clés de ses appar-
 „ temens & de son linge; un autre pur-
 „ ge ses chevaux sans le consulter; & je
 „ gagerois bien, mon cher JOSEPH, que
 „ son Officier a aussi emporté la clé de
 „ sa cave, & que c'est pour cela qu'il
 „ vint boire ici hier au soir. Que la bon-
 „ té est mal reconnue dans ce Monde!
 „ Je vous dis encore une fois, que je
 „ suis plus mortifié pour lui que pour
 „ moi-même. Non pas moi, repartit
 „ JOSEPH. Non que je me mette en pei-
 „ ne du voyage, je l'achèverai bien à pié;
 „ mais comment sortirons-nous de cette
 „ hôtellerie? Il n'y a point ici d'Irlan-
 „ dois pour nous en tirer. Mais à propos,
 „ ajouta-t-il, ce Monsieur qui vous
 „ aime tant, ne vous refuseroit pas de
 „ quoi payer notre écot, qui ne monte
 „ qu'à cinq ou six schellings. „ Cela est

„ encore vrai, mon cher enfant, répon-
 „ dit ADAMS ; je m'en vai lui écrire
 „ pour le prier de me prêter une demi-
 „ guinée, afin qu'il nous reste quelque
 „ chose dans la poche ; car nous avons
 „ encore quarante milles à faire, ainsi
 „ nous en aurons besoin.

Fanny étant levée, JOSEPH s'en fut
 lui rendre visite, tandis que Mr. ADAMS
 écrivoit son épître, qu'il envoya au My-
 lord ; & en attendant la réponse, il se mit
 sur la porte en méditation, avec sa pipe
 à la bouche.

Le messager tardant à revenir, JOSEPH
 & *Fanny*, qui s'étoient rendus auprès
 du Ministre, témoignèrent quelque appré-
 hension que l'Intendant n'eût enfermé la
 bourse du Gentilhomme. A quoi A-
 DAMS répondit avec une simplicité ex-
 traordinaire : „ Cela ne me surprendroit
 „ en aucune façon, dit-il, car le diable
 „ peut tenter les domestiques d'un si hon-
 „ nête-homme, de faire mille insolén-
 „ ces, tant pour l'induire à pécher par
 „ colère, que pour l'empêcher de faire
 „ le bien qu'il souhaite. Cependant la som-
 „ me est si modique, qu'il peut bien l'em-
 „ prunter. ”

A la fin le messager revint & les trou-
 vant

vant qui déjeunoient, il leur dit que My-
 lord étoit parti. „ Pourquoi ne l'avez-
 „ vous pas attendu, lui repliqua A D A M S ?
 „ il ne peut être allé loin, ses chevaux
 „ étant malades: d'ailleurs il ne comp-
 „ toit pas de sortir, puisqu'il m'avoit prié
 „ de passer aujourd'hui & demain chez
 „ lui. Ainsi retournez-y, & restez au
 „ château jusqu'à son retour." Le gar-
 çon revint presque à l'instant, pour lui
 apprendre que Mylord étoit parti pour
 un voyage dont il ne reviendrait que
 dans un mois. A ces mots A D A M S chan-
 gea de couleur: „ Hélas! dit-il, il faut
 „ que ce soit quelque accident qui lui
 „ soit arrivé, comme la mort ou la ma-
 „ ladie de quelque parent ou ami; ou
 „ bien quelque affaire importante lui
 „ sera survenue. Ah! J O S E P H, ajouta-t-
 „ il, que ne m'as-tu proposé d'emprunter
 „ cet argent hier au soir? J O S E P H répon-
 „ dit en souriant, que sans doute le Gen-
 „ tilhomme auroit bien trouvé une bon-
 „ ne raison pour ne le point prêter.
 „ En vérité, ajouta-t-il, son amitié m'a
 „ paru trop vive, trop empressée, pour
 „ être sincère. Quand le garçon nous
 „ est venu dire qu'il étoit parti, j'ai
 „ su à quoi m'en tenir. Car dès qu'un

„ Homme de qualité veut se dédire de
 „ ce qu'il a promis , c'est la coutume
 „ de donner ordre aux domestiques de
 „ dire qu'il est sorti , toutes les fois
 „ que la personne à qui la promesse a
 „ été faite , se présente pour le voir.
 „ A *Londres* on appelle cela *nier les*
 „ *gens*. J'ai *nié* cent fois le Chevalier
 „ *Booby*. Et après que la personne avoit
 „ passé un mois à le guêter inutile-
 „ ment , on lui disoit à la fin que My-
 „ lord étoit à la campagne , sans avoir
 „ pu réussir pour son affaire. „ Grand
 „ Dieu , s'écria A D A M S , quelle méchan-
 „ ceté parmi des Chrétiens ! Elle est
 „ presque aussi horrible que parmi les
 „ Payens dont j'ai lu les histoires. Ce-
 „ pendant pour celui-ci , je crois , J O-
 „ S E P H , que tu le soupçonnes à tort.
 „ C'est être fou que de travailler gra-
 „ tuitement pour le diable , & tu ne
 „ pourrois m'alléguer aucun motif qui
 „ eût pu l'engager à nous tromper. „ Ce
 „ n'est pas à moi à chercher des raisons ,
 „ repliqua J O S E P H , quand un homme
 „ savant comme vous n'en peut trouver.
 „ Tu as raison , reprit A D A M S ; la scien-
 „ ce des hommes ne peut s'acquérir que
 „ par les Livres. Donnez-moi *Platon*
 &

„ & *Sénèque*, pour bien apprendre à
 „ connoître les hommes : ce font - là
 „ des Auteurs que tu n'as jamais étu-
 „ diés. Non en vérité, répondit Jo-
 „ SEPH; mais j'ai toujours entendu di-
 „ re, que les maisons où l'on promet
 „ moins de profit, font celles d'où l'on
 „ en retire le plus. Mais, Monsieur, au-
 „ lieu de considérer ces sortes de cho-
 „ ses à l'heure qu'il est, ne ferions - nous
 „ pas mieux de songer à quelque moyen
 „ de nous tirer d'ici ? Car ce Mylord
 „ avec toute sa libéralité nous a laissé
 „ son écot à payer, bien loin d'acquiter
 „ le nôtre.

ADAMS alloit répondre quand l'hôte
 entra, & leur adressa la parole avec un
 ton ironique. „ Hé bien, Messieurs, leur
 „ dit-il, notre Mylord vous a-t-il en-
 „ voyé ses chevaux ? Il y a des gens
 „ qui promettent beaucoup. Comment,
 „ interrompit ADAMS, est-ce qu'il a dé-
 „ jà fait de ces tours ? Mille, reprit l'hô-
 „ te ; je ne dois pas faire affront à per-
 „ sonne, mais je puis vous dire, puis-
 „ qu'il n'est pas présent, qu'il n'a pas
 „ son pareil à trente milles à la ronde.
 „ Je ne pouvois m'empêcher de rire,
 „ quand il vous offroit le Bénéfice de

„ cette Paroisse. Ce trait-là est incom-
 „ parable, j'ai cru qu'il alloit aussi vous
 „ offrir ma maison, car il est autant le
 „ maître de l'un que de l'autre. A ces
 „ mots A D A M S s'écria que dans tous les
 „ Livres qu'il avoit jamais lus, il n'a-
 „ voit encore remarqué rien de pareil.
 „ Ce qui me fâche le plus, continua-
 „ t-il, c'est qu'il m'a engagé par sa
 „ fausse politesse à m'endetter chez
 „ vous, sans avoir de quoi payer, car
 „ nous sommes absolument dénués d'ar-
 „ gent; & ce qu'il y a de pis, notre
 „ village est si éloigné d'ici, que si vous
 „ aviez la bonté de nous faire crédit,
 „ vous auriez peut-être raison de crain-
 „ dre de n'être jamais payé, par la
 „ difficulté de trouver des occasions pour
 „ vous faire tenir l'argent qui vous est
 „ dû. Rassurez-vous, dit l'hôte: Oui,
 „ je vous ferai crédit de tout mon cœur:
 „ j'honore trop le Clergé, pour vous
 „ refuser si peu de chose. D'ailleurs
 „ vos doutes sur le paiement me plaî-
 „ sent. J'ai perdu de l'argent qu'on
 „ m'avoit promis & juré de me rem-
 „ bourser. Je ferai votre mémoire,
 „ seulement pour la forme, & je le
 „ garderai. Mais il faut que vous bu-
 „ vriez

„viez une autre pinte avant que de
 „partir: un trait de plume fera bientôt
 „fait, il n'en coutera que de l'encre. Si
 „vous ne pouvez pas me payer, je n'en
 „dormirai pas moins.”

ADAMS charmé de la franchise de cet homme, accepta son offre, plutôt, disoit-il, pour avoir le plaisir de boire avec un si honnête-homme, que par rapport à la liqueur: il ajouta qu'il étoit bien-aïse de trouver à la fin un Chrétien, étant tenté de croire que le Royaume n'étoit plus habité que par des *Juifs* ou des *Turcs*.

Le bon Cabaretier alla chercher la liqueur. JOSEPH & *Fanny* se retirèrent dans le jardin, où ils s'amuserent de leurs amours, tandis qu'ADAMS & son hôte, qui fut bientôt de retour, après avoir allumé leurs pipes, commencèrent le dialogue contenu dans le Chapitre suivant.



C H A P I T R E X V I I .

*Dialogue entre Mr. ADAMS &
son HÔTE.*

„ **M**Onsieur, dit l'Hôte, vous n'ê-
 „ tes pas le premier à qui notre
 „ Mylord ait promis monts & merveil-
 „ les, sans avoir la volonté de tenir pa-
 „ role; il est fameux pour ses promesses.
 „ Quiconque le connoit, ne peut se fier
 „ à lui. Je me souviens d'un homme à
 „ qui il promit un jour, de procurer
 „ à son fils une bonne commission dans
 „ la recherche & visite des Vins qui
 „ entrent dans le Royaume. Charmé de
 „ cette promesse, le pauvre homme fit
 „ plus qu'il ne pouvoit, se laissant pres-
 „ que mourir de faim, pour payer l'é-
 „ cole de ce fils, afin de le rendre ca-
 „ pable de l'emploi. Le garçon élevé
 „ au-dessus de son état, ne voulut plus
 „ suivre la charrue, ni travailler. Il se
 „ paroît tous les jours, mettoit de bel-
 „ les chemises de toile de *Hollande* à
 „ manchettes, & ne faisoit que se di-
 „ vertir.

„ vertir. Au bout de quelque tems il
 „ suivit à *Londres* son Protecteur pour
 „ le faire souvenir de sa parole, mais
 „ il lui fut impossible de lui parler; de-
 „ sorte que se trouvant sans amis, sans
 „ emploi, & sans argent, il se lia avec
 „ quelques libertins, qui l'associèrent
 „ à leurs friponneries, & bientôt après
 „ il fut, par Sentence de la Justice,
 „ condamné aux Iles. Sa mère en est
 „ morte de chagrin. Un autre Fermier
 „ très honnête-homme, & mon voisin,
 „ avoit deux fils qui travailloient avec
 „ lui. Notre Mylord se mit en tête qu'il
 „ falloit faire de l'un des deux un Mi-
 „ nistre. Il persuada donc au père de
 „ le faire étudier, sur les promesses qu'il
 „ lui fit de l'entretenir à l'Université à
 „ ses frais & dépens, en attendant qu'il
 „ fût en âge de posséder un Bénéfice,
 „ qu'il disoit lui avoir destiné. Après
 „ que l'enfant eut passé sept ans dans une
 „ pension, le père le présenta au Patron
 „ généreux, avec une attestation des
 „ Maîtres, qui portoit qu'il étoit en état
 „ de prendre ses degrés. Mylord répondit
 „ que le garçon avoit très bien employé
 „ le tems; mais, ajouta-t-il, c'est bien
 „ dommage que vous n'avez pas de quoi

„ le faire continuer encore ses études qua-
„ tre ou cinq ans , en attendant que vous
„ vous fassiez quelqu'ami , qui puisse lui
„ donner un Bénéfice , & lui faire pren-
„ dre les Ordres. Il m'est impossible de
„ faire plus pour lui , repliqua le Fermier.
„ Tant pis , reprit notre Homme : en ce
„ cas-là vous avez eu tort de le faire si
„ bien étudier , car ce qu'il fait lui fera
„ plus de mal que de bien. Votre autre
„ fils , qui ne fait ni lire ni écrire , mène-
„ ra la charrue mieux que lui avec tout
„ son *Latin* , & fera bien mieux ses af-
„ faires. Il ne disoit que trop vrai ; car
„ le pauvre garçon voyant que ses pa-
„ rens ne pouvoient le soutenir au Collè-
„ ge comme il s'y étoit attendu , & ne
„ pouvant se mettre au labour , quoique
„ naturellement sobre , il se mit à boire ,
„ & au bout d'un an la boisson & le cha-
„ grin joints ensemble , le firent tom-
„ ber dans une phtisie , qui le mit bien-
„ tôt dans le cercueil.

„ Je n'aurois jamais fait , ajouta-t-il ,
„ si je voulois vous conter tout. Nous
„ avons près d'ici une très belle fille ,
„ qu'il mena à *Londres* , pour la placer ,
„ disoit-il , auprès de quelque grande
„ Dame de ses amies ; mais au-lieu de la
„ placer ,

„ placer, il la corrompit, & eut un en-
 „ fant d'elle, puis il l'abandonna. El-
 „ le se livra à la débauche, ensuite de-
 „ vint servante dans un Caffé, & à la fin
 „ mourut des suites de son libertinage
 „ dans une prison.

„ Il faut que je vous dise enfin ce
 „ qu'il m'a fait à moi-même. J'ai été
 „ élevé dans la Marine. Après avoir fait
 „ plusieurs voyages, je parvins à me
 „ voir maître & propriétaire d'un Vais-
 „ seau, & dans le grand chemin de la
 „ Fortune; mais à la fin aiant eu le mal-
 „ heur d'être attaqué par un de ces dia-
 „ bles de Garde-côtes *Espagnols*, de ceux
 „ qui prenoient nos Vaisseaux avant la
 „ déclaration de la guerre, je me défen-
 „ dis de mon mieux, jusqu'à voir périr à
 „ mes côtés la plupart de mes gens.
 „ Mes mâts étoient fracassés, mes voi-
 „ les déchirés, & mon Vaisseau faisoit
 „ eau par quatre ou cinq endroits. En-
 „ fin un coup de canon donnant entre les
 „ ponts, ouvrit mon Vaisseau presque en
 „ deux, & me força de me rendre. Ils
 „ amenèrent ma Tartane qui étoit de 150
 „ tonneaux, & peut-être le meilleur voi-
 „ lier qui ait jamais vogué sur l'Océan.
 „ Pour moi ils me mirent, avec un au-

„ tre homme & un mouffe , dans une
 „ mauvaise chaloupe , dans laquelle a-
 „ vec bien de la peine nous arrivâmes à
 „ *Falmouth*. Je vins dans ce canton , où
 „ ma femme demouroit alors. Pour mon
 „ malheur je tombai sous la coupe de ce
 „ Protecteur banal , qui me dit qu'il é-
 „ toit si enchanté de ma valeur , qu'il
 „ ne faisoit aucun doute de m'obtenir
 „ une Lieutenance de Haut-bord , si je
 „ voulois l'accepter. Je l'assurai très fort
 „ que je ne demandois pas mieux. J'at-
 „ tendis patiemment pendant trois ans ,
 „ me fondant sur les promesses réitérées
 „ de cet homme , qui m'assuroit de cel-
 „ les , selon lui , des Seigneurs de l'A-
 „ mirauté. Il ne revenoit jamais de *Lon-*
 „ *dres* , sans me dire que je devois
 „ être bien satisfait , puisque j'étois
 „ nommé pour remplir la première
 „ Lieutenance qui vaqueroit dans la Ma-
 „ rine de Sa Majesté. Ce qui me fur-
 „ prend le plus , est qu'après tant de dé-
 „ lais , ses dernières promesses furent
 „ faites avec autant de hardiesse & de
 „ confiance apparente , que les premiè-
 „ res. A la fin , fatigué de toutes ses re-
 „ mises , j'écrivis à un ami que j'avois à
 „ *Londres* , pour le prier de me proté-
 „ ger ,

„ ger , conjointement avec ce Mylord ,
 „ parce que je favois qu'il étoit très bien
 „ avec un des Seigneurs de l'Amirauté ,
 „ & je commençois à craindre que mon
 „ Protecteur ne se rebutât. Mais quelle
 „ réponse j'en reçus ! Mon ami me
 „ manda que ce Protecteur prétendu n'a-
 „ voit pas seulement ouvert la bouche à
 „ mon sujet , bien loin de solliciter pour
 „ moi un emploi dans la Marine ; ajou-
 „ tant qu'à moins que je n'eusse un A-
 „ gent plus fidèle ou un Patron plus vif ,
 „ il me conseilloit de n'y plus penser.
 „ J'ai suivi ses conseils , & me suis éta-
 „ bli ici , comme vous voyez , avec ma
 „ femme. Ainsi n'en parlons plus. A
 „ votre fanté de tout mon cœur , &
 „ que le diable emporte tous les Pro-
 „ tecteurs & tous les Bienfaiteurs de son
 „ espèce.

ADAMS prit alors la parole. „ Voilà ,
 „ dit-il , un bien mal-honnête-homme ;
 „ j'en conviens de bonne foi. Mais s'il
 „ pouvoit s'amender , s'il voyoit l'hor-
 „ reur de ce vice détestable , s'il faisoit
 „ réflexion qu'un fourbe & un men-
 „ teur tel que lui , est le plus perni-
 „ cieux de tous les fourbes & de tous
 „ les menteurs , il se détesteroit lui-mê-
 „ me ,

„ me , & renonceroit indubitablement
 „ à cette mauvaise habitude. A dire la
 „ vérité , malgré la bassesse de son ca-
 „ ractère , il porte sur son visage les in-
 „ dices de cette *bona indoles* , de cette
 „ douceur d'ame , qui fait le Chrétien
 „ charitable. Ah , Monsieur , reprit
 „ l'hôte , si vous aviez voyagé autant
 „ que moi , & commercé avec des Na-
 „ tions différentes , vous ne vous fieriez
 „ jamais aux manières & aux visages
 „ des hommes. Des marques , des in-
 „ dices , dites-vous ! On voit bien par-
 „ là , si un homme a eu autrefois la pe-
 „ tite-vérole , mais rien de plus.” Il
 prononça ceci avec si peu d'égard pour
 l'observation que le Ministre venoit de
 faire , qu'ADAMS se sentit piqué au vif.
 Tirant donc avec précipitation sa pipe de
 sa bouche , il répondit : „ Alte-là , mon
 „ Maître , & sachez que sans le secours
 „ d'un Vaisseau j'ai voyagé bien plus
 „ loin que vous. Croyez-vous donc que
 „ de passer les Mers , séjourner dans les
 „ Cités , parcourir des Climats lointains ,
 „ soit ce que les gens instruits appellent
 „ voyager ? Non , non.

*Cælum non animum mutant qui trans mare
 currunt.*

„ Dans

„ Dans mon cabinet je voyage plus
 „ loin en une heure, que vous ne sauriez
 „ faire en un an. Avez-vous vu les Co-
 „ lonnes d'*Alcide*, & les Murs de *Cartha-*
 „ *ge*? Avez-vous entendu *Scylla*, & en-
 „ visagé *Caribde*? Avez-vous été admis
 „ dans ce Cabinet, où *Archimède* fut
 „ trouvé à la prise de *Syracuse*? Avez-
 „ vous vogué entre les *Cyclades*, & passé
 „ le *Détroit* qui prend son nom de l'in-
 „ fortunée *Hélée*, dont le sort est célé-
 „ bré par *Apollinaire le Rhodien*? Avez-
 „ vous fendu les vagues qui engloutirent
 „ le Fils de *Dédale*, quand il tomba dans
 „ la Mer, après que la chaleur du So-
 „ leil eût fondu la cire qui attachoit ses
 „ ailes? Avez-vous passé le *Pont-Euxin*,
 „ & pénétré dans la *Mer Caspienne*? Vous
 „ êtes-vous arrêté dans la *Colchide* pour y
 „ chercher une autre *Toison d'or*? ”

„ Non par ma foi, non, interrompit
 „ l'hôte, je n'ai jamais croisé sur ces cô-
 „ tes-là. Hé bien moi j'ai visité cent
 „ fois tous ces endroits-là, reprit ADAMS.
 „ Vous avez donc fait le voyage des *In-*
 „ *des Orientales*, répondit l'hôte? car
 „ dans la *Mer du Levant*, ni dans les *In-*
 „ *des Occidentales*, je répons bien qu'on
 „ ne connoit point ces pays-là. Où
 „ pre-

„ prenez - vous ce que vous nommez la
„ *Mer du Levant* , demanda A D A M S ?
„ Elle doit être située aux *Indes - Ori-*
„ *tales*. Oh pardi, répondit l'hôte, ce-
„ lui-là est plaisant ; vous êtes voyageur ,
„ dites - vous , & vous ne savez pas par-
„ ler de voyages : croyez - moi , j'en fai
„ trop pour vous. Puisque tu as la tête
„ si dure, reprit A D A M S , il faut que je
„ m'explique. J'entens parler des Li-
„ vres. C'est d'eux que j'apprens que
„ la Nature a placé sur les visages le ca-
„ ractère de tous les hommes , qui y est
„ si fidèlement écrit , que les Phisiono-
„ mistes ne se trompent que fort rare-
„ ment. Je doute que vous aiez lu l'His-
„ toire de *Socrate* , ainsi je m'en vai vous
„ la réciter. Un certain Phisionomiste
„ l'ayant envisagé , dit qu'il avoit lu dans
„ ses traits qu'il étoit fourbe. Ce carac-
„ tère étoit si contraire à ce qu'on ju-
„ geoit de lui , sur une suite d'actions
„ dignes du plus vertueux des hommes ,
„ que le peuple s'en scandalisa ; ensorte
„ que les enfans qu'il instruisoit voulu-
„ rent assommer le Phisionomiste , qui
„ venoit de parler si mal de leur Maître.
„ Mais *Socrate* lui-même appaisa le tu-
„ multe , par une confession ouverte de
„ la

„ la vérité. Il avoua que par ses disposi-
 „ tions naturelles il étoit enclin à tous
 „ les vices, mais que la science l'avoit
 „ corrigé. Dites-moi, mon ami, com-
 „ ment faurois-je cette histoire, si je ne
 „ l'avois pas lue.

„ Hé bien, dit l'hôte, quel mal y au-
 „ roit-il, quand vous ne l'auriez pas
 „ lue ? Celui qui court le Monde com-
 „ me j'ai fait, trouve de quoi s'instruire
 „ sans s'embrouiller la tête de *Socrate*,
 „ & de tant d'autres foux, qui n'ont été
 „ bons à rien qu'à barbouiller du pa-
 „ pier. Mon ami, repartit ADAMS,
 „ si un homme avoit fait le tour du
 „ Monde & séjourné dans chaque Vil-
 „ le sans érudition, il reviendrait aussi
 „ ignorant qu'il est parti. Que Dieu
 „ vous soit en aide, mon cher ami,
 „ dit l'autre. J'avois un Pilote qui fa-
 „ voit à peine lire & écrire, cepen-
 „ dant il auroit viré & reviré un Vais-
 „ seau, comme le meilleur Marin d'*An-*
 „ *gleterre*. Il s'entendoit joliment enco-
 „ re dans le Négoce. Le Négoce, ré-
 „ pondit ADAMS, est au dessous d'un
 „ Philosophe, comme *Aristote* l'a prou-
 „ vé dans son premier Chapitre des
 „ *Politiques*. Il est même contre les Loix
 „ de

„ de la Nature, sur le pié qu'on l'a mis
 „ dans ces derniers tems.

„ L'hôte le regardant fixement, lui
 „ demanda s'il étoit Gazetier; car, dit-
 „ il, on m'a dit que ce sont des Minis-
 „ tres qui écrivent les Gazettes. Que
 „ veux-tu dire avec ton Gazetier, de-
 „ manda ADAMS? J'entens parler, re-
 „ pondit l'hôte, des Auteurs d'un info-
 „ lent Libelle contre les Honnêtes-gens
 „ & le Commerce, & qu'on sème par-
 „ tout. Pour moi, je ne veux point le
 „ souffrir dans ma maison, quoiqu'on
 „ m'ait offert de me le fournir pour
 „ rien. Je n'écris que des Sermons, re-
 „ prit le Ministre: pour le Commerce,
 „ loin d'en être l'ennemi, je voudrois
 „ l'avancer de tout mon pouvoir, au-
 „ tant que la bonne foi & les bonnes
 „ mœurs ne s'y trouveroient point blef-
 „ sées. J'estime les Marchands, com-
 „ me les membres les plus utiles de la
 „ République, après les Gens de Lettres.
 „ On peut bien donner le premier
 „ rang au Marchand, ne vous en dé-
 „ plaîse, repliqua l'hôte: car à quoi ser-
 „ viroient les Savans dans un Pays sans
 „ le Commerce? Vous autres Minis-
 „ tres, avec quoi vous habilleriez-vous,
 „ avec

„ avec quoi vous nourriroit-on, sans le
 „ Négoce ? Qui est-ce qui vous donne
 „ vos taffetas pour vos écharpes, vos
 „ batistes pour vos rabats, vos vins,
 „ vos épices, enfin toutes les douceurs
 „ dont vous jouissez plus que nous au-
 „ tres Matelots ? Ne dites point les dou-
 „ ceurs, dites plutôt les extravagances
 „ de la vie, repliqua le Ministre. Mais
 „ supposons qu'elles soient nécessaires,
 „ n'y a-t-il pas des choses plus néces-
 „ saires que la vie même ? Ce sont cel-
 „ les-là que l'érudition vous procure,
 „ l'érudition du Clergé s'entend. N'est-
 „ ce pas nous autres qui vous couvrons
 „ des robes invisibles de la piété, de la
 „ douceur, de l'humanité, de la charité,
 „ & de la patience ? Ne sommes-nous
 „ pas les Pasteurs de vos ames, pour les
 „ repaître du lait nourrissant de l'amour
 „ fraternel, & les fortifier des mets cé-
 „ lestes, en les purgeant des affections
 „ charnelles, pour les engraisser du suc
 „ épuré de la Grace ? Qui est-ce qui fait
 „ toutes ces choses que.....

„ Vous avez parbleu raison de le de-
 „ mander, interrompit l'hôte ! car je
 „ veux bien être pendu, si j'ai jamais
 „ vu, ni les habits, ni les viandes dont

„ VOUS

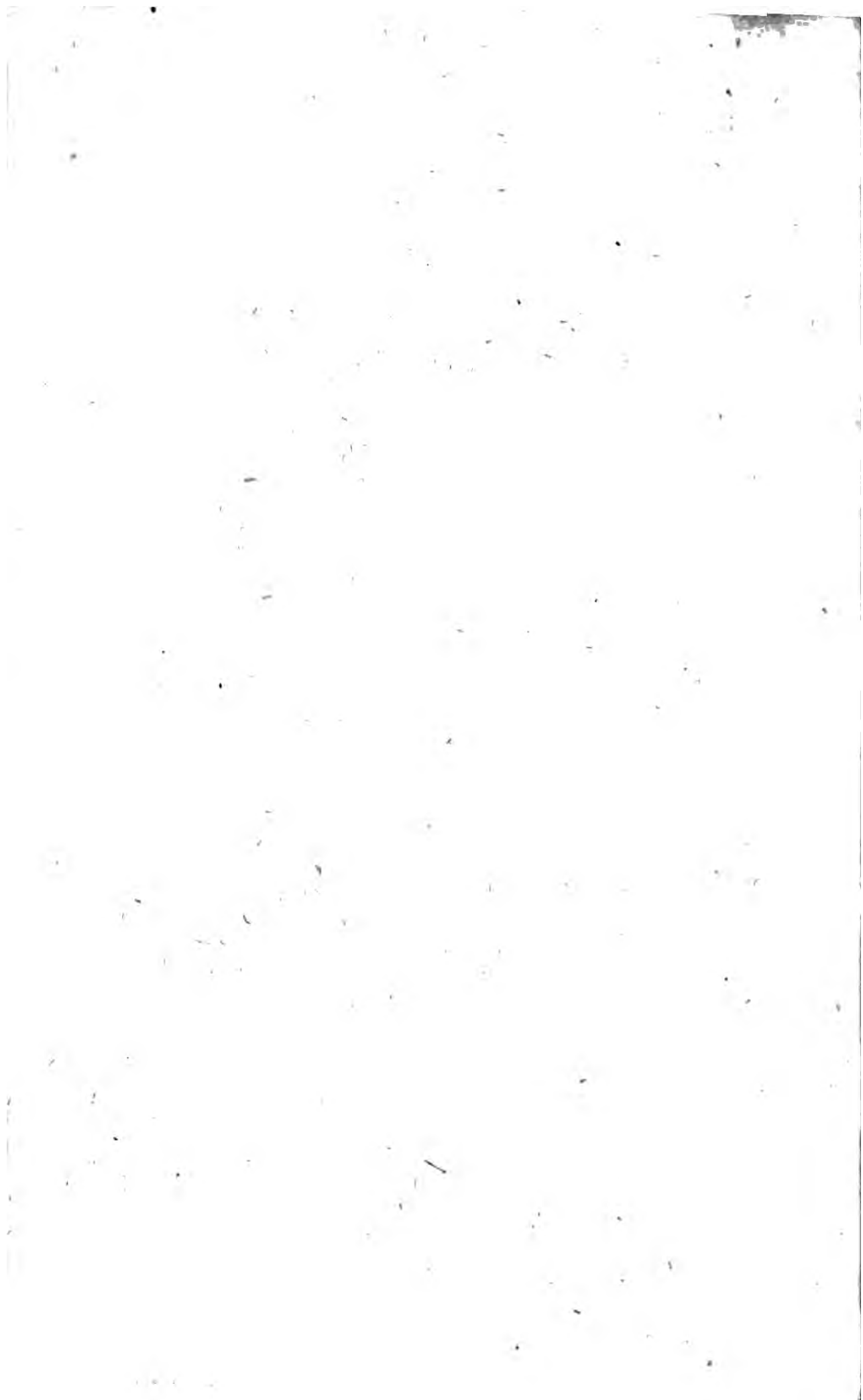
310 AVANTURES DE JOS. AND.

„ vous venez de parler. En attendant
„ que ma vue s'éclaircisse, je bois à vo-
„ tre santé.” ADAMS alloit répondre
avec emphase, quand JOSEPH & *Fanny*
rentrèrent pour le prier de partir. Ils le
pressèrent avec tant d'opiniâtreté, qu'il
fut obligé d'y consentir; desorte qu'em-
poignant sa massue, lui & l'hôte prirent
réciproquement congé l'un de l'autre,
moins satisfaits qu'au commencement. A-
DAMS partit & se mit en chemin avec
JOSEPH & *Fanny*, tous deux très impa-
tiens de voir la fin de leur voyage.

Fin du Tome I.







2 Bde.

Bm

+ 3



